



S.

Ace 3757

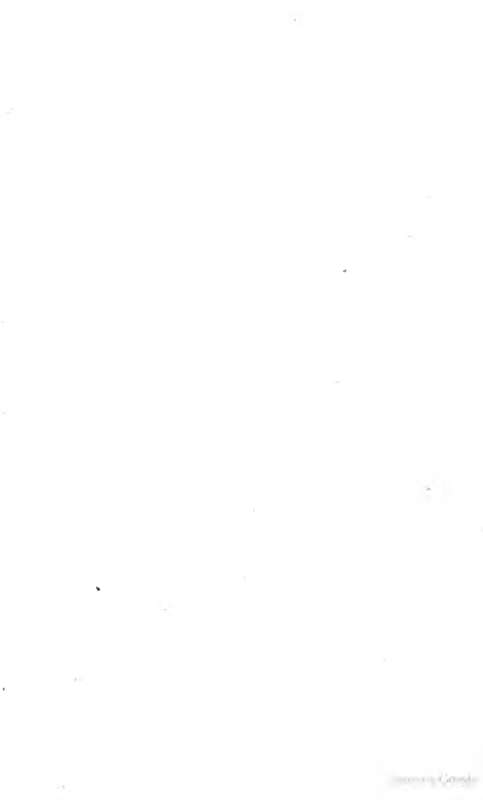
acc: 3757.



UNIVERSITEIT



9000





Par M.^r De Gerlauche, Premier
Président de la Cour de
Cassation, à Bruxelles.

RÉVOLUTIONS
DE LIÈGE

SOUS

Louis de Bourbon.



BRUXELLES ,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE,
RUE DE LA MONTAGNE, N° 10.

1831.





Cet opuscule crayonné il y a quelques années, à la vue des lieux que j'habitais, où s'accomplirent les événemens que j'essayais de raconter, tandis que nous étions en pleine paix et que nous avions d'amples loisirs pour les lettres, me paraît perdre, je l'avoue, une partie de son intérêt, en le relisant sur un autre théâtre, et l'esprit préoccupé de l'histoire présente que nous faisons tous ensemble depuis

quinze mois. D'un autre côté je crois y apercevoir, à travers la longue distance des temps et des mœurs, je ne sais quelle ressemblance avec certaines questions, je ne sais quelle coïncidence avec certains faits contemporains que je n'avais pu deviner jadis en écrivant. Je prie toutefois le lecteur de ne chercher dans mon petit vieil échantillon d'histoire locale que ce que j'y cherche moi-même, quelque passagère distraction au milieu des ennuis de la politique, après des émotions trop réelles et trop vives; quelque utile leçon du passé donnée aux dépens de nos braves aïeux à leurs dignes descendans.

De nos jours l'histoire a fait une alliance brillante avec le roman. L'auteur, maître de ses personnages et de son sujet, peut, tantôt en suppléant à l'insuffisance des traditions, tantôt en écartant les détails, les préparations, les longueurs obligées de l'histoi-

re, produire de ces grands effets dramatiques qui saisissent fortement l'imagination, et séduisent la raison elle-même. Je ne sais jusqu'à quel point un tel genre de composition réussirait parmi nous; mais je dirai que pour mêler avec bonheur la fiction et la réalité, il faut prodigieusement de talent. C'est une œuvre de création. Tandis que dans une narration pure, simple et vraie, les recherches et l'exactitude scrupuleuses peuvent tenir lieu d'art et d'invention jusqu'à certain degré; et elles semblent aussi devoir mériter quelque indulgence à l'auteur, alors même qu'il n'amuse pastoujours.

L'effet de notre révolution a été d'abord d'agiter et d'exalter les âmes. Des capacités remarquables se sont révélées parmi nous, qui ne peuvent demeurer sans emploi. Lorsque le calme renaîtra, les pacifiques et sûres conquêtes de l'esprit, les études politiques et morales, au premier rang

desquelles je place l'histoire du pays , encore si peu connue , offriront à leur ardente activité une utile et noble occupation , et de nouveaux genres de gloire à acquérir. Quand s'ouvrira cet heureux avenir , j'essaierai peut-être d'y faire quelques pas.

SOMMAIRE.

Le jeune Louis de Bourbon est nommé évêque de Liège par la protection de Philippe-le-Bon, son oncle. — Rome cède aux promesses de Philippe. — Les Liégeois sont prévenus contre Bourbon, parce qu'ils haïssent les Bourguignons. — Son caractère léger. — Exactions des agents du fisc. — Vengeances populaires. — Fustigeans dans le pays de Looz. — Ambassadeurs Liégeois à la cour de Louis XI. — Bourbon met la cité en interdit. — Comparaison entre la politique de Hinsberg et celle de son successeur. — Raes de Heers obtient la faveur du peuple. — Il s'unit à Barré de Surlot et à Guillaume de Berlo. — Il propose le prince Marc de Bade pour évêque, et son frère, Charles de Bade, pour mambourg. — Guerre dite du bien public, en France. — Louis XI engage les Liégeois à s'allier avec lui contre le duc de Bourgogne. — Le sage Berlo s'y oppose. — L'interdit reçoit son exécution. — La Pauline. — Les Liégeois envoient déclarer la guerre au vieux duc Philippe. Ils dévastent le Limbourg. Les princes de Bade se retirent en Allemagne avec leur armée. — Bataille de Montenac. — Indiscipline des gens de métiers. — Bataille de Monlhéry, en France. — Paix de Conflans, dans laquelle Louis XI oublie ses alliés de Liège. — Traité humiliant des Liégeois avec le duc de Bourgogne. — Raes de Heers veut le faire rejeter. — Haine furieuse de ceux de Dinant contre leurs voisins de Bouvigne, et contre la maison de Bourgogne. — Grand commerce de la batterie. — Les Dinantais appellent en vain leurs amis à leur secours. — Prise et cruelle destruction de Dinant. — Émence à Liège. — Les Liégeois s'avancent vers les Bourguignons avec une armée. — 2^me traité qui confirme le précédent. — Humbercourt prend possession de la place de mambourg. — Conseil secret de Raes de Heers. — Pouvoir énorme des favoris du peuple. —

Beau trait d'une jeune liégeoise. — Les Liégeois rompent la paix pour la troisième fois. — Charles-le-Téméraire leur déclare la guerre à outrance. — Il fait grâce aux otages liégeois. Horrible droit de la guerre au 15^e siècle. — Préparatifs pour la bataille. Cérémonie de l'étendard. — Les Liégeois battus à Brustein. — Comment on délibérait à Liège sur les affaires publiques. — On se décide à rendre la ville aux Bourguignons, contre l'avis de Raes de Heers. — Troisième traité qui anéantit complètement les libertés des Liégeois. — Ils ne se relèvent point de leur défaite. — Les communes libres des Pays-Bas en ressentent le contre-coup. — L'évêque donne une fête. — Onufre, légat de la cour de Rome, est envoyé à Liège dans des vues conciliatrices. — Cette ville est envahie par une bande de proscrits. — Ils s'emparent de Tongres. — Les fuyards bourguignons vont porter l'alarme à Péronne où se trouvait Charles de Bourgogne. — Louis XI s'y rend pour négocier. — On découvre ses intrigues avec les Liégeois. — Il est retenu prisonnier. — Louis XI offre lui-même de marcher avec ses ennemis contre ses alliés. — Le légat et l'évêque se présentent au camp du duc de Bourgogne, pour tâcher de le fléchir. Il est inexorable. — Son avant-garde éprouve un échec dans un combat nocturne au faubourg St.-Léonard. Mort du brave Jean de Ville. — Le duc s'établit au faubourg Ste.-Walburge, et se dispose à pénétrer dans la cité. — Les 600 Franchimontois. — Charles entre à Liège avec Louis XI. — Bessesse et infamie de ce dernier. — Barbarie du duc. — Pillage et massacre général. — Apologue des oiseaux. Incendie. — Louis XI obtient enfin la permission de retourner en France. — Pies et geais. — Humbercourt demeure à Liège pour y faire exécuter les ordres de son maître. — La ville se rebâtit. — Offrande expiatoire de Charles à St.-Lambert. — Dévotion singulière de Louis XI envers Notre-Dame. — Guillaume de Lamarck d'Arenberg, dit *le sanglier des Ardennes*. — D'Arenberg cherche à reformer à Liège un parti en faveur de la France contre la maison de Bourgogne. — Le Téméraire veut se faire roi. — Écrasé à Gronson et à Morat, il vient périr devant Nancy. — Concentration de tous les pouvoirs en France dans la royauté. — Misérable fin de la plupart de ceux qui avaient causé la ruine

des Liégeois. — L'évêque, devenu malheureux, change de conduite. — Marie de Bourgogne, à la sollicitation de son oncle, restitue aux Liégeois leurs libertés. — Raes de Heers, depuis long-temps exilé, obtient de pouvoir mourir dans sa patrie. — D'Arenberg rentre en grâce auprès de Bourbon. — Redevient son ennemi. — Se présente aux portes de Liège à la tête d'une troupe d'aventuriers français. — L'évêque Bourbon est cruellement massacré par d'Arenberg. — Tyrannie de ce dernier. — Il fait la guerre à l'êlu, Jean de Horne. — Feinte réconciliation. — Horrible perfidie de Jean de Horne, et mort tragique de Guillaume de Lamarck d'Arenberg. — Nouvelle guerre civile entre les Horne, et les Lamarck. — Le peuple, accablé de ses maux, invoque les secours du Ciel. — Procession. Chasse de St-Lambert. — Les Lamarck se réconcilient enfin solidement avec Jean de Horne. — Mariage.



RÉVOLUTIONS DE LIEGE

SOUS

LOUIS DE BOURBON.

BIEN que Hinsberg eût essayé de tenir secrète la résignation qu'il venait de faire de son évêché au profit du jeune Louis de Bourbon, jusqu'à ce que ce dernier eût reçu ses bulles de Rome, le bruit en parvint bientôt à Liège, et il y répandit une consternation générale. 1456.

D'abord on ne pouvait y croire. Comment concevoir en effet que Hinsberg, qui avait gouverné avec tant de sagesse et de bonheur pendant 55 ans, eût consenti à livrer en quelque sorte cette libre cité à son plus redoutable ennemi? Lorsqu'on fut détrompé à cet égard, on espérait encore que du moins la cour de Rome ne confirmerait pas un choix si fatal à l'église et à l'état. Mais on apprit bientôt que tout était consommé.

Bourbon n'avait reçu aucun ordre de prêtrise; son âge ne le lui permettait point. Il n'avait pas même achevé ses cours à l'université de Louvain, où il étudiait aux frais de son oncle.

Le duc de Bourgogne, fort de son influence à Rome, parvint à imposer aux Liégeois un prince de sa maison, un enfant, sans consulter le chapitre de St.-Lambert, qui était en possession immémoriale du droit de choisir ses évêques. Un immense projet absorbait alors toutes les pensées de Calixte III. Les Turcs venaient de s'emparer de Constantinople; ils étaient prêts à déborder sur l'Occident et menaçaient la chrétienté tout entière. Le pape, épouvanté de leurs progrès, faisait les derniers efforts pour organiser une croisade générale contre ces redoutables ennemis du Christ ⁽¹⁾. Le puissant duc de Bourgogne, qu'on appelait à l'étranger, *le Grand Duc d'Occident*, avait promis de donner l'exemple à tous les rois : il parut entrer avec ardeur dans les vues du St.-Père : en lui demandant l'évêché de Liège pour son neveu, il ne manqua pas de répéter qu'il était prêt à partir pour la croisade, et qu'il y emploierait et ses trésors et ses armées. La sagesse de Rome, fléchissant devant un si grand intérêt, oublia trop peut-être les règles prescrites par les saints canons, et par la politique même, qui ne permettaient point de confier les destinées d'un peuple à un jeune homme de

(1) Piccolomini.

dix-huit ans. Ainsi le duc Philippe , tout en procurant à son neveu un brillant établissement , crut pouvoir imposer un maître à sa guise , à cette nation remuante , que la France cherchait à soulever dès qu'elle avait guerre avec la Bourgogne; et qui se regardait comme l'alliée naturelle des villes libres de la Flandre , presque aussi fières qu'elle de leurs privilèges , et presque aussi souvent en révolte contre leurs princes (1).

Les Liégeois allaient donc devenir vassaux de Philippe, qui déjà les pressait de toute part; qui venait de réunir encore à ses immenses domaines , et le duché de Limbourg , et le comté de Namur , et le duché de Brabant. On savait que toujours les ducs de Bourgogne s'étaient montrés ennemis des communes; qu'ils avaient dépouillé d'une partie de leurs franchises les puissantes villes de Bruges et de Gand; que sans leurs guerres continuelles avec la France , ils auraient infailliblement réduit les cités libres des Pays-Bas à un état de complète sujétion. Liège n'avait aucun se-

(1) « En 1380, les Liégeois , attirés par le bruit de la cause commune des peuples , et par le grand nom de liberté , envoyèrent 600 chariots de vivres aux Gantois , pendant que le comte de Flandre voulait affamer leur ville. » Ces paroles remarquables sont du père Bouille , ancien historien de Liège , et carme déchaussé.

cours à attendre de l'empereur, son protecteur naturel et son suzerain : l'Allemagne, depuis long-temps affaiblie par ses guerres et ses dissensions intestines, était alors gouvernée par Frédéric III, prince sans talens, sans dignité, sans énergie. Chacun prévoyait enfin que si le nouvel évêque était dévoué à Philippe, comme on n'en pouvait douter, le pays allait être livré à d'horribles déchiremens : car les gens de Liège, quel que fût le danger de la résistance, n'étaient pas d'humeur à accepter paisiblement le joug de l'étranger. On se ressouvenait de Jean de Bavière, élu à l'âge de 17 ans; qui ne fut jamais prêtre; qui n'eut aucune vertu de prince ni d'évêque; imposé par force et violemment maintenu sur son siège par son beau-frère, Jean-sans-Peur, père du duc de Bourgogne actuel : et alors les désastres d'Othée, et toutes les suites d'une lutte inégale et mortelle venaient frapper les esprits de terreur ! Le peuple lui-même était ému de sinistres pressentimens. On aperçut des signes extraordinaires sur la terre et dans le ciel : une comète à longue chevelure s'étant montrée au-dessus de Ste.-Walburge et du palais, on crut y voir un avant-coureur de la colère céleste qui se déclarait contre une malheureuse cité.

Cependant Louis de Bourbon ayant reçu ses bulles de Rome, députa l'évêque d'Aras et quelques docteurs de l'université de Louvain, pour les notifier au chapitre de St.-Lambert, en annonçant qu'il allait venir prendre possession du siège épiscopal. Le bref du pape qui accompagnait les bulles portait, que le Saint-Père avait jugé convenable d'accorder à Louis, malgré sa grande jeunesse, l'entière administration *du spirituel et du temporel* de l'évêché de Liège. La lecture de ce bref n'était pas propre à calmer les esprits. Le chapitre de St.-Lambert, déjà irrité de ce qu'on l'avait privé de son droit d'élection, trouva mauvais qu'on eût conféré l'administration du spirituel à un prince de 18 ans, qui ne pouvait être sacré, ni même ordonné prêtre. D'un autre côté, les états nièrent fortement que le pape eût le droit de disposer du temporel, au préjudice des libertés du pays, et des régaux de l'empereur. On résolut donc, presque tout d'une voix, de nommer un mambourg ou régent, qui gouvernerait provisoirement la principauté, pour prouver du moins au duc de Bourgogne que les Liégeois n'étaient pas autant sous sa dépendance qu'il se l'imaginait. Mais on ne put s'entendre sur le mode d'élection. Le chapitre soutint qu'il appartenait à lui seul de

choisir le mambourg, puisqu'il avait le droit d'élire l'évêque. On répondait, de la part des états, que les fonctions de mambourg concernant particulièrement le temporel, la prétention du clergé était mal fondée. Les échevins, qu'on avait nommés juges de ce débat, décidèrent en faveur des trois états réunis. Mais, tandis qu'on discutait encore, on apprit que Louis de Bourbon, précipitant son départ de Louvain, arrivait à Liège : l'on n'eut que le temps de se préparer à le recevoir.

L'entrée du prince fut magnifique. Il était accompagné des évêques de Cambrai et d'Aras, des comtes de Mœurs et de Horne, et d'un grand nombre de chevaliers du pays de Liège : d'Anselme de Hamal, du sieur de Trahégnies, de Raës de Waroux, d'Arnould de Corswarem, d'Eustache de Straile, de François des Changes, et suivi d'environ 500 cavaliers richement équipés. Le sieur de Hamal portait l'étendard. L'écu montait un cheval superbe : il avait à sa droite Jean de Straile, maître de cité, et Gérard Goswin, autre maître, à sa gauche. Bourbon traita splendidement les trois états. Comme il avait bonne mine, l'humeur facile et enjouée, et qu'il accueillait bien tout le monde, le peuple, qui se laisse aller aux premières impressions, commençait à concevoir une meilleure opinion

de son prince. Mais le charme ne dura guères : son caractère léger, dissipé, ennemi du travail; son goût pour les plaisirs et l'argent; la fierté que lui inspirait sa naissance; le peu de considération qu'il témoignait à la noblesse liégeoise, et son dédain pour les libertés du peuple, eurent bientôt détruit le prestige. Il débuta par un emprunt forcé sur les monastères : puis il fit fabriquer de nouvelles monnaies de cuivre auxquelles il supposa une valeur exagérée. Le petit peuple, que cela concernait particulièrement, lui donna gaiement, à cette occasion, le titre d'évêque - mendiant, ou de premier mendiant du pays. Il poursuivit les usuriers, dans l'intention, disait-il, de les faire punir, mais en effet pour s'attribuer la confiscation de leurs biens. Et il repartit pour la brillante cour de son oncle, afin d'aller y dépenser, en s'amusant, les sommes qu'il avait extorquées. Enfin Bourbon disgracia les anciens ministres de Hinsberg, hommes sages, connaissant les lois et l'esprit des Liégeois, et il leur substitua ses courtisans et ses créatures qui cherchèrent à l'éloigner du peuple, pour le mener à leur gré.

Son gouvernement ne tarda pas à devenir odieux. Un jeune homme de Waremmie, dans un état complet d'ivresse, s'étant permis quelques

1457.

propos injurieux au chef de l'État, fut condamné comme séditieux, poignardé par le bourreau, et mis en quartiers à la vue du peuple, tandis qu'il respirait encore. L'atrocité de ce supplice révolta les Liégeois : ils s'effrayèrent du despotisme et de la cruauté de celui dont la pauvreté et l'avarice les avaient d'abord fait rire.

Les magistrats prirent parti pour le peuple. Ils se mirent à poursuivre les usuriers en leur propre nom, soit afin de contrarier l'évêque, soit pour lui arracher cette proie. Dans la vue d'augmenter de plus en plus leur influence, ils immatriculèrent au nombre des bonnes villes, le bourg de Theux, en y plantant un perron, signe de la liberté municipale; et ils se permirent beaucoup d'autres actes que Bourbon prétendit être attentatoires à ses droits. Les torts de part et d'autre s'accumulant toujours, les esprits s'aigrirent de plus en plus.

Il était si commode et si doux aux bourgeois de n'avoir personne au-dessus d'eux dans la cité, de voir désert le palais du prince, et de décider de tout en souverains, qu'ils ne négligeaient rien en général de ce qui pouvait le pousser à bout, quand ils se sentaient les plus forts. Au lieu d'en imposer aux malveillans par sa présence, Bourbon se brouilla avec les

Liégeois et pour les punir, il alla résider à Maestricht.

Quelques membres de l'état noble et de l'état tiers, redoutant les suites de ces querelles, s'adressèrent au chapitre cathédral pour le prier de faire des démarches auprès de l'élu, afin d'opérer un rapprochement. Les chanoines acceptèrent la commission : toutefois, avant de partir pour Maestricht, ils mandèrent les bourgmestres (Barré de Surlet et Gérard Tollet), et le conseil, pour leur remontrer :

« Qu'ils ne devaient pas croire que le droit
» de défendre leurs libertés s'étendit jus-
» qu'à régir la chose publique à leur plaisir;
» que les privilèges du peuple avaient leurs
» limites, tout aussi-bien que l'autorité du
» prince : mais que grande était la différence
» entre celui-ci et ses sujets : car le peuple ne
» formait que la partie inférieure du corps
» politique, dont le prince était la tête : que
» néanmoins si l'on respectait ses hautes pré-
» rogatives, il se garderait bien d'empiéter
» sur les droits des citoyens; que même il leur
» en accorderait de nouveaux, pour prix de
» leur soumission et de leur fidélité.

» Ne serait-il pas plus sage, ajoutèrent-ils,
» de renoncer à quelques-unes de ces libertés
» prétendues, que d'être toujours tyrannisés

» par vos passions et par celles d'autrui, que
» d'être les jouets d'un ramas d'intrigans, et de
» risquer à la fin de perdre tout? Si l'on abandonne le pouvoir au peuple, ignorant, crédule, passionné, envieux, violent, qui a déjà pour lui le nombre et la force, il voudra tout changer à son profit. Le peuple n'est point fait pour conduire, mais pour être conduit. Pour que l'état soit prospère, il faut que le prince soit fort, qu'il puisse s'unir aux trois ordres du pays, appeler à lui tous les bons citoyens, et agir avec eux de concert. »

Les bourgmestres, dit Fisen, ne répliquèrent rien à ces paroles. Il ne s'en suit pas qu'on admit à Liège sans contradiction la doctrine de l'évêque et du chapitre en matière de souveraineté; et cette dissidence d'opinions fut probablement une des causes qui s'opposèrent à la réconciliation projetée.

1458. Valdoréal, l'un des conseillers de Bourbon, ayant dit publiquement, qu'à force d'usurpations, les bourgmestres réduiraient l'autorité du prince et celle des lois à néant, les maîtres de la cité, d'accord avec le conseil, rendirent une ordonnance portant que ceux qui aspireraient désormais aux magistratures municipales, devaient jurer qu'ils renonçaient à faire partie du conseil de l'évêque. Celui-ci en fut

tellement irrité qu'il fit fermer le tribunal des échevins, et ordonna à son grand-maieur de le suivre à Huy. Les bourgmestres à leur tour proscrivirent plusieurs officiers de l'évêque; et sous prétexte que le cours de la justice ne pouvait être interrompu sans bouleverser l'ordre public, ils la firent rendre en leur nom, par des tribunaux qu'ils composèrent à leur guise.

De nouveaux incidens vinrent compliquer encore l'état des affaires. Le comté de Looz, 1459.
envoya des députés à Liège pour se plaindre des énormes exactions des procureurs du fisc et des gens de justice, qui s'entendaient pour vexer le peuple. Bourbon, préoccupé de ses différends avec les bourgmestres, ne daigna pas seulement écouter leurs doléances. De retour chez eux, ayant raconté le mauvais accueil qu'ils avaient reçu à la cour du prince, le peuple résolut de se faire raison par ses propres mains. Une bande de jeunes gens du pays de Looz, des environs de Tongres et de St.-Trond, parcoururent les campagnes, armés de bâtons, précédés d'un drapeau représentant la figure d'un homme hideux, agitant un gros bâton : ils portaient cette figure sur leurs chapeaux et sur les manches de leurs habits en signe de ralliement. Ils se donnèrent eux-mêmes le

nom de *fustigeans*. D'abord on n'en fit que rire; mais bientôt ces rassemblemens prirent un caractère sérieux. Ils se dirigèrent sur Hasselt, forcèrent la maison d'un receveur des deniers publics, allumèrent un grand feu autour de la colonne du marché, y jetèrent les registres et les papiers, se partagèrent l'argent et le mobilier du collecteur, après avoir détruit ce qu'ils ne pouvaient enlever. Quand ils saisissaient quelque employé du fisc, ils ne le relâchaient qu'après l'avoir fortement fustigé et honteusement dépouillé d'une partie de ses vêtemens. Cette troupe se recruta de tout ce qu'il y avait d'hommes dangereux dans le pays, et menaça bientôt les citoyens les plus inoffensifs. L'évêque nomma une commission composée des principaux de la ville pour faire une enquête sur les causes de ces désordres. Un grand nombre de maltôtiers furent privés de leurs emplois, déclarés indignes de posséder aucune charge à l'avenir, et condamnés à des amendes. Mais comme on n'avait osé faire justice exemplaire des brigands qui avaient ravagé le pays, ils s'enhardirent de plus en plus; et dans la suite le comté de Looz devint le principal rendez-vous des proscrits et des factieux.

1461. Le Roi Charles VII étant mort, on s'em-

pressa d'aller complimenter son successeur. Les Liégeois inclinaient naturellement vers la France; d'ailleurs, ils trouvaient leur intérêt à la ménager. Tout récemment encore ils venaient de conclure un traité de commerce en vertu duquel ils pouvaient tirer de ce royaume toutes sortes de marchandises, et y envoyer les leurs en échange, à des conditions fort avantageuses : ils y étaient déclarés exempts du droit d'aubaine, et de tout impôt quelconque. Louis XI, à son avènement, fit répandre qu'il se trouvait très - offensé de ce qu'ils n'avaient pas seulement daigné le visiter pendant son exil à Genappe; sachant, de bonne part, ajoutait-il, qu'ils avaient voulu s'emparer de sa personne pour le livrer à son père, il s'en ressouviendrait en temps et lieu. Cette feinte colère, pour faire arriver les Liégeois plus tôt, lui réussit. Le roi les accueillit avec empressement, ne dit presque rien des prétendus griefs dont il les avait tant effrayés, et leur laissant à peine le temps de s'excuser, il les combla de caresses et leur fit grande chère.

Les Liégeois, après lui avoir exposé l'état du pays, crurent devoir prier Louis de le prendre sous sa protection : celui-ci l'accorda volontiers : il ne demandait pas mieux. Mais lorsqu'ils furent de retour, le clergé, qui suspectait

les intentions du roi, et celles de ses partisans secrets, dit que les envoyés avaient été trop loin, qu'on ne les avait pas chargés de mettre l'état *sous la protection* d'un souverain étranger. Les bourgmestres répondirent que l'appui d'un aussi grand potentat ne pouvait nuire à la république, ni humilier personne; que d'ailleurs on ne s'était engagé à rien envers ce monarque, puisqu'on ne lui avait pas prêté foi et hommage.

Le clergé et la majeure partie des nobles et des riches bourgeois, prirent assez peu de part aux débats entre l'évêque et les bourgmestres dont ils n'attendaient rien de bon. Cependant il existait un point sur lequel tous s'accordaient. Bourbon, sous divers prétextes, différant toujours de prendre les ordres, l'on craignait que le duc de Bourgogne, dont l'ambition était bien connue, n'eût envie de faire séculariser la principauté pour la ranger sous sa domination.

On fit donc connaître à l'élu les vœux du clergé, de la noblesse et du peuple. Rien ne l'avait encore autant choqué que cette prière si raisonnable et si unanime des Liégeois : soit qu'il eût encore trop de répugnance pour la vie ecclésiastique, soit qu'il vît dans ces remontrances une censure indirecte de sa conduite trop mondaine, soit qu'il ne voulût point

paraître recevoir la loi de ceux qu'il s'obstinait à appeler des sujets rebelles. Il dit qu'il allait venger enfin sa dignité méconnue et revendiquer ses régaux depuis long-temps usurpés; et il mit la cité en interdit. L'on se pourvut devant le métropolitain de Cologne, qui suspendit l'interdit : de son côté, le prince appela au St.-Siège de la décision du métropolitain. Le peuple furieux s'en mêla et proscrivit plusieurs officiers de l'évêque. Le chapitre, craignant qu'on ne se portât aux dernières extrémités, offrit de nouveau sa médiation et proposa des conférences : une réunion eut lieu.

L'évêque de Tournai, au nom du prince, demanda le rappel de ceux de ses officiers que le peuple avait bannis; et en outre, un donatif de 10,000 florins du Rhin, comme indemnité des pertes éprouvées par lui depuis le commencement des troubles, et pour couvrir les frais du procès qu'il devait soutenir à Rome contre ses propres sujets. Le prélat de Tournai harangua les trois états à l'hôtel de ville, et les gens de métiers au palais. Mais au lieu d'insister devant le peuple sur les hauts intérêts de l'état, et sur la nécessité de rétablir la paix, il parla tout d'abord de la grosse somme d'argent qui tenait tant au cœur à Bourbon. Quoique son discours

fût fort éloquent et semé d'une foule de beaux passages latins tirés de l'Écriture-Sainte et des auteurs profanes, qui prouvaient bien sa grande science, il échoua avec sa faconde : il ne connaissait pas le peuple de Liège, dont l'humeur vive et moqueuse ne tarissait point sur la pauvreté de Louis de Bourbon, son illustre évêque, et sur son insatiable amour de l'argent : enfin l'orateur fut accueilli par la multitude avec des huées. Les bourgmestres firent de graves réprimandes au peuple à cause de son irrévérence, et l'amenèrent à accorder le donatif; mais il ne voulut jamais consentir au rappel des bannis.

1462. Quelques bons citoyens, affligés de la tournure menaçante que prenaient les affaires, dévoués à la personne du prince, et cependant convaincus qu'il y avait beaucoup de sa faute, se transportèrent à Maestricht où il se trouvait en ce moment. Ils supplièrent l'évêque de venir résider dans sa capitale, au milieu des siens, où sa présence servirait à calmer les passions, et préviendrait les complots des malveillans; ils lui représentèrent, les larmes aux yeux, qu'il pouvait encore regagner l'amour de ses sujets, s'il voulait seulement éloigner de sa personne quelques-uns de ses conseillers haïs du peuple. Mais on eut beau lui remontrer qu'il fallait bien faire quelque chose pour le peu-

ple, là où le peuple était tout; que la noblesse, depuis long-temps affaiblie, ne pouvait presque rien pour sa cause; que le clergé même perdait son influence dès que son chef l'abandonnait; Bourbon, entêté et jaloux à l'excès de la souveraineté pleine et absolue qu'il prétendait tenir du St.-Siège, et de sa qualité de prince, voulait qu'on se soumit d'abord. « Je poursuivrai mon droit, s'écria-t-il, je » ne céderai point! le pape et mon oncle de » Bourgogne sauront me faire raison de ces » mutins! quant à mes serviteurs et à mes ministres, je les choisis comme je veux. »

On apprit en effet que le pape avait confirmé l'interdit lancé par l'évêque. On en appela du pape mal informé au pape mieux informé. Celui-ci envoya à Liège un légat qui leva d'abord l'interdit; qui bientôt après le renouvela, sous prétexte que de nouveaux attentats avaient été commis; puis qui finit par excommunier et les bourgmestres et les échevins et même une partie du clergé.

Dans la situation périlleuse où se trouvait l'état, il ne pouvait être sauvé que par la sagesse de son chef; et cet espoir lui manquait. L'esprit de faction dominait le peuple. Sa haine trop bien fondée contre les Bourguignons, et un puissant parti pour la France, l'entraînaient

chaque jour à des résolutions aveugles et in-considérées. Il existait à Liège, en fait de politique intérieure et extérieure, des traditions qu'il n'aurait point fallu négliger. Hinsberg avait eu pour règle de conduite de se maintenir toujours dans une espèce d'équilibre entre la France et la Bourgogne. Il ménageait la première de ces puissances, mais il se gardait d'épouser ses querelles. Et en effet il avait bien plus à craindre des Bourguignons qu'à espérer de leurs ennemis : il évita donc de provoquer cette terrible puissance de Philippe, qui tenait la France en échec, qui souvent lui dictait la loi, et qui entourait et enveloppait dans son territoire immense, la faible république de Liège. Hinsberg était surtout trop sage pour appeler l'étranger à son secours dans ses débats particuliers avec les Liégeois⁽¹⁾. C'est ce qu'aucune nation ne pardonnera jamais à son prince; c'est ce qui avait rendu la mémoire de Jean de Bavière exécration. Il y eut beaucoup de conspi-

(1) On doit à Hinsberg le célèbre *Règlement de 1424 sur la forme des élections magistrales*. Ce règlement, aboli en 1467 par le Téméraire, fut rétabli quelques années après sa mort par Louis de Bourbon, sur les réclamations des Liégeois; et il est demeuré en vigueur jusqu'en 1603. Le débat est empreint d'une naïveté remarquable, qui peint bien les mœurs du siècle et la sagesse du législateur : « Sçavoir faisons, dit-il, que comme nostre ditte » citeit, qui est de nouble et grande fondation, est grandement » nournée de privilèges, franchises et liberteis ;.... toutefois, par

rations contre Hinsberg; et quoiqu'elles fussent toutes sévèrement réprimées, il conserva l'amour desessujets. Les bons citoyens se rangèrent de son parti, parce qu'il sut maintenir à la fois l'ordre au dedans et l'indépendance au dehors.

Les liens de subordination rompus entre le prince et le peuple, il n'était pas difficile de pousser ce dernier à quelque coup décisif qui rendit toute réconciliation impossible: il ne fallait pour cela qu'un chef à la multitude: *Raes de Heers* lui en servit.

Nous croyons devoir dire ici quelques mots de cet homme dont il sera souvent parlé dans la suite. Raes de la Rivière, seigneur de Heers, de Lintre et d'Arschot, eut une jeunesse fort désordonnée. Son père, à qui il avait soustrait une somme d'argent considérable, l'ayant banni de sa présence, il l'assiégea de vive force dans son château de Heers; il l'y aurait fait mourir de faim, si l'évêque n'était intervenu pour le faire désister de cet attentat impie ⁽¹⁾. Audacieux;

« petit advertissement de temps passé, at esteit, et est aincor,
 » en plusieurs parties, foruseit d'iceaulx; *tellement que ladite*
 » *citteit at asseiz petit nom de bonne gouverne*; et se porveyat
 » n'y astoit, polroit être plus désordnée;.... advons statueit et
 » ordineit pour la réformation du régiment de ladite citteit,
 » les choeses que chi-après s'en suivent, extraites la plus grande
 » partie foures desdits privileges et paix faites, etc. »

(1) Eisen.

rusé, cruel au besoin, doué d'une éloquence virulente et populaire, il se trouva bientôt mêlé à toutes les affaires et y joua les premiers rôles. Il dénonça et poursuivit avec une chaleur extrême les malversations commises par les agens du fisc dans le comté de Looz. L'activité qu'il mit à les dévoiler et à les faire punir accrut sa réputation plébéienne. Comme il parlait sans cesse à la multitude de ses libertés et de ses droits, elle l'aima d'amour folle; et il exerça sur elle une autorité despotique et sans bornes. Le fait suivant en offrira la preuve.

1464. Jean Avandael, seigneur de Reye, avait fait saisir (on ne sait par quels motifs), deux bourgeois de Hasselt, et les tenait dans ses prisons. En apprenant cette atteinte à leurs privilèges, les Liégeois crièrent aux armes et coururent au château de Reye. Avandael, épouvanté, relâcha les prisonniers et il offrit aux bourgeois telle satisfaction qu'ils jugeraient convenable. Cette proposition allait être acceptée, quand Raes de Heers s'y opposa. Il voulut que le château de Reye fût pris et rasé; et il le fut. Il faut savoir que Jean Avandael était l'oncle de *Barré de Surlet* : or Surlet tenait alors le parti de l'évêque et se déclarait pour le maintien de la paix : sa naissance, sa grande fortune, son mérite personnel, lui donnaient

aussi de l'ascendant sur le peuple : à cause de cela il était en butte à la haine et à l'envie de Raes de Heers : en conséquence, l'oncle paya pour le neveu.

Louis XI fut, dit-on, le premier qui s'avisa d'entretenir des agens dans les divers pays de l'Europe, qui l'informaient de tout, et qui agissaient d'après ses instructions. Raes de Heers paraît avoir été de ce nombre : il est au moins hors de doute que le projet dont nous allons parler fut concerté entre eux. De Heers se rendit secrètement à Cologne auprès du marquis Charles de Bade. Il lui fit un tableau chargé de ce qu'il appelait le régime stupide et tyrannique de Louis de Bourbon ; ajoutant que les Liégeois étaient tellement fatigués de leur prince, qu'ils seraient tout disposés à en recevoir un autre, s'il s'en rencontrait un assez intrépide pour oser braver la puissance du Bourguignon ; qu'il ne devait pas juger de l'effort dont ils étaient capables, d'après leur petit nombre ; que leur infériorité sous ce rapport était plus que compensée par le désir qu'ils avaient de secouer un joug insupportable ; qu'enfin on savait que le roi de France allait recommencer la guerre avec le duc de Bourgogne, son rival et son implacable ennemi, et qu'il les seconderait puissamment : et il fit entendre

1465.

mystérieusement, que déjà il s'y était engagé par traité.

Le prince de Bade, quoique fort agréablement chatouillé par les paroles du Liégeois, répondit, qu'avant d'examiner sérieusement de telles propositions, il voulait avoir la preuve certaine que les trois états l'accepteraient pour chef, et que le roi de France l'appuierait. Raes de Heers se hâta de revenir à Liège pour achever l'œuvre si heureusement commencée.

Le vent populaire l'y rendait tout puissant, surtout depuis qu'il s'était réconcilié avec Barré de Surlet. Ce dernier venait de désertre la cause de l'évêque, soit qu'il eût sujet d'en être mécontent, soit que ses intérêts particuliers l'eussent fait changer de bannière. On rapporte qu'en effet Surlet détenant une partie des biens confisqués sur les Dantin, au profit du peuple, dont Raes de Heers était chargé de poursuivre le recouvrement, il avait senti le besoin de se rapprocher d'un adversaire inexorable qui lui aurait fait rendre du tout un compte exact. Un nouveau motif contribua à cimenter cette réconciliation. Le fils de Surlet avait épousé la fille de *Guillaume de Berlo*, brave chevalier, jouissant d'une grande considération, que Raes de Heers mit habilement dans ses intérêts en feignant de le respecter beaucoup et de ne rien faire

sans son avis. Ces trois hommes, s'étant réunis, quoique avec des vues et des caractères fort différens, ils eurent bientôt toutes les affaires entre les mains.

Il s'agissait d'amener peu à peu les esprits à demander d'eux-mêmes ce qu'on n'osait leur proposer ouvertement. Un jour qu'on s'occupait au conseil de ville, des moyens de remédier à l'épuisement des finances de l'état, quelques amis de Raes de Heers observèrent que les caisses publiques se trouvaient vides, tandis que des biens considérables, appartenans à la nation et destinés à servir à sa défense, étaient abandonnés à ceux qui combattaient contre elle. Nos ancêtres, ajoutèrent-ils, dans des circonstances semblables, n'hésitaient pas à séquestrer les fruits de la mense épiscopale elle-même, pour les mettre à la disposition d'un mambourg chargé provisoirement du gouvernement de la chose publique. A ce mot de *mambourg*, échappé comme par hasard, quelqu'un s'écria que Raes de Heers avait sous la main un prince qui comblerait les souhaits des meilleurs patriotes et des plus timorés. On le pressa de le nommer : il répondit avec un feint embarras, qu'il s'agissait de certain prince, qui avait le peuple liégeois en bien haute estime, d'un prince aussi recommandable par ses qualités

personnelles que par son illustre naissance et par ses alliances ; mais que la chose était trop grave pour être traitée incidemment , et qu'il ne le nommerait que dans une journée d'état. Cette journée fut indiquée pour la mi-carême.

L'état primaire, les membres de la noblesse et les députés des bonnes villes, se réunirent sous la présidence des bourgmestres de la cité. Ceux-ci, après s'être concertés avec Raes de Heers, dirent que le jour était enfin venu de prendre une résolution énergique et de sauver la patrie livrée à ses plus cruels ennemis, par ce Louis de Bourbon, que quelques-uns s'obstinaient encore à nommer leur souverain ; et qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, la proposition qu'ils osaient faire, au nom des bons citoyens, offrait le seul moyen de salut.

Il s'émut alors de grands débats dans l'assemblée. De la part du clergé, on objecta qu'il convenait de ne rien précipiter avant la décision du souverain pontife choisi pour arbitre ; d'autres observèrent que la nomination d'un mam-bourg était une mesure des plus périlleuses ; qu'en appelant un nouveau prince à la place de l'ancien, on provoquait à la fois la guerre étrangère et la guerre civile ; que sous Jean de Bavière, à qui l'on faisait à peu près les mêmes reproches qu'à Louis de Bourbon, l'on avait eu

recours aussi à ce moyen extrême, et que l'on savait trop bien ce qui en était advenu. La noblesse parla comme le clergé ⁽¹⁾. Les bourgmestres voyant que la résistance était plus vive qu'ils ne s'y étaient attendus, prorogèrent la séance au lendemain. Cependant on fit entendre à ceux qu'on soupçonnait peu favorables aux princes de Bade, que le peuple commençait à s'impatienter, et que leur présence à Liège pourrait n'être pas sans danger pour eux. Plusieurs membres de la noblesse et du clergé, dociles à cet avis, se glissèrent sans bruit hors de la ville dès que la nuit fut venue : le lendemain la question ne souffrit plus de difficulté. Alors Raes de Heers déclara devant les états, qu'il proposait pour évêque, le prince Marc de Bade, et pour mambourg, son frère, le marquis de Bade, beau-frère de l'empereur Frédéric III. « Vous voyez, ajouta-t-il avec » emphase, que nous pourrions désormais » affronter sans crainte toutes les forces du » fameux duc de Bourgogne. » Les noms des princes de Bade furent salués par d'unanimes

(1) Parmi les magistrats des villes (dit le père Bouille), le seul Lambert de Canne, bourgmestre de Maestricht, s'opposa à la nomination d'un mambourg. *On rapporte cette particularité (poursuit-il) pour faire voir que les bourgmestres de Maestricht étaient du corps de l'État.*

acclamations : on fit de grands préparatifs au palais de l'évêque pour les recevoir : selon la coutume, les armes de l'ancien souverain furent abattues, traînées dans la boue et mises en pièces par le peuple.

23 avril 1465.

Les bourgmestres accueillirent les nouveaux princes avec toute la solennité possible ; mais, à très-peu d'exceptions près, la noblesse et le clergé ne parurent point. Barré de Surlet remercia le peuple, au nom de Marc de Bade, et fit lecture à haute voix du serment qu'il devait prêter. Il portait en substance : « 1° Que » dans l'année de sa confirmation par le saint » siége, il se ferait sacrer ; 2° qu'il n'aliénerait » pas les biens de la mense épiscopale ; 3° qu'il » conférerait les offices publics à des naturels » du pays, et qu'il ne pourrait jamais les vendre ; 4° qu'il n'interromprait pas le cours de » la justice, et que s'il le faisait, le voué aurait le droit de reconstituer les tribunaux ; » 5° qu'il ne réunirait pas de congrès hors des » limites de la cité pour y traiter des affaires » publiques ; 6° qu'il maintiendrait les franchises et les libertés du peuple, ses anciennes » lois, et notamment la paix de Fexhe. » Ce serment était comme le résumé des droits de la nation et de ses principaux griefs contre Bourbon.

Les bourgmestres, le conseil et les échevins, firent à leur tour le serment d'exposer leurs biens et leurs vies pour maintenir le prince dans sa dignité. Quelques jours après, Raes de Heers, à la tête d'une nombreuse escorte, promena Marc de Bade dans la Condroz et le pays d'entre Sambre et Meuse, où il fut bien accueilli et fêté.

Vers ce temps-là éclata en France la guerre dite *du bien public*, parce que sous prétexte de sauver l'État, les princes et les nobles s'étaient ligüés contre Louis XI, dont l'ambition et le despotisme menaçaient le pouvoir particulier de chacun d'eux. Le plus redoutable des grands vassaux de la couronne, le plus actif, celui que l'on pouvait en quelque sorte considérer comme l'âme de ce vaste complot, c'était le comte de Charolais, dit *le Téméraire*. La tête du bon duc, jadis si forte, avait tellement baissé qu'il ne prenait pour ainsi dire plus de part aux affaires; et c'était à son insçu que son fils osait tenter cette vaste entreprise. Louis XI, selon son usage, essaya d'abord de diviser ses ennemis; puis voyant la guerre imminente, il chercha à détourner une partie de leurs forces sur quelque pays éloigné de ses états. C'est dans cette vue qu'il fit partir pour Liège une députation composée de Louis de Laval, sei-

gneur de Châtillon ; de Aimar de Ponsieu, bailli de Mantes ; de Jean de Vergier, président au parlement, et de Jacques de la Royère, son secrétaire. Ils vinrent proposer aux magistrats de la cité une alliance contre leurs ennemis communs, le duc de Bourgogne, le comte de Charolais, Louis de Bourbon et leurs adhérens. On les accueillit avec distinction, et l'on s'empressa de réunir les trois états pour les entendre. On rapporte que quelques membres de la noblesse, entre autres, Guillaume de Berlo, qui était un homme sage au conseil et intrépide au combat, repoussèrent cette alliance par des raisons d'un grand poids.

« Sommes-nous bien avisés, disait Berlo, d'ap-
» peler la guerre étrangère sur un pays déjà
» livré aux dissensions intestines? Faut-il,
» pour la querelle d'autrui, provoquer un
» prince redoutable, notre éternel ennemi?
» Vous croyez pouvoir tout braver dès que
» vous avez la France pour alliée : mais si son
» roi est aussi fort qu'on nous l'assure, pour-
» quoi vient-il invoquer le secours des Lié-
» geois? Ne craignez-vous point que, par un
» de ces artifices qui lui sont familiers, il ne
» cherche à attirer vers vous l'orage qui gronde
» sur sa tête? Pensez-vous que ces agents
» secrets, ces ambassadeurs, ces honorables

» espions, qu'il vous envoie dès qu'il redoute
» quelque danger nouveau ⁽¹⁾, n'aient d'autre
» mission que de vous tenir éveillés sur vos
» propres intérêts? Attendez plutôt l'issue de la
» lutte qui va s'engager entre le duc de Bour-
» gogne et lui. Si le roi de France est vain-
» queur, le Bourguignon ne songera pas à vous
» troubler : si celui-ci triomphe, vous vous
» ferez un mérite à ses yeux d'être restés fi-
» dèles à la paix et aux anciens traités.» Enfin,
Berlo ajoutait, parlant à ses amis en parti-
culier, qu'il était fort imprudent d'affronter les
vieilles bandes du duc de Bourgogne avec des
gens de métiers, qui bravaient par fois la mort
très-courageusement, mais qui se dégoûtaient
de la guerre dès qu'elle traînait en longueur, et
dont l'indiscipline déconcertait le plus souvent
toutes les mesures de leurs chefs.

Raes de Heers et Barré de Surlet répondi-
rent que, de tels discours n'accusaient que la
timidité et l'imprévoyance de Berlo et de ceux
qui partageaient son avis. « Ne voyez-vous pas,
» disaient-ils, qu'une guerre à mort doit s'enga-

(1) Il y en avait presque toujours à Liège. Dès la fin de 1464, il leur avait député *Tristan l'Ermite* (ce fameux exécuteur de ses vengeances secrètes, celui qu'il appelait son *compère*), pour connaître leurs dispositions, les forces qu'ils pourraient mettre en campagne, et les préparer à la guerre.

» ger entre le duc de Bourgogne et Louis? que
» si nous laissons écraser celui-ci, nous serons
» replacés sous un joug plus dur qu'auparavant?
» Ah! s'il le faut, n'hésitons pas même à donner
» le signal! Vous avez peur d'attaquer les Bour-
» guignons quand vous êtes soutenus par un
» grand monarque, et vous oubliez que dans
» un instant peut-être, vous devrez les com-
» battre avec vos seules forces! Ignorez-vous
» quels sont leurs projets sur ce pays, et quelle
» haine implacable ils ont vouée aux Liégeois?
» Cette crainte d'avoir pour allié un roi très-
» chrétien, cette défiance de sa parole sacrée,
» est injurieuse non-seulement pour lui, mais
» encore pour plusieurs d'entre nous, qu'elle
» accuse de trahison ou d'ineptie! Comme si
» nous étions capables d'exposer notre patrie à
» d'immenses périls de propos délibérés, sans
» stipuler au moins les garanties nécessaires
» pour son salut! »

17 juin 1465.

Raes de Heers, dont le parti dominait dans le conseil, l'emporta : l'alliance se conclut à huis clos; et on défendit d'en divulguer le secret sous peine de la vie. Le traité passé entre Louis et les Liégeois portait : « Que le
» roi fournirait et solderait 200 lances, à trois
» hommes et trois chevaux par lance, com-
» mandées par des capitaines choisis par

» le régent ; 2° que Louis XI userait de
» tout son crédit auprès du pape et des car-
» dinaux pour faire confirmer Marc de Bade
» en qualité d'évêque de Liège ; 3° qu'il ne
» signerait aucun accord avec le duc de Bour-
» gogne sans y comprendre les Liégeois ; que
» ceux-ci, de leur côté, ne traiteraient point sé-
» parément ; 4° que le roi attaquerait le Hainaut
» avec des forces imposantes, et qu'en même-
» temps les Liégeois entreraient dans le Bra-
» bant ; 5° que Louis leur enverrait une quan-
» tité de poudre suffisante pour faire la guerre,
» et qu'il leur fournirait deux maîtres bom-
» bardiers pour diriger leur artillerie (1). »

Ce traité, que Louis n'avait nulle envie de tenir, et qu'il ne tint point, peut être considéré comme la première cause de la ruine des Liégeois. Ici va commencer une lutte, un drame terrible, dont le 1^{er} acte est la bataille de Montenac, et le joug humiliant que le duc impose aux Liégeois vaincus ; le 2^{me}, la destruction de Dinant ; le 3^{me}, la défaite de Brustheim ; le 4^{me}, la prise et le sac de Liège ; et le 5^{me}, le rétablissement de l'ancienne forme de gouvernement après la mort du Téméraire. Telles sont les grandes divisions d'un récit précédé, accompagné et suivi de bien des circonstances et des

(1) *Archives de Bruxelles.*

épisodes. Mais avant d'en poursuivre le cours , nous devons dire encore un mot des graves dissentimens qui s'élevèrent dans la cité à l'occasion de la sentence du pape , à laquelle les magistrats refusèrent d'obéir.

Le moment approchait où *l'interdit* , tant de fois suspendu et confirmé , allait recevoir enfin son exécution. Les bourgmestres , quoiqu'ayant l'air de le braver , en redoutaient beaucoup les effets sur l'esprit de la multitude. Dans une ville toute cléricale , toute peuplée d'églises et de monastères ⁽¹⁾ , et où l'on prétend qu'il se disait autant de messes que dans la capitale du monde chrétien , l'interruption subite des offices , des fêtes et des rites de la religion ; la fermeture des temples ; le silence des cloches , de ces mille cloches bruyantes , qui à toute heure du jour et de la nuit appelaient les fidèles au travail , au repos , à la prière ; le refus des sacremens , du baptême à l'enfance , du mariage aux jeunes gens , de la sépulture ecclésiastique aux morts ⁽²⁾ , devaient opérer une révolution

(1) Cette ville étonnait les Italiens mêmes : *Vidi Leodium insignem clero locum* , disait Pétrarque.

(2) ... *Nec templis reddere possunt* ,

Ulla metalla sonum , cives quo ad sacra vocentur :

Defunctis justa viris monumenta negantur.

Quid pueri commiserè ? Simul teneræque puellæ ?

Mortua , gramineis , cur dentur corpora , campis ?

(*Angelus de Carribus*).

générale dans les habitudes d'une nation pour qui les cérémonies religieuses étaient un divertissement, un besoin, une passion; c'était pis que la mort pour les âmes pieuses qui se croiraient désormais en guerre ouverte, non plus seulement avec les hommes, mais avec Dieu lui-même !

L'embarras du clergé ne fut pas moins grand que celui des magistrats. S'il résistait au St.-Siège, il encourait les censures ecclésiastiques; s'il se soumettait à ses ordres, il avait à craindre la colère des bourgmestres, les violences de la populace, la saisie de ses bénéfices, le pillage de ses propriétés, les confiscations et l'exil. Néanmoins il prit fermement son parti. Le dernier jour de la suspension de l'interdit, le clergé en corps se rendit processionnellement à la chapelle de St.-Léonard pour y invoquer une dernière fois les lumières et l'assistance du St-Esprit; puis il se réunit au chapitre de St.-Lambert; là il convint d'une voix unanime de s'exposer à tout plutôt que de désobéir à la décision du pape. Après cet acte de courage, quelques-uns des plus marquans, qui ne se croyaient point en sûreté dans la ville, cherchèrent à s'échapper pendant la nuit; entre autres, le doyen de St.-Pierre, qui fut repris. Les bourgmestres résolurent de le donner en

4 juillet 1405.

spectacle au peuple, pour lui apprendre à se moquer de l'interdit, et pour effrayer ceux des ecclésiastiques qui avaient déjà suivi ou qui seraient tentés de suivre l'exemple du doyen.

Raes de Heers lui fit subir une espèce d'interrogatoire public. « Nommez-nous, lui dit-il, » l'auteur de la soi-disant sentence du pape⁽¹⁾,

(1) Paul II. Nous croyons devoir dire ici quelques mots de cette fameuse *Pauline* qui joue un si grand rôle dans notre histoire. Le préambule énonce assez clairement les motifs sur lesquels les papes fondaient jadis leur intervention dans les affaires temporelles des peuples, comme essentiellement liées aux intérêts spirituels et au salut des âmes. Il est à remarquer que ce n'était pas la juridiction même du pape, à laquelle ils s'étaient soumis volontairement, que les Liégeois contestaient, mais bien l'abus qu'il en avait fait, selon eux, au préjudice de leurs lois particulières. Voici d'abord le préambule :

*Paulus, episcopus, servus servorum Dei,
ad perpetuam rei memoriam.*

Pastoralis cura sollicitudinis, divinitus nobis, super cunctas christiani populi nationes, injuncta, nos invigilare saluti fidelium eorumque periculis obviare, et scandala remove compellit. Sane cum novis diversa gravissimorum dissidiorumque inter dilectos filios, Ludovicum electum Leodiensem, ex una : et magistros civium, scabinos, burgimagistros, rectores, juratos, ac comunitates civitatis Leodiensis, et oppidorum de Tungris, etc., aliosque omnes et singulos in hac lite consortes, ex altera parte. Commotio animum felic. rec. Pii secundi, prædecessoris nostri saepe pulsasset; intellexerat enim quod propter varios et diversos excessus ibidem perpetratos, ordinariâ fuerat civitate, oppidis et locis supra dictis ab ipso electo primum, et successive, apostolicâ auctoritate, etiam appositum et observatum aliquandiu interdictum; à quo quidem apostolico interdicto, hujusmodi etiam ad sedem apostolicam appellatum. . .

» où l'on fait une si complète énumération de
 » nos prétendus attentats contre Louis de
 » Bourbon, sans dire un seul mot de nos
 » justes griefs? où l'on finit par lui attribuer
 » toute espèce de juridiction spirituelle et tempo-
 » relle sur la cité et le pays de Liège? Vous savez
 » trop bien que jamais le pape n'a pu porter

Le dispositif était ainsi conçu : *Christi nomine invocato, pro tribunali sedentes, et Deum solum præ oculis habentes, per hanc nostram diffinitivam sententiam, quam de eorundem fratrum nostrorum sacro sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalium, ferimus, in his scriptis, pronuntiamus, decernimus et declaramus, verum et plenum dominium, omnimodam jurisdictionem, in spiritualibus et temporalibus, ac merum et mixtum imperium, per civitatem Leodiensem ac oppida de S. Trudone, de Hasselt, Loscastri, Beringhen, Eyck, Stockheim, Brede, Blisia, Tongris, Herck, et alia loca totius comitatus lossensis, et patriæ Leodiensis, institutiones villicorum, scabinorum cæterorumque officiorum, jurisdictionis temporalis ad episcopatum, sive electum pro tempore, ex nunc ad præfatum Ludovicum de Borbonio modernum electum confirmatum, et ecclesiam Leodiensem spectasse et pertinuisse, ac spectare et pertinere.*

A la suite de cette décision vient un long exposé de tous les méfaits des Liégeois depuis le commencement du règne de Bourbon; de leurs usurpations sur son autorité, sur ses droits, sur ses revenus et ses biens; de leurs nombreuses rébellions qui l'ont contraint à quitter son siège; de leurs audacieuses tentatives pour donner un successeur intrus au prince élu et confirmé par la cour de Rome; enfin de leurs désobéissances continuelles et obstinées aux ordres suprêmes de celle-ci.

La sentence les condamne à payer à l'élu, par forme de dommages-intérêts, ou d'indemnités, telle somme que le tribunal romain jugera convenable d'arbitrer dans la suite.

Cette pièce porte la date du 10 janvier 1465.

» un tel jugement , ni contre les régaux de
» l'empereur , ni contre les antiques libertés
» de notre pays. Qui donc a fabriqué ce dé-
» cret? — Le pape (répondit en balbutiant le
» pauvre doyen), ne l'a sans doute pas rédigé de
» sa propre main, mais ses secrétaires ont pu...»

A peine avait-il prononcé ces dernières paroles, que des gens apostés l'interrompirent en s'écriant : *Entendez-vous! le pape n'a pas rendu le décret! l'interdit est nul!* On ne laissa pas au doyen le temps d'achever son explication : il fut emmené et gardé à vue. Pour calmer le peuple, on tâcha de gagner une partie du bas clergé par promesses et par crainte, et on lui persuada de se pourvoir de rechef auprès du pape.

Marc de Bade, qui après sa prise de possession, était reparti pour l'Allemagne, afin d'y rassembler des troupes et de l'argent, revint à Liège avec quelques régimens de cavalerie et de l'artillerie. Les Liégeois brûlaient de commencer la guerre. Raes de Heers, les bourgmestres et le mambourg proposèrent de pénétrer d'abord au cœur du Brabant, comme on en était convenu dans le traité avec Louis XI; mais le peuple voulait se jeter au plus tôt sur le Limbourg, pays gras, abondant en pâturages, riche et à sa portée, qui lui promettait de faciles dé-

pouilles. Tandis qu'on disputait au conseil sur un plan de campagne, le métier des vigneron, laissant là ses magistrats et son mambourg, déploya sa bannière, et prit le chemin du Limbourg; le métier des bouchers le suivit, et puis les autres. On eut beau leur représenter que la guerre n'était point encore déclarée au duc de Bourgogne : il fut impossible de les retenir. Le conseil voyant qu'il n'y avait nul moment à perdre pour accomplir une des plus importantes formalités du droit des gens, se hâta d'envoyer à Bruxelles un héraut avec des lettres de défi. « Attendu, portaient ces lettres, » que Philippe de Bourgogne est en guerre » avec Sa Majesté très-chrétienne, le roi de » France, allié des Liégeois, ceux-ci déclarent » la guerre à Philippe. »

Le vieux duc, entouré de ses piqueurs et de ses chiens, montait à cheval et allait partir pour la chasse, lorsqu'on lui remit ces dépêches : il en prit lecture; puis sans s'émouvoir aucunement, il les rendit au héraut, en lui disant : « Portez ceci à mon fils Charles, qui » est en France, afin qu'il vous réponde; quant » à moi, vous voyez bien que je suis en paix » avec tout le monde. » Le député Liégeois ayant rendu ces paroles aux magistrats de la cité, on s'empressa d'envoyer de nouvelles let-

tres de défi en due forme à Philippe, qui les accepta, et fit un beau présent au fécial, en observant toutefois qu'il s'étonnait fort d'être provoqué par des gens qu'il n'avait point sciemment offensés.

L'armée liégeoise se répandit sur le *ban* de Herve comme un torrent, gâtant, ravageant, tout ce qu'elle rencontrait, sans épargner ni les églises, ni ceux qui s'y réfugiaient. Louis XI, qui avait alors toutes les forces des princes confédérés sur les bras, envoya Pierre Jody à Liège, avec ordre de presser la guerre de ce côté, et de ne point revenir qu'elle ne fût commencée. Jody, voyant les dévastations du pays de Herve, et jugeant qu'il avait réussi au delà de ses espérances, s'en retourna porter cette bonne nouvelle à son maître, qui s'inquiéta fort peu du reste d'accomplir les conditions de son alliance avec les Liégeois. Un des comtes allemands qui commandaient la cavalerie de Marc de Bade, témoin des horribles profanations commises par ces hordes furieuses, vint trouver Raes de Heers, et lui dit, qu'en sa qualité de chrétien, il ne s'associerait pas plus long - temps aux périls de gens pour qui rien n'était sacré. De Heers lui promit de punir sévèrement les coupables; mais il n'en fit rien : peut - être il ne l'osa point. Alors cet allemand se retira à quelque

distance de l'armée avec le corps qui était sous ses ordres, et se tint dans l'inaction. Raes de Heers et Barré de Surllet allèrent trouver Charles de Bade, se plaignirent vivement de cette défection, et l'engagèrent à rappeler au camp ce chef avec sa troupe. Le mambourg, qui apparemment partageait les sentimens de cet officier, s'y étant refusé, la division se mit entre les Liégeois et les Allemands : on en vint bientôt aux reproches, puis aux paroles piquantes : on fit deux camps séparés, puis par une nuit obscure, les Allemands délogèrent en silence, et les deux princes de Bade avec eux. Ils disaient que des hommes qui ne voulaient obéir à personne n'avaient pas besoin de généraux. Il se trouva qu'on s'était trompé réciproquement. Les princes de Bade étaient venus chercher une principauté, mais ils s'aperçurent qu'ils n'avaient rencontré qu'une guerre. De leur côté, Raes de Heers et les meneurs du peuple désiraient des auxiliaires et des instrumens pour leur parti, plutôt que des maîtres, auxquels ils n'avaient nulle envie de céder la première place.

La retraite de la cavalerie allemande excita d'abord l'indignation des Liégeois ; puis elle les jeta dans un découragement tel qu'ils abandonnèrent précipitamment leur camp, leur

artillerie, leurs munitions, et jusqu'à leurs propres armes, pour courir plus vite ⁽¹⁾. Mais tout à coup on répandit le bruit que le comte de Charolais avait trouvé la mort à Montlhéry, et cette nouvelle ranimant leur courage, ils rentrèrent en campagne et allèrent mettre le siège devant Limbourg.

On n'ignorait rien à la cour de Bruxelles de ce qui se tramait à Liège; car, bien qu'on y affectât par fois le secret, il était toujours fort mal gardé. Le conseil du vieux Philippe connut d'abord le traité passé avec Louis XI, et en fit demander une copie sous prétexte de terminer certains différends entre les Dinantais et les Bouvignois; mais les Liégeois la refusèrent. Quoique Charles eût avec lui une armée nombreuse, ses provinces n'étaient pas aussi dégarnies de troupes qu'on se le figurait dans notre cité. Le vieux duc eut bientôt rassemblé 2000 cavaliers sous le commandement des comtes de Horne et de Nassau : un autre corps eut ordre de s'emparer de Maestricht, qui était une des clefs du pays : et de là il se mit à faire des courses jusqu'à Visé, Tongres, Maseyck, et jusqu'aux portes de Liège où il répandit la terreur.

Cette ville se remplit à son tour d'une multitude de malheureux paysans dont on avait pillé

(1) Fisen.

et incendié les habitations. Les Liégeois allèrent au devant des Bourguignons au nombre d'environ 4000; mais comme ils n'avaient point de cavalerie, ils occupèrent une position forte près de Montenac et s'y retranchèrent. Leurs ennemis désespérant de pouvoir les en déloger, feignirent d'opérer leur retraite en désordre. Alors ceux de Liège croyant voir des gens en fuite, quittèrent leurs positions, et poursuivirent en pleine campagne les Bourguignons, qui faisant tout à coup volte-face, culbutèrent facilement avec leur cavalerie bardée de fer, des milices à pied et en rase campagne : ils en massacrèrent environ la moitié. Cet échec consterna les Liégeois à tel point que ceux qui assiégeaient Limbourg, revinrent en déroute comme s'ils avaient été battus : et pourtant ils n'avaient pas vu l'ennemi. Le peuple cria qu'il voulait se réconcilier avec le duc de Bourgogne, avec Bourbon et avec le pape, et demanda la paix à ses magistrats.

Ces gens de métiers, quoique plus habitués aux armes en général et plus disposés à tenter une expédition que nos milices bourgeoises, étaient trop indisciplinés, trop indociles à la voix de leurs chefs, trop empressés de rentrer chez eux, après avoir ravagé les terres de l'ennemi, pour pouvoir tenir la cam-

pagne avec succès contre une armée régulière, pourvue de tout ce qui était nécessaire à sa subsistance, et dirigée par des généraux habiles qui savaient se faire obéir. Parce qu'ils étaient nombreux et menaçans sur la place publique, ils s'abusaient eux-mêmes et sur leurs forces, et sur celles de leurs adversaires. Ils voulaient toujours guerroyer, et ne savaient faire ni la paix ni la guerre. Au moindre revers on les voyait passer de l'excès de la hardiesse à l'excès de la faiblesse, et placer tout espoir de salut dans la clémence de l'ennemi qu'ils bravaient de loin.

La nécessité de la paix fut encore bien mieux démontrée lorsque, peu de jours après, on sut que le roi de France venait de traiter à *Conflans* avec les princes confédérés. Louis accorda aux plus redoutables d'entre eux tout ce qu'ils demandaient; sauf à ne pas donner aux uns ce qu'il leur avait promis, et à reprendre aux autres ce qu'il leur avait cédé. Louis XI fut le véritable créateur de cette politique moderne (renouvelée toutefois des anciens), qui consiste à diviser ses ennemis pour mieux les accabler; à les écraser les uns par les autres; à leur faire tomber les armes des mains par des traités qu'on ne veut point exécuter. Ainsi fut dissoute, non par la force, mais par la ruse, cette ligue dite du *bien public*, cette lutte de la haute féodalité contre la monar-

chie, qui avait mis un instant la couronne de France en péril. Au surplus Louis, qui ne s'était nullement inquiété de secourir ses alliés de Liège pendant la guerre qu'ils venaient de commencer, sur ses vives instances, ne s'embarrassa pas davantage de pourvoir à leur sûreté en signant la paix avec le comte de Charolais. Il se contenta d'écrire à *ses chers, anciens et excellents amis, les bourgmestres, jurés et conseillers de la ville et cité de Liège* (1), qu'ils devaient se hâter de s'arranger avec le duc de Bourgogne, avant que le comte de Charolais fût de retour à la tête de son armée. On apprit aussi que Dinant, Huy, et autres villes confédérées, (comme on les appelait depuis la ligue qu'elles avaient faite entre elles, contre l'évêque et la maison de Bourgogne), menaçaient de traiter séparément, si les Liégeois différèrent de conclure la paix au nom de la généralité. On députa donc au duc de Bourgogne les comtes de Mœurs et de Horne, avec quelques notables bourgeois, parmi lesquels se trouvait l'ancien consulaire, Gilles de Metz, pour solliciter une trêve et des conditions de paix.

Le *Traité de St.-Trond*, dont la teneur fut ^{22 déc. 1465.} dictée par le conseil de Phillippe, portait (2) :

(1) Telle était la suscription de sa lettre.

(2) Extrait des *Archives du chapitre cathédral* déposées au palais de justice, à Liège.

Art. 1. Les maîtres, et échevins, et tous les officiers de la cité; les doyens des métiers, avec dix membres de chacun d'eux; dix chanoines de l'église de St.-Lambert; quatre ecclésiastiques de chacune des églises secondaires, abbayes et prieurés; dix nobles vassaux de l'église ayant servi en cette guerre: tous, représentant les trois états, se rendront vers le duc, en quelque lieu qu'il soit, en Brabant ou à Malines, et en sa personne, tête nue, et à genoux, diront: *que à tort, sans cause et contre raison, ils ont commenchié et continueit la dite guerre contre mondit seigneur, ses dits pays et ses subjects; comme il leur en déplait, s'en repentent de tout leur cœur, et que s'ils l'avaient à comenchie, jamais ne le feraient ou commenceraiient; et supplieront en toute humiliteit, pour eux et pour ceux de la dite cité, que monseigneur les veuille prendre et recevoir en sa bonne grâce, offrant de faire et accomplir les conditions et charges ci-après déclarées.*

Après ce début, qui peint bien la hauteur et l'orgueil de la maison de Bourgogne, et l'abjection profonde à laquelle elle vouait ses ennemis, il était dit:

Art. 2. Les bourgmestres, échevins, conseils et gens d'église des autres villes viendront faire la même soumission au duc

le jour qui sera assigné à ceux de Liège.

Art. 3. Les députés feront aussi amende honorable au comte de Charolais pour les injures qu'ils ont proférées contre sa personne ; pour l'avoir défié ; pour avoir pris son château de Fallaix et brûlé la basse-cour de son château de Montaigne. Il sera de plus indemnisé des dommages qu'il a soufferts à cette occasion.

Art. 4. Ceux du pays de Liège paieront aux commissaires que le duc de Bourgogne nommera, six mille florins pour l'édification d'une chapelle, et pour la fondation de trois messes, en commémoration des occisions par eux commises sur les sujets du duc.

Art. 5. Les sujets des pays appartenans au duc, ou étant de son ancienne garde et avouerie, soit du Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Namur, ou d'ailleurs, lesquels ci-devant ont usé de la loi de Liège, en seront exempts à l'avenir. Ils ne seront plus tenus de répondre à l'anneau du palais, ni au Perron, à Liège.

Art. 6. Ceux du pays de Liège ne pourront s'armer contre le duc ni contre ses successeurs. Ils ne pourront contracter, à son insçu, aucune alliance avec aucun prince, sous peine de 200,000 florins du Rhin.

Art. 7. Ils renonceront aux traités d'alliance

qu'ils ont faits contre le duc, et lui en remettent les lettres.

Art. 8. Ils reconnaîtront le duc et ses successeurs pour *gouverneurs, avoués souverains héréditaires* des églises, cité, villes et pays de Liège. Le duc sera chargé de garder et entretenir leurs bons droits, franchises, privilèges et libertés, sans qu'il puisse porter toute-fois aucun préjudice aux avoueries particulières.

Art. 9. Ils paieront au duc une rente annuelle de 2000 florins.

Art. 10. Ils paieront en outre pour les pertes et dommages supportés par le duc et ses sujets, une somme de 540,000 florins.

Art. 11. Le duc et ses successeurs auront le passage libre de la Meuse, en tous lieux du pays de Liège, soit avec gens d'armes ou autrement.

Art. 12. Les monnaies fabriquées par le duc et ses successeurs, auront cours au pays de Liège.

Art. 13. Ceux des villes de Thuin, Fosses, Couvin et autres, *ne pourront ériger de fortresses* vers le Hainaut, entre, et sur les rivières de Sambre et Meuse.

Art. 14. Ceux des cités, villes et pays de Liège promettront obéissance à monseigneur

leur évêque, lui rembourseront les rentes et revenus perçus par eux durant la guerre, lui feront amende honorable et profitable avec restitution de tous dommages. Ils rendront aussi obéissance à notre St.-Père le pape, aux sentences et mandemens apostoliques.

Art. 15. Par le moyen desdits articles, paix perpétuelle sera entre le duc, ses pays et sujets, et les cité, villes et pays de Liège et de Looz.

Art. 16. Ceux qui sont compris dans le présent traité rentreront dans leurs biens.

Art. 17. Les points et articles ci-dessus seront ratifiés et approuvés par les cité, villes et pays de Liège, dans l'assemblée des trois états, qui à cette fin seront réunis.

Il y eut *deux* traités en date du 22 octobre 1465. Le premier, qui fut *cassé*, consistait en 20 articles, dont le 5^{me} portait : « La cité et les autres villes délivreront au duc *dix* personnes, choisies parmi celles qu'il jugera les plus coupables, pour en faire à son plaisir. Leurs biens seront *confisqués* à son profit ⁽¹⁾. »

La lecture de cet article excita des réclamations générales. Raes de Heers, Barré de Surlet et quelques autres agitateurs du peuple, qui craignaient d'être livrés, vociférèrent beau-

(1) Ce premier traité, dont les historiens liégeois ne font qu'une mention très-inexacte, est déposé aux archives de Bruxelles.

coup contre les signataires d'une paix si déshonorante pour le pays , paix dans laquelle on abandonnait lâchement aux vengeances du duc des concitoyens et des frères. « Il est évident, disaient-ils, que nous avons cessé d'être libres, et même d'être une nation , pour devenir les sujets de Philippe, qui nous fera gouverner par son neveu, ou nous gouvernera lui-même ainsi qu'il l'entendra. » Gilles de Metz répondit : « Que les otages n'étaient pas, comme on le supposait, des victimes dévouées à Philippe, mais des garans de la convention proposée; que si les clauses en semblaient rigoureuses, cela ne suffisait point pour les repousser; qu'il fallait bien céder à la nécessité et accepter la paix , lorsqu'on ne pouvait continuer la guerre. » Les métiers se divisèrent : onze d'entre eux adhèrent au traité purement et simplement. Les autres, après de longues disputes , résolurent d'envoyer au comte de Charolais des députés pour tâcher d'en obtenir le rachat des dix personnes demandées. Il y consentit à condition que la somme primitivement fixée à 300,000 *florins*, fût portée à 340,000. Cette clause ayant été acceptée par les états, les mêmes députés retournèrent en porter la nouvelle au comte de Charolais qui les accueillit honorablement. Il

passa la montre de ses troupes devant eux : et comme ils ne pouvaient assez admirer la discipline, la beauté et le nombre de ses soldats, Charles « leur dit : Vous voyez que toute mon armée n'a » pas été détruite en France, ainsi qu'on le prétendait à Liège ! » et puis il ajouta : « J'aimais bien » les Liégeois avant cette guerre; je les aimerai » bien encore si nous avons une bonne paix. »

Raes de Heers ayant appris que Gilles de Metz, l'un des auteurs du traité qu'on venait 5 janvier 1466. de conclure, rentrait à Liège, le fit arrêter, condamner et exécuter à l'instant même. Il n'eut ni le temps ni les moyens de se défendre. Telle était la tyrannie de ce tribun furibond, au moment même où l'on proclamait cette paix, qui dans la crise de l'état, parut encore un bienfait aux meilleurs citoyens.

On trouve dans les *Archives des Échevins de Liège*, un *traité d'alliance*, daté du 23 mars 1466, entre la cité et les bonnes villes de Dinant, de Tongres, de Fosses, de Thuin, de Couvin et quelques autres. Cette pièce contient le jugement qui fut rendu *par une commission*, composée des maîtres et jurés, d'accord avec les 32 métiers, contre Jean de Seraing, Gérard le Pannetier, Gilles de Metz et Mathieu Hawes, négociateurs de la dite paix. La sentence était fondée sur ce que, contrairement à leur

mandat, ils avaient stipulé séparément pour la cité et quelques-unes des bonnes villes, au lieu de les comprendre toutes dans le même pacte, et sur ce qu'ils avaient livré des concitoyens à leurs ennemis : on les y qualifie de traîtres, de parjures, de marchands de chair humaine. Et en effet les Dinantais ne furent point du nombre de ceux que le duc reçut en sa grâce; mais c'est qu'il les en avait formellement exceptés. Le traité d'alliance et le jugement sont évidemment l'œuvre de la faction de Raes de Heers, réagissant contre les anciens magistrats et les bons bourgeois, représentés alors par Gilles de Metz, qui voulait la paix avec le duc de Bourgogne, comme unique moyen de salut.

Ce même parti s'opposa toujours à la rentrée de Bourbon dans ses états. On renoua, ou l'on feignit de renouer les négociations avec Marc de Bade, en répandant avec affectation le bruit que le pape l'avait confirmé dans le siège épiscopal. Une multitude d'enfans, dont les plus âgés n'avaient pas douze ans, poussés par des mains inconnues, possédés d'une sorte de fureur guerrière et dévastatrice, parcoururent les villes et les campagnes, portant des bannières aux armes de Bade, en criant *vive Bade! et mort aux Bourbonniens!* s'arrêtant devant les maisons de ceux qu'on supposait du

parti de l'évêque, ils les insultaient et jetaient des pierres dans leurs croisées. Ils en voulaient surtout aux chanoines et aux membres du clergé; ils forçaient leurs maisons et les pillaient. On eut beaucoup de peine à faire rentrer chez leurs parens ces petits mutins.

Cependant Bourbon, qui se trouvait à Huy, ^{13 juillet 1466.} se décida enfin à s'y faire sacrer. Il montra, dit Fisen, dans cette auguste cérémonie beaucoup de recueillement et de piété. Mais il était trop tard; il avait perdu l'amour de son peuple: et la suite des événemens ne prouve que trop qu'il s'en fallait de beaucoup encore, qu'il fût à la hauteur de ses fonctions, comme évêque et comme prince.

La paix fut enfin publiée au Perron. Les états rendirent une ordonnance de proscription contre les principaux moteurs des troubles. Ils ordonnèrent à ceux qui avaient été jadis condamnés pour crimes et bannis par les tribunaux ordinaires, de garder leur ban. Ces vagabonds, réunis à un grand nombre d'habitans des campagnes ruinés par la guerre, à des soldats de la milice que les états venaient de congédier, et à quelques routiers, déserteurs des armées de France et de Bourgogne, se cantonnèrent à Vellène, village du comté de Looz, s'y fortifièrent, et ravagèrent delà

tous les environs. Outre les brigands de *Vellène*, il y avait encore la bande des *couleuvriers* et celle dite de la *verte tente*, parce qu'elle portait un drapeau vert : ces derniers sortaient du pays de Looz et paraissaient être pour la plupart d'anciens *fustigeans*. Tous, sous prétexte de poursuivre les partisans de l'évêque et les ennemis du pays, dévastaient et incendiaient à plaisir les châteaux et les fermes ; ils interceptaient les communications à tel point, qu'on n'osait sortir de Liège non plus que d'une ville assiégée. Leur audace croissant avec leur nombre, ils se rendirent maîtres de plusieurs bourgs et villes, entre autres de St.-Trond. Mais les Saintronais, indignés de leurs excès, prirent les armes, les attaquèrent bravement et les expulsèrent. Bourbon écrivit aux états de lui prêter main-forte pour détruire ces pillards. Or, les factieux avaient leurs véritables chefs à Liège même ; et ceux-ci, qui regardaient ces brigands comme leur avant-garde, excitèrent une telle rumeur parmi la populace, lorsqu'on lui donna lecture de la lettre de Bourbon, qu'elle mit en pièces le messenger qui l'avait apportée.

Il y avait, à l'extrémité du pays, une ville où la haine contre la maison de Bourgogne, bien autrement vive qu'à Liège, allait jusqu'à une sorte de démence furieuse : c'était

Dinant. Près de Dinant est Bouvigne, qui n'en est séparée que par la Meuse. La jalousie des Bouvignois, moins riches que leurs voisins, quoique faisant même commerce, et l'animosité de ceux-ci contre le duc de Bourgogne, souverain des Bouvignois, amenaient chaque jour des querelles sanglantes entre les habitans des deux cités; bien qu'ils se vissent chaque jour à cause de leurs affaires, et qu'ils fussent réciproquement unis par les mariages que leurs enfans contractaient entre eux. Le duc de Bourgogne avait déjà réprimé différentes fois les agressions des Dinantais : cependant elles ne discontinuaient point. Dans ce siècle guerroyeur, les Dinantais l'emportaient sur tous leurs voisins. Ils étaient fiers de la force de leur ville, laquelle, disaient-ils, n'avait jamais été prise; de leurs immenses richesses, provenant d'une espèce d'ouvrages de cuivre qu'on appelait à l'étranger *dinanderie*, et qui consistait en pots et poêles, chaudrons, cuves, marmittes, et objets semblables. Il y avait alors à Dinant des marchands qui trafiquaient avec l'Angleterre ⁽¹⁾, la France, l'Allemagne, et

(1) Les commerçans et les ouvriers en *batterie* de cuivre, échappés à la destruction de leur ville, se retirèrent en Angleterre en y transportant leur industrie.

Les Dinantais avaient des raisons particulières pour se réfugier

autres pays : cette ville rivalisait, sous le rapport de la splendeur commerciale avec les plus riches cités de Flandre : on aurait pu l'appeler à bon droit *l'emporium*, ou le *grand marché des Condrusiens*, dit un ancien manuscrit ⁽¹⁾. Les Dinantais, orgueilleux de leur opulence et de leur nombre, comptant sur la solidité de leurs murailles et sur les promesses de leurs alliés, osèrent provoquer le puissant duc de Bourgogne et son fils. Ils se mirent à ravager les terres de Hainaut et de

de préférence dans ce pays, avec lequel ils étaient en relation de temps immémorial. Dans un *registre aux missives, attestations et autres actes*, reposant aux *archives de Dinant*, on trouve une lettre des maîtres, conseils et jurés de cette ville, au marquis de Bade, en date du 14 juin 1465, concernant le traité d'alliance offensive et défensive proposé par les ambassadeurs du roi de France à ceux de Liège. Les Dinantais demandent que cette alliance ne soit point hostile à l'Angleterre : « Attendu que depuis trois siècles et plus, ils » jouissent en cette contrée des mêmes privilèges et franchises que » les villes de la hanse d'Allemagne ; qu'ils y exportent toutes sortes » de marchandises, comme batterie, mercerie, etc., pour lesquelles » ils paient gabelles moins fortes que les étrangers et les Anglais eux-mêmes.

» Le 13 Décembre suivant, les Dinantais s'adressent au roi » Louis XI pour réclamer divers objets de batterie, du poids total » de 11,200, appartenans à des habitans de leur ville et chargés à Anvers, pour l'Angleterre, sur deux navires qui avaient été » saisis en mer par des vaisseaux du roi et conduits à Honfleur. Ils » exposent, que de tout temps, les Dinantais ont exporté, non-seulement en France, mais en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, » et ailleurs, les produits de la batterie. »

(1) *Grande chronique des Chartreux* appartenante au comte Émile d'Oultremont.

Namur, qui les avoisinaient. La nouvelle de la prétendue défaite de Charles à Montlhéry avait été accueillie, à Liège, comme nous l'avons dit, avec des transports de joie. Les Dinantais exprimèrent la leur en insultant l'ennemi qu'ils croyaient mort ou tout au moins vaincu, de la manière la plus outrageante et la plus insensée. Ils fabriquèrent un mannequin à l'effigie du comte, et revêtu d'un manteau portant ses armes, qu'ils suspendirent à une potence au milieu d'un marais, sous les murs même de Bouvigne, et ils se mirent à lancer une grêle de flèches après ce mannequin, en criant aux Bouvignois : *Veez là le filz de votre duc, le faulx et trahistre comte de Charolois que le roy de France at faict ou ferat pendre comme il est ici pendu. Il se disoit de vostre duc, mais il maintoit, car il estoit vilain bastard au sieur de Hinsberg, nostre evesque, et à votre bonne duchesse*⁽¹⁾. *Il cuidoit ruer jus le noble roi de France, mais il a été rué jus lui mesme* ⁽²⁾. Ils ajoutèrent beaucoup d'autres vilaines, téméraires et injurieuses paroles contre le bon duc, la bonne duchesse et leur fils, qui furent rapportées à ceux-ci. Le comte de Charolais jura qu'il tirerait une vengeance sanglante de leurs

(1) Ce qui était calomnieux, car la bonne duchesse avait toujours été réputée sage et vertueuse dame, s'il en fut oncques.

(2) *Grande Chronique des Chartreux.*

offenses présentes et passées : il rassembla une armée plus forte que celle qu'il avait conduite contre le roi de France, et vint mettre le siège devant leur ville (1).

On pourrait croire, d'après le récit de nos historiens, que les bons bourgeois de Dinant et ses magistrats partageaient la folle audace du petit peuple ; mais il n'en était pas ainsi. Nous avons la preuve authentique que ce fut encore l'infémal génie de Louis XI, si funeste aux Liégeois, qui poussa ces malheureux dans l'abîme. Pour éclaircir ce point important, qu'on nous permette de suspendre un instant notre récit, et de nous reporter en arrière ; afin de retracer quelques faits antérieurs et peu connus.

Les bourgmestres et échevins de Dinant écrivaient en ces termes à Louis XI, le 24 septembre 1465 (2). « Très-chrétien, très-excellent, très-redouté et très-honoré sire : Vous » n'ignorez pas que la ville de Dinant fait partie » du pays de Liège ; qu'elle est entourée des » états du puissant duc de Bourgogne, et voisine de Bouvigne, qui n'en est éloignée que » de deux traits d'arc ; que les Dinantais, souvent insultés par les Bouvignois, ont dû faire

(1) Le 16 août 1466.

(2) Extrait d'un registre déposé aux archives de la ville de Dinant : voyez les *Analectes* de M^r Gachard.

» de fortes dépenses pour subvenir à la guerre ;
» et qu'ils ont déjà souffert de grandes per-
» tes en hommes et en biens : toutefois ils ne
» pourraient résister aux forces du duc de
» Bourgogne, sans l'aide de Dieu et de votre
» royale majesté.... »

A cette lettre étaient jointes des *instructions* que les magistrats donnaient à leurs députés. Ils chargeaient notamment ceux-ci de rappeler à Louis XI, que quand le sieur Jean du Verger, président du parlement de Toulouse et ambassadeur de S. M., était venu à Dinant requérir ceux de ladite ville de vouloir faire la guerre aux Bouvignois et aux autres sujets du duc, il leur avait promis qu'ils seraient soutenus par les armées du roi très-chrétien, en ajoutant qu'ils pouvaient se considérer dès-lors comme participants au traité d'alliance que ledit roi venait de conclure avec ceux de Liège : « Qu'en conséquence, les Dinantais avaient continué à guerroyer contre les Bouvignois, soit en tirant plusieurs coups de grosse bombarde en la ville de Bouvigne, soit en tuant et navrant bon nombre d'entre ses habitans à diverses castilles, soit en prenant de plein assaut le château et la place de Spontin, en les ruinant, etc.

» Les députés Dinantais devaient en outre informer le roi que ceux de Bouvigne avaient sou-

vent proféré des paroles énormes, dissolues, exécrables, contre sa noble personne, en criant à ceux de Dinant : *Crapoteries! alleis requerir votre crapo trahistre, roy de France, folet enragie!* Et que non contens de ce, les Bouvignois avaient lancé au milieu de Dinant, au moyen de certaine pièce de grosse bombarde, l'effigie d'un homme pendu à un gibet portant les armes du roi de France.

» Lesdits députés devaient ajouter, qu'ils étaient prévenus qu'on avait dénoncé au duc, à Bruxelles, les propos injurieux que quelques Dinantais avaient osé tenir contre le haut prince de Charolais : *que de ces injures ils étaient très-déplaisans; qu'ils ne voulaient point les avouer; étant au contraire intentionnés d'en punir les auteurs lorsqu'il en serait tems.* Que cependant ils savaient que la bonne duchesse avait conçu une telle haine contre ceux de Dinant, qu'elle avait juré, que dût-il lui en coûter son vaillant, elle les ferait ruiner tous et détruire par l'épée. Que dans de telles circonstances, la ville de Dinant étant exposée aux plus grands périls, les députés devaient prier le roi de les secourir, soit en les comprenant dans la paix, s'il en faisait une, soit en envoyant une armée pour les défendre si la guerre se continuait. *Considéré (poursuivaient les Dinantais) que de si lon tems, que point n'est mémore du contraire, le païs de*

Liège, et le dite ville de Dinant, ont esté toujours bien voulans à la couronne de France; ayans desir de bien en mieuls en ce persévérer. » Cette lettre fut suivie de deux autres plus pressantes encore. Les Dinantais y exposent à leur allié, qu'en vain ils ont demandé un sauf conduit au duc de Bourgogne pour aller lui faire amende honorable et réparation; qu'ils n'en ont obtenu nulle réponse. Se sentant périr, ils appellent Louis à leur secours, par *charité*, par *pitié* (ce sont leurs paroles); et Louis reste sourd à leurs cris de détresse; il ne fait rien, absolument rien pour les soustraire à la vengeance de leur cruel et inexorable ennemi! On trouve enfin dans le *registre aux missives de Dinant*, à dater du mois d'avril 1465, jusqu'au même mois de l'année suivante, une quantité de lettres écrites par les bourgmestres, à ceux de Liège, à leurs envoyés à Bruxelles, et à d'autres personnages ayant crédit à la cour de Bourgogne, à l'effet d'amener une réconciliation avec le duc; mais ils échouèrent. Charles, dont la colère était implacable, ne voulut point entendre parler des Dinantais. Ceux-ci se plaignirent amèrement des Liégeois, disant qu'ils les abandonnaient à leurs ennemis, et qu'en traitant à part, ils avaient enfreint les conditions de l'alliance qui les unissait à la cité. Nous

avons vu plus haut qu'il se trouvait à Liège même des gens qui pensaient ainsi, et que ce fut l'un des prétextes de la mort de Gilles de Metz. Les Dinantais furent donc réduits à traiter seuls. Malheureusement ils étaient divisés entre eux. Il y avait dans leur ville *trois parties* qui ne s'entendaient guère : la partie du bon métier de la *batterie* ; la partie des bourgeois du *centre de la Ville* ; et la partie des *neuf bons métiers*. Le duc leur fit des propositions qui étaient (comme ils le disaient eux-mêmes) *dures et fortes à accomplir*. Les bons métiers de la batterie et des bourgeois, d'accord avec les magistrats, étaient d'avis de les accepter pour ne pas s'exposer à de plus grands maux ; mais ils ne purent déterminer la troisième partie, et la plus nombreuse, qui se composait de petites gens et d'ouvriers, animés par quelques factieux, à y donner leur assentiment. Ceux-ci ne voulurent point autoriser leur député à conclure le traité avec Charles, comme on le demandait, sans en avoir préalablement discuté les conditions. Ainsi, malgré les efforts incroyables des bourgeois-mestres, secondés par les bourgeois et les riches marchands, la paix ne se fit point. Revenons maintenant au siège de Dinant.

Le petit peuple ayant pris tout-à-fait le dessus, appela à son secours ces routiers, ces

coulevriers , ces bannis dont nous avons parlé, et se mit à provoquer de plus en plus le duc et son fils par ses bravades. *De quoi s'est appensé, s'écriaient-ils, ce vieil monarque, votre duc? a-t-il tant vescu pour venir ici mourir vilainement? Et vostre comte Charlotteau, qu'a-t-il besoin icy venir? qu'il s'en voise à Montlhéry combattre le noble roy de France! Il at le bec trop jaune!...*

Ils avaient placé sur leurs murailles, la statue d'une femme filant , avec cette inscription :

Quand cette femme de filer cessera,
Le duc Philippe cette ville aura.

Le vieux duc, rajeuni par la colère et la vengeance, malgré ses infirmités, s'était fait porter en litière à Bouvignes, pour être témoin de la prise et de la punition de Dinant. L'artillerie bourguignone foudroya cette malheureuse ville de trois côtés à la fois. Celle de Dinant se trouvait fort inférieure, quoique le bombardier, maître Pierre de Lievestyenne, qu'ils avaient pris à leur service, au mois d'octobre précédent, eut travaillé de son mieux. Les habitans firent plusieurs sorties et tuèrent beaucoup de monde à leurs ennemis ; mais ils en perdirent beaucoup aussi ; comme le nombre des Bourguignons rendait le combat trop inégal,

ils furent enfin forcés de se renfermer dans leurs murailles.

Les Bouvignois voyant l'inévitable catastrophe qui menaçait leurs voisins, entraînés par un sentiment de compassion, oublièrent leurs vieilles haines, et députèrent vers eux quelqu'un des leurs pour les engager à fléchir par une prompte soumission, le duc et son fils : mais les cruels Dinantais coupèrent la tête au messager de paix des Bouvignois. Ceux-ci leur envoyèrent, dit-on, un second ambassadeur : cette fois c'était un jeune enfant. Les Dinantais, possédés des furies, tuèrent sans pitié cet innocent, et s'en partagèrent entre eux les membres palpitans, comme un affreux trophée. Ces atrocités, rapportées par Monstrelet et par Meyer, seraient à peine croyables, si l'on ne savait de quoi peut devenir capable une populace exaspérée par des passions politiques (1).

Néanmoins les Dinantais commençant à faire enfin de sérieuses réflexions, demandèrent du secours à Liège. Comme on n'y croyait pas le

(1) Du Clercq, en rapportant le même fait, dit que ce message eut lieu avant le siège de Dinant : que les Bouvignois redoutaient l'arrivée d'une si grande multitude d'hommes sur leur territoire, parce qu'ils ne laisseraient pas de le manger, tout en détruisant leurs ennemis.

danger si grand qu'ils le disaient, on délibéra, et on ne se hâta point. Le comte de Charolais, averti de tout par l'évêque qui se tenait à Huy, voulant prévenir l'arrivée des Liégeois, poussa le siège avec une vigueur extrême : il s'empara d'abord du faubourg de Leffe, d'où il battit en ruine les remparts de la ville, tandis que le comte de St.-Pol attaquait les murailles et les tours du côté d'entreSambre et Meuse. L'artillerie bourguignonne tonnait avec tant de furie et de constance, qu'elle fit crouler en une fois plus de 60 pieds de murailles, quoiqu'elles fussent d'une extrême solidité. Le bruit, l'épaisse fumée, le fracas des édifices qui s'écroulaient, les cris des combattans et de ceux qui cherchaient à se sauver, donnaient à cette malheureuse cité l'aspect d'un épouvantable volcan, d'un enfer.

Les aventuriers réfugiés dans la place, ne la trouvant plus tenable, et voyant que les Bourguignons se préparaient à l'assaut, s'évadèrent pendant la nuit. Une grande partie des bourgeois avait péri dans les sorties, et à la défense des remparts. Alors ceux qui demeuraient dans la ville ne pouvant résister aux cris et aux larmes de leurs femmes et de leurs enfans, demandèrent à capituler. En vain un ancien bourgmestre, nommé Guérin, se saisit de l'é-

tendard de la ville, appelle tout le monde à lui, s'écrie qu'il reste encore des munitions et des vivres pour plusieurs jours à Dinant; que les Liégeois vont arriver; que c'est une honte et une folie de compter sur la clémence d'un ennemi qu'on a mortellement offensé. Parmi ces hommes, naguères si intraitables et si fiers, il n'y avait plus personne en état de l'entendre. On s'adressa d'abord à Guy de Brimeux, seigneur de Humbercourt, qui promit d'intercéder auprès du vieux duc; mais il n'en put rien obtenir. On recourut au grand bâtard de Bourgogne, qui s'engagea à obtenir la vie sauve aux habitans. C'est sur cette parole, disent les historiens liégeois, qu'on le reçut dans le château, et que le grand maréchal eut l'entrée de la ville (1).

Le lendemain (25 août 1466), le comte de Charolais, en prit possession, au son des fanfares et avec une grande ostentation militaire. Son air était taciturne et sinistre. Toutefois il défendit d'abord à ses soldats, d'exiger autre chose que des vivres, et de se livrer à aucun excès, particulièrement envers les fem-

(1) Comines, Monstrelet et Du Clercq prétendent au contraire que la ville se rendit *sans aucune condition*. C'est ainsi que Charles lui-même l'entendit.

mes, jurant que quiconque, *noble ou non*, se permettrait de les outrager, serait puni de la hart. Ayant appris qu'on ne respectait pas ses ordres, et que l'on venait d'arrêter à l'instant trois gendarmes emmenant de force l'épouse d'un bourgeois dans un lieu écarté, pour la violer, il les fit promener par toute la ville et pendre en place publique pour l'exemple : prouvant ainsi combien il était *grand justicier*, dit Olivier de la Marche.

Son intention était de montrer à son père cette orgueilleuse cité avant de la détruire. Et de son côté, le vieux duc (qu'on appelle encore *le bon duc*), désirait bien vivement aujourd'hui de repaître ses yeux du châtement de ses ennemis. Mais on lui fit observer que puisqu'il avait fermé son cœur à la pitié, il ne convenait point à sa dignité de prince, de se présenter face à face devant des malheureux; et qu'aussi-bien, puisqu'il y avait émulation de haine dans la famille, il pouvait laisser le soin de sa vengeance à son fils.

En attendant on avait assigné à chaque corps de troupes son quartier dans la ville. Chefs et soldats prenaient des informations exactes sur les maisons qui contenaient le plus riche butin, pour mieux mettre tous les instans à profit quand le signal serait donné. Le comte de

Charolais tint un conseil dans lequel on résolut de faire piller la ville le 26 et le 27 d'août, et d'y mettre le feu le 28. Mais le secret ayant été éventé, on ne put contenir l'impatience du soldat ; et le sac de Dinant commença le jour même, 25 août. Alors eurent lieu des scènes effroyables de barbarie. Chacun capturait, emprisonnait d'abord son hôte et le tourmentait pour lui faire déclarer ses trésors, et le mettre à rançon. Souvent un soldat Bourguignon, tout dégouttant du sang d'un Dinantais, dont il avait ravi les richesses, était mis à mort par ses camarades qui le guettaient pour lui prendre son butin. Il est incroyable avec quelle rapidité cette ville si grande, si opulente fut dépouillée de toutes les marchandises, de tout le mobilier dont elle regorgeait ! On ne voyait que bêtes de somme, que chariots chargés dans les rues, et que bateaux encombrant la Meuse.

Charles, en accordant toute licence pour le pillage, avait recommandé que l'on épargnât les femmes, les enfans et les prêtres. On les réunit en un troupeau, on les conduisit sur le chemin de Liège en leur permettant de s'y réfugier. Il n'y avait pas de cœur si dur qui ne se sentît brisé surtout à la vue de ces pauvres enfans, qui semblaient

abandonnés du ciel et de la terre, qui redemandaient en pleurant leurs pères, leurs mères que la plupart d'entre eux avaient à jamais perdus ! Les femmes, privées de leurs maris, tombés sous le fer des Bourguignons, ou prisonniers sans espoir de salut, poussaient des cris affreux. Ces malheureux ne pouvaient quitter leurs murailles. Arrachés de leurs propres foyers par une soldatesque brutale, ils s'arrêtèrent maintes fois pour regarder de loin encore cette ville qui les avait vus naître ; où ils laissaient tout ce qu'ils possédaient de cher, et qui allait cesser d'exister ; et ils lui adressèrent de longs et de lamentables adieux ! Ceux qui comptaient des parens ou des amis à Liège, s'y rendirent : les autres errèrent à l'aventure. Beaucoup de femmes et de filles de bonnes maisons furent réduites à se prostituer pour ne pas périr de faim ⁽¹⁾.

Le pillage durait depuis quatre jours, lorsque le feu fut mis en plusieurs endroits à la fois, par des inconnus, dit-on. Le duc n'avait pas été fâché d'exercer une vengeance utile contre les Dinantais, en gorgeant une fois de butin ses soldats que d'ordinaire il traitait durement et payait fort mal. Néanmoins, quand il vit son armée perdue au sein de cette grande ville dans

(1) Voyez la *chronique scandaleuse* de Jean de Troyes.

d'affreuses bacchanales, dans la débauche et le crime, dans l'ivrognerie et le sang, ne sachant plus comment la rappeler, il se hâta de livrer Di-aux flammes. L'incendie gagna la maison de ville nant où se trouvait le magasin à poudre, et il y eut une explosion effroyable. Alors le feu se propagea partout avec une extrême vitesse. Bientôt la cathédrale, que Charles aurait voulu conserver, fut envahie. En vain il donna l'ordre de sauver les reliques et les ornemens des églises, et s'y employa lui-même au péril de ses jours : une grande partie fut perdue, tant l'incendie était rapide et dévorant ! Dans l'un des bâtimens de la cathédrale on tenait renfermés plusieurs bourgeois des plus considérables de Dinant, pour les mettre à rançon : ils y furent brûlés vifs, sans qu'on eût le temps ou qu'on s'inquiétât de leur porter secours. Beaucoup de Bourguignons disparurent dans les ruines, oubliés avec leurs victimes. On préserva heureusement la chässe de *St.-Perpète* (1). Les archives et les chartes de la ville y périrent. On ordonna de sévè-

(1) Elle fut transférée à Bouvigne. Plus tard les Dinantais la réclamèrent : mais les Bouvignois ne voulurent pas se dessaisir de ces précieuses dépouilles : ils soutinrent entre autres : *« que la destruction » de Dinant avait eu lieu de l'autorité de notre St.-Père le pape, »* qui requit pour la punir, le feu duc, *comme bras séculier.* » Cet allégué était assurément faux : les Bouvignois n'auraient pu

res enquêtes contre ceux qui avaient offensé le duc et son fils. La plupart étaient morts ou fugitifs. Mais pour que justice fût faite, on saisit, 800 bourgeois, parmi ceux qui avaient échappé aux massacres; on les attacha deux à deux, et on les précipita dans la Meuse. Maître Pierre de Lievestyenne, le bombardier, fut pendu sur une éminence. Enfin Charles invita les habitans des environs à venir déraciner jusques dans ses fondemens cette malheureuse cité, et à achever avec le marteau ce que l'épée et le feu avaient épargné. Pour stimuler leur zèle, il leur promit trois patards par jour. Il fit vendre à son profit une immense quantité de métal fondu qui se trouvait enfouie dans les décombres et qu'on en retira soigneusement. Le duc voulait qu'au nom de cette ville fameuse, qui avait osé braver sa puissance, on se demandât : où fut Dinant ⁽¹⁾?

rapporter aucune preuve que le pape eût conseillé pareil forfait. Aussi la cour de Malines, devant laquelle fut plaidé ce procès, ordonna par arrêt du 6 novembre 1475, à ceux de Bouvigne, de restituer aux Dinantais les reliques de *Monseigneur St.-Perpète*, avec sa *fierte* (ou chässe), en telle valeur qu'ils les avaient reçues.

(1) *Donec dicatur Dinant prius hic fore visa.* (Apud Egid. de Roya). Par lettres du 4 mai 1472, Charles, sans vouloir revenir sur l'arrêt porté contre la ville même, autorisa les chanoines de la collégiale de Notre-Dame, au lieu jadis appelé Dinant, à réédifier leur église. Il leur avait déjà permis l'année précédente de quêter et mendier dans tous ses états.

M. de Barante, fidèle à son système d'emprunter la couleur de ses ré-

Tandis que Dinant brûlait, on disputait à Liège sur les moyens de secourir cette place. Lorsqu'on apprit qu'elle était tombée au pouvoir de ses ennemis et entièrement détruite, il y eut une émeute soudaine et générale. On sonna la cloche du ban; le peuple accourut en armes devant l'hôtel de ville et se mit à crier : *à la trahison ! à bas les bourgmestres !* Et comme il sut que Renard de Rouveroy, l'un d'eux, était

cité et de ses opinions aux écrivains du temps et aux chroniqueurs, dit que *la ruine de Dinant passa généralement pour une punition dure, mais juste, de la providence, qui avait voulu châtier l'orgueil de ses habitans; d'autant plus (remarquait-on, ajoute-t-il), que le feu avait pris par hasard...* Mais il est évident au contraire que le vieux duc et son fils avaient prémédité de brûler Dinant, de n'y pas laisser pierre sur pierre, et qu'ils se montrèrent plus cruels que le feu même, en achevant ses ravages (1). Quant à la justice d'une aussi épouvantable punition, infligée à une population tout entière, nous avons peine à la concevoir. C'est là une morale trop commode pour les vainqueurs; et, pour être conforme à Comines, elle n'en répugne pas moins à l'humanité. Comines est un politique fort habile, qui ne se pique pas beaucoup de probité. L'imperturbable sang-froid avec lequel il raconte les cruelles exécutions du Téméraire, les fourberies et les crimes de Louis XI, peignent bien l'esprit de son siècle et son propre caractère; mais il nous semble que ce peut être un grave anachronisme que d'adopter toujours ses jugemens. Il est malheureux que les causes générales qui ont provoqué cette lutte à mort entre les Liégeois et le duc de Bourgogne, n'aient pas été mieux appréciées par un homme d'un talent aussi distingué que M. de Barante. Au reste ce n'est pas seulement comme Liégeois, mais comme Belges, que nous nous plaignons qu'il ait un peu trop négligé nos écrivains nationaux, et surtout nos chartes.

(1) On peut voir dans les archives de Bruxelles, les *comptes de la démolition de Dinant*, opération suivie avec persévérance et acharnement pendant plusieurs mois.

présent, il cria : à bas Rouveroy ! jetez-nous-le par les fenêtres ! en même temps ils agitaient leurs piques pour le recevoir. Quelqu'un fit échapper Rouveroy. L'ancien bourgmestre, Guillaume Deschamps, dit *La Violette*, effrayé de ce tumulte, dont il ne connaissait point le motif, voulut se réfugier chez Raes de Heers : on le vit fuir, et on le crut coupable parce qu'il fuyait. Atteint par la populace, il fût traîné par les rues et assommé de mille coups. On courut chez Raes de Heers, chez Barré de Surlet et autres ; mais ils se tinrent cachés jusqu'à ce que le premier mouvement fût passé. Dans l'intervalle, on apprit que Guérin, cet ancien bourgmestre de Dinant, dont nous avons parlé, était à Liège. Il fut mandé au conseil où on lui fit la leçon. Il raconta au peuple, la prise et le sac de Dinant, et assura qu'on n'aurait pu secourir cette ville, quand même on s'y serait pris à temps, parce que les Bourguignons avaient une assez forte armée pour contenir celle des Liégeois sans discontinuer le siège.

Raes de Heers exigea d'abord la punition des meurtriers du bourgmestre *La Violette*, et de ceux qui avaient demandé la tête de Rouveroy. « Si c'est ainsi, (dit-il au peuple), que vous récompensez ceux qui se sacrifient pour vos intérêts, personne n'o-

» sera désormais s'en charger. » Tandis que les uns proposaient de traiter avec les Bourguignons, et que les autres voulaient se défendre, on apprit que les ennemis arrivaient à Waremme. Les métiers rassemblés à la hâte, sortirent en armes et vinrent camper à *Oleye*.

1466. Le 16 septembre, les deux armées se trouvèrent en présence. Renard de Rouveroy et quelques autres chefs demandèrent à parlementer, au nom des Liégeois. *Ils requirèrent dit Comines, qu'en l'honneur de la Vierge Marie, dont c'était la veille, on voulsit avoir pitié de ce poure peuple; et excusèrent leur faute du mieuz qu'ils purent. Toutefois lesdits Liégeois tenoient contenance de gens qui vouloient la bataille, et toute opposite de la parole de leurs ambassadeurs.* Le comte de Charolais consentit à maintenir la paix précédente (celle du mois de décembre 1465), à condition que les Liégeois lui livrassent pour garantie de leurs engagements, 50 otages⁽¹⁾ : *lesquels furent nommés en un rôle, par l'évêque de Liège, et autres ses serviteurs, estant en l'armée.* On sent qu'un tel service rendu par l'évêque aux Bourguignons, n'était pas propre à le réconcilier avec les Liégeois. Toutefois ces stipulations ayant été acceptées par ceux-ci, les deux armées se retirèrent chacune de leur côté.

(1) Et non pas 300, comme le dit Comines.

Le duc de Bourgogne fit savoir qu'en vertu de la clause qui lui conférait la dignité de mam-bourg, il avait délégué ses pouvoirs à Guy de Brimeux, seigneur de Humbercourt, pour le représenter à Liège, et que ce dernier irait prendre immédiatement possession de cette place après avoir prêté le serment accoutumé. Humbercourt demanda, au nom de l'évêque, que l'on comprît parmi les otages, Raes de Heers, le comte de Berlo, ainsi que divers membres de la noblesse et de la bourgeoisie, tels que Joris Delvaux, Gérard delle Cope-d'Or, et les principaux capitaines de la milice. Il promettait de rendre en échange un pareil nombre de ceux qu'on avait envoyés d'abord, qui étaient pour la plupart de petites gens, et quelques-uns des plus grands bavards de la cité, qu'on avait fait passer par surprise pour des personnages importants (1).

Cette proposition excita beaucoup de tumulte parmi le peuple : il s'écria qu'il ne laisserait point partir Raes de Heers. Le comte de Berlo dit qu'il avait payé sa dette à la patrie en livrant son fils; qu'il irait volontiers prendre la place de celui-ci, mais à condition qu'on le renvoyât à sa famille. Raes de Heers dit, que quant à lui il n'hésiterait pas à se livrer,

(1) Manuscrit cité par Foulon.

si telle était la volonté de ses concitoyens; mais qu'il ne pouvait s'empêcher d'observer que si Bourbon, qui réclamait actuellement des otages, avait eu assez de confiance pour venir habiter parmi les siens, au lieu de demeurer avec leurs ennemis, tant de malheurs ne seraient pas arrivés. On envoya à Huy une députation à l'évêque afin de lui faire connaître le désir qu'on avait de le revoir à Liège. Il répondit; *qu'un air contagieux régnant autour de son palais, il ne pouvait s'y rendre pour le moment.*

Cependant Humbercourt, homme adroit et rusé, était venu s'installer à Liège. Pour se rendre populaire et pouvoir s'insinuer partout, il se fit inscrire dans le métier des forgerons et en endossa la robe ⁽¹⁾. Il chercha particulièrement à se lier avec ceux qui prenaient part aux affaires; il avait ses créatures et ses espions qui l'instruisaient de tout, et il en informait son maître.

1467. Quelques Liégeois, revenant de Flandre, avertirent Raes de Heers qu'on avait intercepté plusieurs de ses lettres au roi de France, et qu'on était exactement informé à la cour de Bourgogne de ce qui se pratiquait à Liège. Raes de Heers, pour déjouer les intrigues de Humbercourt, d'accord avec Barré de Surlet,

(1) Comines.

convoqua les capitaines de la bourgeoisie et quelques autres personnes qui lui étaient dévouées, au chapitre de St. - Lambert , non loin de la maison qu'il habitait (1), et il leur dit que le secret étant l'âme de la politique, il fallait enlever la connaissance des affaires aux misérables qui les trahissaient ; que c'était avec ses amis seuls qu'il avait résolu de traiter désormais les grands intérêts de la cité ; mais que chacun devait promettre , sous serment , de ne point divulguer leurs délibérations. Ils le jurèrent. Cette autorité occulte et toute puissante, que venait de créer Raes de Heers, fut connue sous le nom de *conseil secret*. De Heers pensa en outre qu'il devait avoir autour de lui une troupe de serviteurs affidés , toujours prêts à exécuter ses ordres ; il choisit dans les métiers un certain nombre d'hommes déterminés qu'il revêtit d'uniformes et qu'il arma de gros bâtons plombés ; il donna à cette espèce de garde-du-corps, le nom de *Frans liégeois*. Raes de Heers annula ainsi dans la cité tout autre puissance que la sienne.

La domination de ces favoris du peuple était la plus extraordinaire, la plus arbitraire, la plus monstrueuse qu'on pût imaginer dans un état libre. Ils recueillaient comme vacante toute

(1) Place St.-Pierre.

cette portion de la puissance souveraine dévolue au prince d'après la constitution ; ils s'attribuaient la décision des affaires au dedans et au dehors ; correspondaient avec les princes étrangers ; décidaient de la paix ou de la guerre ; et , maîtres de la populace , ils contenaient par la terreur tous les bons et paisibles bourgeois. Ces fameuses libertés politiques et civiles dont on affectait toujours de parler , on n'en jouissait point : il n'y avait ni lois , ni autorités , ni tribunaux à invoquer : il n'y avait plus que des partis. Leur tactique consistait à flatter la multitude ; à la tenir toujours en haleine ; à lui faire croire qu'eux seuls savaient défendre ses droits , la protéger contre ses ennemis extérieurs et intérieurs. Et la multitude les suivait en aveugle : mais elle abattait et brisait ses idoles avec fureur dès que le prestige était détruit. Cependant il ne manquait jamais de prétendans pour jouer ce rôle si hardi et si périlleux : tant l'ambition est naturelle au cœur de l'homme !

Toutefois , ce Raes de Heers qui régnait si despotiquement sur les bourgeois , était obligé de plier sous la tyrannique volonté du dernier plébéien. Le fait suivant en offre la preuve. Un jeune homme d'Oreye , accusé d'avoir tenu quelques propos en faveur de Bourbon , était conduit au supplice , et déjà sous la main de

l'exécuteur, lorsqu'une jeune liégeoise, qui ne le connaissait point, se sentant émue de compassion à la vue de cet innocent condamné à mourir pour une si légère faute, se jeta aux genoux de Raes de Heers, en s'écriant : *Grâce, grâce pour ce pauvre jeune homme ! Je vous le demande pour époux !* Les assistans la regardaient avec étonnement, n'osant rien dire, mais faisant en secret des vœux pour elle et pour lui. Raes de Heers, tout habitué qu'il était à voir couler le sang, fut attendri de cette scène touchante, et fit signe qu'on reconduisît le jeune homme dans sa prison, afin qu'on revît sa sentence. Mais quelqu'un du peuple, qui était venu là dans l'espoir d'assister à une exécution, ayant fait entendre un murmure désapprouvateur, Raes frémit, et la victime fut rendue au bourreau.

Les Liégeois ne sont pas bien coutumiers de tenir ce qu'ils promettent, disait Olivier de la Marche. Guillaume de Berlo lui-même, s'écriait souvent : *ici, on ne sait jamais si on est en paix ou en guerre !* Les chefs du peuple ne regardant le traité avec les Bourguignons que comme un joug déshonorant qu'il fallait briser au plus tôt, et se prévalant toujours de l'alliance de Louis XI, semblaient s'étudier à entraîner le pays dans de nouveaux périls. Et dans le fait, Raes de

Heers, Barré de Surllet et leurs adhérens avaient été beaucoup trop loin pour que le retour de la justice et des lois ne leur fit point de peur. Un jour on alla prendre sur les terres de Namur, Jean Charpentier, ancien bourgmestre de Dinant, dont les compatriotes venaient de mettre la tête à prix, parce qu'il avait concouru à la première paix avec le duc de Bourgogne. Raes de Heers fit torturer cruellement et décapiter Charpentier, quoique l'évêque et le duc eussent intercédé pour lui en menaçant même d'user de représailles envers les otages liégeois.

Les habitans de Huy, dont la plupart tenaient pour l'évêque, ayant ravagé quelques cantons de la Hesbaye, ceux de Liège, sous la conduite de Guillaume d'Arenberg, réunis à un corps de proscrits à la tête duquel se trouvaient Raes de Heers et son épouse⁽¹⁾, surprirent la citadelle et s'emparèrent de la ville. Malheureusement le roi de France que l'on croyait prêt à recommencer la guerre avec les Bourguignons, jugea convenable de conclure une nouvelle trêve, dans laquelle ses alliés de Liège furent oubliés comme dans la première. Charles, qui venait de succéder à son père et qui n'ignorait aucune des manœuvres de Louis, considé-

(1) Loyens, recueil héraldique.

rant leurs dernières hostilités comme des infractions ouvertes aux traités, résolut d'assouvir à la fois sa haine et sa vengeance contre le roi de France et contre les Liégeois, en détruisant ceux-ci. Il fit publier la guerre à feu et à sang par un héraut tenant d'une main une épée, et de l'autre un flambeau ; et il s'avança vers Louvain avec une armée plus nombreuse et plus formidable qu'aucune de celles qu'il eût jamais mises sur pied.

15 juin 1467.

Octobre 1467.

Comme le duc était déjà sur les marches de la principauté, le connétable de St.-Pol, le cardinal la Ballue, et quelques autres, vinrent le trouver de la part de Louis XI pour l'avertir : « Que Liége était censée comprise dans la » trêve conclue entre eux, et que le roi lui » porterait secours si Charles l'attaquait. Toutefois, ajoutaient ces ambassadeurs, s'il voulait permettre que le roi de son côté fit la » guerre aux Bretons, il lui abandonnerait les » Liégeois pour les châtier à son plaisir. » Charles répondit à cet étrange message, que les Liégeois l'avaient provoqué, et qu'ils le forçaient à reprendre les armes pour la troisième fois ; qu'il écraserait sans pitié, ces méchants, ces rebelles, ces ennemis du repos des nations ; et que Louis n'avait point à se mêler de cette querelle. « Mais, monseigneur, reprit le connétable,

» vous ne choisissez pas, vous prenez tout !
» quoi ! tandis que vous faites la guerre à nos
» amis, nous n'oserions courir sus à nos en-
» nemis ! cela ne se peut : le roi ne le souffrira
» point. » Le duc impatienté, termina brus-
quement par ces paroles : « Les Liégeois m'at-
» tendent : avant trois jours, je pense, nous
» aurons la bataille : si je la perds, vous ferez
» ce que vous voudrez : si je la gagne, je crois
» que vous laisserez en paix les Bretons ! »

Un peu avant de se mettre en campagne, le duc avait délibéré avec son conseil sur le sort des Liégeois qu'il détenait comme otages. Quelques Bourguignons voulaient qu'on les fit mourir : tel fut entre autres l'avis du sieur de Contay : mais Humbercourt ayant été consulté, dit que *pour mettre Dieu de sa part de tous points et pour donner à connoître à tout le monde qu'il n'étoit ni cruel ni vindicatif*, le duc devait rendre la liberté à des gens qui ne se livrèrent à lui que dans l'espoir de maintenir la paix, et qui n'étaient point coupables de ce que leurs compatriotes avaient violé leur foi. Le duc de Bourgogne, quoique d'un caractère dur et violent, comme ayant été habitué de bonne heure à l'exercice du pouvoir absolu, n'était cependant pas incapable d'un sentiment généreux. Il fit grâce aux otages et leur permit de retourner

librement chez eux, à condition de ne point prendre les armes contre lui, et d'exhorter leurs compatriotes à se soumettre. Les paroles que Philippe de Comines met à cette occasion dans la bouche du seigneur de Humbercourt, sont pour nous une preuve bien remarquable de la barbarie des mœurs au 15^{me} siècle. Quoi! c'est entre le sac de Dinant et le sac de Liège, qu'un historien, un homme d'état, très-éclairé pour son temps, ose représenter Charles de Bourgogne, comme un prince humain et miséricordieux, qui n'avait besoin *pour mettre Dieu de son côté*, que de sauver la vie à quelques innocens, lorsqu'il faisait massacrer sans scrupule des populations entières!

Les Liégeois, informés que le duc s'avancait vers St.-Trond, se disposèrent à marcher au devant de l'ennemi. Ils avaient pour toute tactique, un vieux dicton populaire qui prouvait bien leur grand courage, et qui leur avait souvent réussi tant qu'ils n'eurent affaire qu'à des comtes de Namur ou à des ducs de Brabant : savoir : *Que nul ne passe le Hesbain, qu'il ne soit combattu le lendemain*. Mais les circonstances avaient changé. Il y avait à Liège des hommes qui pensaient qu'avec un adversaire aussi redoutable que le duc de Bourgogne, il aurait aussi fallu changer de conduite. Ils auraient voulu qu'on

se renfermât dans les places fortes; qu'on prît de bonnes positions, en se bornant à inquiéter l'ennemi, qui, vu la saison avancée, ne pouvait tenir long-temps la campagne. Mais nul chef n'avait assez d'autorité sur le peuple pour faire prévaloir un tel avis. Et il eût été peut-être dangereux même d'oser l'exprimer publiquement : on aurait passé pour lâche ou pour Bourguignon.

La bataille étant de part et d'autre résolue, l'on convoque à Liège toutes les milices des bonnes villes et du plat-pays; on sonne la cloche du ban : les métiers courent se ranger sous leurs drapeaux. On invoque les secours du Ciel : l'on fait transporter à St.-Lambert la célèbre image de Notre-Dame de Steppes ou de *Montenac*, qui était devenue l'objet d'un culte particulier depuis la bataille gagnée en 1213 sur le duc Henri de Brabant : on expose sur le maître-autel de la cathédrale, le fameux étendard, qu'une vieille tradition populaire faisait remonter jusqu'à Charlemagne. Enfin le moment du départ est annoncé. En l'absence de l'avoué de Hesbaye, c'est au brave Berlo qu'est déferé l'honneur de porter l'étendard. L'on suit de point en point les rites anciens. Placé sous la grande couronne qui décore la nef du temple de St.-Lambert, Berlo revêt l'armure blanche,

et la ceinture de même couleur, et on lui remet la bourse contenant cent sous liégeois : le tout fourni aux frais du chapitre. Les chanoines le conduisent à l'autel : là, conformément à la formule usitée, il jure de rapporter ce gage sacré de la bataille, à moins qu'il n'y reste lui-même ou mort ou prisonnier. Le prévôt prend l'étendard et s'avance, suivi des chanoines et des chevaliers, jusqu'à la porte de l'église pour montrer à la bourgeoisie en armes ce signe vénéré. Berlo, monté sur un superbe cheval blanc, couvert d'un riche caparaçon blanc, reçoit l'étendard, se met à la tête des métiers : tous le suivent en silence.

Le peuple parut morne, inquiet et comme frappé d'un pressentiment sinistre à la vue de tout cet appareil militaire et religieux : il était dans les liens de l'interdit, et craignait encore d'attirer les foudres du Ciel en l'invoquant. En effet, cette espèce de consécration, cette cérémonie si auguste et si sainte quand on combattait l'ennemi, sous l'invocation légitime du grand St.-Lambert dont le portedrapeau était comme le chevalier, ne semblait-elle pas téméraire et impie, lorsque l'évêque, successeur de St.-Lambert lui-même, se trouvait dans les rangs opposés ?

L'armée Liégeoise se composait d'environ

30,000 hommes, *tant bons que mauvais* dit Commines : tous gens de pied, (sauf environ cinq cents chevaux). Elle n'égalait point pour la tenue militaire, la discipline, la force, la solidité des armes offensives et défensives, les vieilles bandes de Bourgogne, aguerries par une longue suite de combats, et qui formaient, après les Anglais et les Suisses, la plus puissante milice de l'univers. Les Liégeois n'avaient presque point de cavalerie; leur artillerie était peu de chose en comparaison de celle de leurs adversaires. Vainement ils attendirent les gendarmes que leur avait promis Louis XI; il ne leur envoya qu'un ambassadeur chargé de les compromettre et de les tromper en les excitant au combat.

28 oct. 1767.

Le premier jour on campa à Xendremael, et le lendemain à *Brustein*, où l'on prit position. Arrivés là, les chanoines de St.-Lambert, qui avaient accompagné l'étendard, demandèrent avec instance de pouvoir retourner à Liège; mais on leur signifia de rester : ce n'était pas chose rare dans ces temps-là que de voir le peuple contraindre des prêtres et même des couvens tout entiers à prendre part aux combats. Quelques chefs expérimentés tels que Barré de Surlet, Strailhe et Berlo, proposèrent de remettre l'action au lendemain, parce que l'armée était fatiguée de la marche qu'elle ve-

nait de faire , et qu'il fallait lui laisser le temps de se retrancher fortement. Mais on ne voulut point les écouter , on demanda à grands cris la bataille. Les Liégeois s'appuyèrent à droite et à gauche à des marais ; couvrirent à la hâte leurs centres de grands fossés profonds remplis d'eau , et leurs derrières avec une double ligne de chariots.

De son côté le duc de Bourgogne prenait des mesures plus sages qu'il ne semblait appartenir à une tête aussi ardente : il ne lui arriva guère depuis de se montrer si bon général. Son avant-garde , composée d'archers et d'artillerie légère , était commandée par Ravestein. Un corps de douze cents hommes d'armes , destiné à couvrir ses deux ailes , fut placé à droite et à gauche du village de Brusteim. Le duc se trouvait au centre , avec huit cents cuirassiers environ , et un bon nombre d'archers : il était toujours entouré d'une vingtaine de chevaliers d'élite , chargés spécialement de veiller sur sa personne. Le comte de Marle avait sous ses ordres l'arrière - garde , où l'on comptait environ cinq cents cavaliers anglais. Ce corps devait protéger la retraite en cas de besoin , et contenir la garnison de St.-Trond , commandée par Renard de Rouveroi , capitaine habile et résolu , que l'on savait disposé à ten-

ter un coup de main. Enfin Charles tenait en réserve, un corps considérable d'hommes de pied et de gens d'armes, pour faire tête à l'armée de Louis XI, si elle osait s'avancer, comme on l'avait dit, au secours des Liégeois.

Les milices de Tongres avaient réclamé si vivement l'honneur de combattre en première ligne, qu'il fallût bien le leur céder. Les archers bourguignons commencèrent la bataille en faisant pleuvoir sur les Tongrois une grêle de traits : puis arriva l'artillerie, qui tirant serré et de fort près, les mit en désordre ; et les fossés furent gagnés par Ravestein.

Alors les Liégeois s'avancèrent armés de leurs longues et lourdes piques : ce premier choc fut terrible : ils abattirent en un instant quatre à cinq cents hommes à leurs pieds : *et alors branlèrent toutes les enseignes bourguignonnes comme de gens presque déconfits*, dit Comines, qui fut témoin oculaire. Les Bourguignons reculèrent à leur tour. Le duc se hâta de faire marcher une partie de sa réserve, commandée par les sires de Crève-Cœur et d'Emeries, qui rétablirent le combat à coup de traits, et qui tombant sur les Liégeois avec leurs fortes épées à deux mains et à double tranchant, en fauchèrent des rangs entiers (1). Néanmoins ceux-

(1) Olivier de la Marche.

ci ne reculaient point : ils combattaient à bout portant, avec la hache, l'épée, la masse à pointe de fer : donnant et recevant la mort avec une égale intrépidité. Mais l'artillerie bourguignonne, nombreuse et bien servie, éclaircissait de plus en plus leurs bataillons. La première ligne, composée d'hommes d'élite, avait disparu presque tout entière. Eustache de Strailhe et son fils naturel, qui avaient combattu côte à côte et ne se quittaient jamais, étaient tombés ensemble en se tenant embrassés. Barré de Surlet aurait pu se sauver : il se fit tuer, ne voulant point survivre à la défaite des siens. Le drapeau de St.-Lambert flottait encore ; mais les chanoines qui le gardaient avaient péri, ainsi que presque tous les chefs des compagnies bourgeoises. Alors la seconde et la troisième ligne plièrent : retirées un instant derrière les bagages, elles s'y défendirent encore : bientôt elles y furent forcées : la déroute devint générale. Comme la nuit tombait, et que les Liégeois se trouvaient garantis de chaque côté par des marais, la cavalerie bourguignonne n'eut pas le temps de les tourner et de les atteindre : de sorte qu'il n'en périt guère après le combat. Les vaincus perdirent six mille hommes au moins dans cette journée ; d'autres disent

neuf mille. Ils laissèrent au pouvoir de l'ennemi 300 chariots chargés de vivres et de munitions, 6 pièces de canon et 120 serpents.

A Liège, on attendait des nouvelles de la bataille avec une mortelle anxiété. Vers le milieu de la nuit, on vit arriver le comte de Berlo et sept autres cavaliers, couverts de boue, de sueur et de sang : ils rapportaient l'étendard de St.-Lambert, mais tout brisé et déchiré. Personne ne les interrogea : leur aspect et leur morne silence en disaient bien assez : en un instant la désolation et la terreur se répandirent par toute la ville.

Un Liégeois montra peu de courage dans cette occasion mémorable. Raes de Heers, cet audacieux agitateur du peuple, cet homme si fier sur la place publique, tourna le dos à l'ennemi beaucoup trop tôt pour n'être point remarqué. Il s'enfuit brideabattue jusqu'à Oreye; de là il écrivit à sa femme de se réfugier à Montjoie avec ce qu'elle avait de plus précieux, disant qu'il ne tarderait pas à l'y rejoindre. Mais le lendemain ayant rencontré sur la route de Liège une pauvre femme, qui lui dit que tout y était tranquille, qu'on y parlait même de se défendre, il reprit courage, revint en ville et osa se montrer au peuple; il excusa du mieux qu'il put la fuite de sa femme, et se con-

certa avec l'ambassadeur du roi de France afin de s'opposer à ceux qui voulaient traiter avec les Bourguignons. Tout le clergé, et les riches bourgeois qui avaient des propriétés en Hesbaye, voyant brûler et détruire le pays, opinèrent pour se rendre au plus tôt; les autres disaient que la perte des biens serait peu de chose si les courages ne se laissaient point abattre; que la saison était trop avancée et l'armée ennemie en trop mauvais état, pour qu'un siège fût à redouter; qu'en temporisant on sauverait tout. Ces deux avis prévalaient tour à tour parmi le peuple : toutefois les partisans de la paix ayant fini par l'emporter, on se hâta d'envoyer au duc 500 bourgeois des plus notables pour lui présenter les clefs de la cité et lui crier merci. Ils s'avancèrent jusqu'à Ste.-Walburge; mais le duc s'étant retiré, ils ne trouvèrent plus que Humbercourt et le grand bâtard de Bourgogne qu'ils ramenèrent à Liège avec eux. Berlo, qui gardait la porte de Ste.-Marguerite, leur demanda quelles propositions d'accommodement ils apportaient. Humbercourt répondit que le duc n'exemptait la ville que du pillage et du feu. « En ce cas, dit » Berlo, nous ne vous ouvrirons point; car » nous voulons avoir tout au moins la vie » sauve. » Alors les 500 bourgeois, avec Hum-

bercourt et ceux de sa suite, rebroussant chemin, allèrent passer la nuit à l'abbaye de St.-Laurent. Pendant cette même nuit, on délibérait à Liège pour savoir si l'on se soumettrait, ou si l'on se défendrait.

Nous emprunterons ici quelques-unes des paroles de Comines, témoin oculaire, dont le récit offre un tableau fidèle et animé de ces assemblées des communes au moyen-âge, où, après avoir long-temps disputé, l'on finissait souvent par prendre le plus mauvais parti.

« Quand vinrent les neuf heures du soir, nous
» ouïmes sonner la cloche, au son de laquelle
» ils s'assemblèrent; et se douta le sieur de
» Humbercourt que ce fut pour nous venir as-
» saillir; car il était bien informé que Messire
» Raes de Lintre (ou de Heers), et plusieurs
» autres ne voulaient consentir à cette paix :
» mais le seigneur de Humbercourt disait :
» *Si nous pouvons les amuser jusqu'à minuit,*
» *nous sommes échappés : ils seront las, et leur*
» *prendra envie de dormir; et ceux qui sont mau-*
» *vais contre nous, prendront dès-lors la fuite,*
» *voyant qu'ils ont failli à leur entreprise. »*
Et il leur dépêcha deux des otages qui l'avaient suivi. De l'abbaye de St.-Laurent jusqu'à la porte de la ville, il n'y avait que deux traits d'arc environ.

Les envoyés de Humbercourt s'y présentèrent, annonçant qu'ils apportaient de bonnes propositions par écrit de la part du seigneur de Humbercourt, lieutenant du duc de Bourgogne; qu'il convenait d'aller les examiner au palais. L'un des maîtres de la cité qui se trouvait là les y conduisit. De nouveau la cloche sonna. *Bon*, dit Humbercourt, *les voilà embesognés*. Cependant les deux bourgeois ne revenaient point; l'on entendait à la porte un plus grand bruit qu'auparavant. La foule s'y pressait, montait sur les murailles, et disait mille vilenies aux Bourguignons. Humbercourt en conclut que le péril devenait plus grand, et il dépêcha quatre nouveaux otages, porteurs de meilleures paroles encore que les premiers. Il les chargea de représenter de sa part aux Liégeois : « Qu'il les avait toujours bien traités lorsqu'il fut gouverneur de leur ville; qu'il ne voudrait consentir à leur perte; qu'ils devaient le considérer comme un des leurs, puisqu'il était inscrit dans le métier des maréchaux et de fèvres, et en avait porté robe de livrée; qu'ils pouvaient bien ajouter foi aux promesses d'un homme auquel plusieurs d'entre eux devaient la vie. » Ces députés furent accueillis par les uns avec d'outrageuses paroles, tandis que d'autres criaient qu'il les fallait

ouïr. Enfin derechef on entendit sonner la cloche du palais, dont Humbercourt eut très-grande joie. Et puis s'éteignit peu à peu le bruit qu'on faisait à la porte, et au lointain dans la cité. Et Humbercourt, de s'écrier : *ville gagnée!* En effet, vers deux heures après minuit, on conclut qu'on tiendrait l'appointement proposé, et qu'on lui livrerait une des portes. Raes de Heers s'échappa au milieu des ténèbres, de cette malheureuse cité, dont il emportait les malédictions, pour n'y plus rentrer que bien des années après, et en proscrit.

Si les Liégeois (dit Comines), eussent traîné les négociations seulement pendant deux jours, l'ennemi se voyait forcé de rétrograder. Il commençait à sentir la disette : il ne pouvait plus tenir la campagne, tant la saison était mauvaise, et les chemins délabrés. Les Liégeois avaient des remparts, des vivres, des munitions, des soldats; mais cette multitude, qui se pressait dans la cité, et qui ne reconnaissait plus de chefs, augmentait la confusion et la crainte générales; et comme on n'avait rien prévu que la victoire, on prit tout à coup une résolution plus désespérée et plus désastreuse que la défaite elle-même.

7 Novembre.

La capitulation étant signée, le duc se mit en possession de Liège avec tout l'appareil d'un

conquérant : il fit abattre la porte Ste.-Marguerite, niveler les fossés et démolir vingt toises de murailles, pour rendre son entrée plus imposante. La rue qui aboutit à Ste.-Marguerite fut bordée d'une double haie de supplians : d'un côté les prêtres, de l'autre les bourgeois : tous la tête découverte et la torche au poing. L'évêque de Liège marchait à la suite du duc de Bourgogne, avec le fameux cardinal la Balue, ambassadeur de Louis XI. Le duc fit plusieurs tours dans la ville entouré de son orgueilleux cortège, avant de descendre au palais de l'évêque : celui-ci s'établit dans la maison de Mérode, située sur la place St.-Lambert.

On convoqua les métiers au palais pour leur communiquer les conditions du traité que le prince imposait aux Liégeois (1). C'est un monument mémorable du terrible droit de la guerre au 15^e siècle, qui mettait à la merci du vainqueur *la personne et les biens du vaincu*.

(1) Cet acte, dont on conserve l'original dans les Archives de Liège, est du 18 novembre. Il en existe plusieurs autres copies sur parchemin, tant à Liège qu'à Bruxelles. Fisen parle de cette pièce comme si elle avait disparu de son temps. Ni Chapeauville, ni Foillon, ni Bouille ne semblent l'avoir eue sous les yeux. Ce n'est que dans le journal d'un moine de St.-Laurent, appelé *Adrianus de Veteri Busco*, qui tint note exacte des principaux événemens arrivés sous Hinsberg et sous Louis de Bourbon, que nous trouvons un

On y voit comment un prince visant au pouvoir absolu, dépouillait savamment les communes de leurs franchises, de leurs lois, de leurs tribunaux, de leurs remparts, de leurs armes et des signes même de leurs libertés, pour les placer sous sa domination arbitraire; et comment ce prince justifiait par l'abus de sa victoire même, la haine profonde des vaincus contre son gouvernement.

Le préambule rappelle avec beaucoup de détails, en reprenant les choses dès l'origine, les démêlés survenus entre Louis de Bourbon et ceux de la cité, des villes et pays de Liège; la sentence portée par le St.-Siège, à laquelle ils refusèrent d'obtempérer; les méfaits dont ils se rendirent coupables envers leur seigneur; l'intrusion et l'usurpation de Marc de Bade;

extrait fidèle et complet des traités de 1465 et 1467. Je dois à l'extrême obligeance de M. Gachard, auteur des *Analectes Beligiques*, et Conservateur des Archives du royaume, des analyses littéralement traduites de ces actes importants et de plusieurs autres pièces inédites. Je fais des vœux sincères pour que le gouvernement soutienne l'entreprise savante et ardue de M. Gachard, et de ceux qui auraient le courage de marcher sur ses traces. C'est le seul moyen de posséder quelque jour une histoire nationale intéressante et vraie. Qu'on ne perde point de vue l'utilité d'un tel travail : l'histoire est la partie expérimentale de la politique; la science qui fait le mieux connaître les besoins moraux et matériels, le caractère indélébile et les institutions vitales de chaque peuple. Et quel peuple doit être plus empressé de connaître les siennes, que cette Belgique qui vient enfin de prendre rang parmi les nations!

leur alliance avec un grand roi à l'encontre du duc Philippe; les guerres qu'ils suscitérent à la maison de Bourgogne; les traités qui s'en suivirent, toujours violés par eux; les hostilités des Dinantais, fomentées par les Liégeois; la réduction de ceux-là à perpétuelle merci; les *damnables* alliances des villes entre elles contre la teneur des traités; et enfin la bataille de Brustheim, qui les mit en la puissance du duc.

« *La quelle chose véant (poursuit le duc), co-*
 » *gnissant leurs offenses, et qu'ils n'estoyent pas*
 » *en état de pouvoir résister à nostre puissance ;*
 » *s'étant rendus comme vaincus ; et leurs corps ,*
 » *biens, privilèges, libertés et franchises, mis en*
 » *nostre pleine disposition et volonté, sauf seu-*
 » *lement de bouter le feu et le pillage ; et à cette*
 » *fin, ayant envoyé aux champs, audevant de*
 » *nous, grand nombre d'habitants en leurs sim-*
 » *ples chemises, deschaux, et à testes nues ; les*
 » *quels estant à genoux ; nous estant en armes ; et*
 » *nous ayant présenté et délivré les clefs des portes*
 » *de la dite cité, en nous suppliant en l'honneur de*
 » *Dieu, avoir pitié d'eulx, et les recevoir en notre*
 » *grâce* ⁽¹⁾, *etc., eu égard à leur obéissance*
 » *envers nous et notre cousin, aimant mieux*
 » *faire grâce, qu'user de rigueur, et après*

(1) Extrait textuel.

» mûre délibération, au palais, en présence
» de l'évêque, des gens d'église, de tout le
» peuple et de plusieurs nobles, avons pro-
» noncé la sentence suivante :...»

1^o Sont abolis les tribunaux suivants : les 14 échevins ; les 12 alleux ; les 12 des lignages ; les XXII ; les maîtres de la cité ; les jurés des vinnables ; les gouverneurs des métiers, qui sont au nombre de 64 ; les 10 hommes de chaque métier qui font exécution réelle sur corps et biens ; les commissaires, qui sont au nombre de 16 ; les 32 ; les 6 de la foire ; les 4 de la violette ; l'anneau du palais, et de la paix Notre-Dame, si avant que la dite cour puisse atteindre le duc, ses pays, seigneuries, ou sujets. *En conséquence déclare confisqués tous les privilèges, chartes, titres, registres et autres enseignemens que ceux de la cité pouvaient avoir.*

2^o L'évêque instituera chaque année, au premier jour de mai, au lieu et place des tribunaux ci-dessus, 14 échevins, qui à la sémonce du maieur, également commis par lui, connaîtront dans la cité et les faubourgs de tous cas civils et criminels. *On pourra appeler de la sentence des échevins à l'évêque et à son conseil.*

5^o Les échevins devront juger selon droit et raison écrite, sans égard aux coutumes abusives du temps passé.

4° Chaque année, le 4 mai, les nouveaux échevins prêteront au duc et à ses successeurs le serment qu'ils lui seront bons et obéissans, sans entreprendre sur lui nises pays; et qu'ils le reconnaîtront comme souverain avoué et gardien de la cité, des églises de Liège et de Looz...

5° Les échevins ne pourront étendre leur juridiction au delà de la cité...

6° Le siège épiscopal et la cour spirituelle ne seront plus en cette cité, *vu que par ses grands crimes, offenses et maléfices elle s'est rendue inhabile à jamais l'avoir*. Du consentement de l'évêque et du chapitre, le duc ordonne que la cour spirituelle sera transportée à Trecht (Maestricht), Louvain et Namur...

7° Sont abolis tous privilèges de bourgeoisie dans la cité...

8° Sont abolis à toujours les 32 métiers. *Chacun pourra, sans payer charge, faire un ou plusieurs métiers, ainsi que bon lui semblera : leurs bannières, franchises, chartres, lettres et registres, seront rendus par eux.*

9° Toutes alliances des villes entre elles, ou avec ceux de la cité, sont annulées. Il leur est sévèrement défendu d'en contracter à l'avenir...

10° *Le perron*, qui est au marché de la cité, sera enlevé, et monseigneur le duc en fera son plaisir. Jamais on ne pourra relever ledit perron,

ni en remettre un autre, en quelque lieu que ce soit de la cité, ni le faire figurer dans les armes de Liège.

11° Est aboli l'office de fermeté établi pour l'entretien des chaussées et ponts de la cité.

12° Toutes coutumes et usages introduits ou consentis *par la paix de Fexhe et autres*, contre les libertés et franchises des églises et personnes ecclésiastiques du diocèse de Liège, sont abolis.

13° L'évêque de Liège, ses successeurs et ceux de la cité, ne pourront établir d'impôts *sur les denrées montant ou descendant la Meuse*, sans le consentement des ducs de Brabant, comtes de Hainaut et de Namur.

14° Tous absens et fugitifs de la principauté sont déclarés *bannis*, et leurs biens *confisqués*.

15° Les bannis pour crimes, soit des terres du duc, soit de celles de l'évêque, ne pourront réclamer d'asile dans l'un ni dans l'autre pays.

16° Seront *confisqués*, nonobstant tous usages contraires, les corps et biens de ceux qui dans le territoire de Liège, commettront crime de lèse-majesté, ou autres attentats énormes contre l'évêque ou monseigneur le duc.

17° Seront *confisqués au profit de monseigneur de Liège*, les héritages, terres et seigneuries situés hors de la banlieue de la cité, appartenans à ceux qui ont tenu parti contraire à lui.

18° Ceux qui se sont emparés des joyaux et biens des églises de Huy, seront contraints à les rendre.

19° Ceux de la cité et du pays devront restituer à monseigneur l'évêque, les dépenses par lui faites pour les procès mus à la cour de Liège, à Rome et ailleurs.

20° La sentence du pape sera observée et entretenue.

21° Les sujets et justices des cours, bans et échevinages des pays du duc, comme les sujets de ses vassaux et ceux de son ancienne garde et avouerie, lesquels par ci-devant ont usé de la loi de Liège, en sont exempts désormais. Ils sont également dispensés de répondre à l'anneau du palais, au perron à Liège, devant les 22, à la paix Notre-Dame, et ailleurs.

22° Suivant le contenu du traité de St.-Trond, ceux de la cité et des pays de Liège et de Looz, paieront 6000 florins pour l'érection d'une chapelle en tel lieu qu'il plaira au duc.

23° Ceux de la cité et principauté de Liège ne pourront jamais prendre les armes contre le duc ou ses successeurs, leurs pays et seigneuries. *Il leur est pareillement défendu de s'armer contre d'autres pays, de forger artillerie et munitions de guerre, de faire alliance avec aucuns princes, sans le consentement du duc ou de ses*

successeurs, sous peine de 200,000 florins du Rhin.

24° Ceux de la cité remettront au duc les traités qu'ils ont faits contre lui.

25° Le duc, et ses successeurs, ducs de Brabant et de Limbourg, seront nommés *gouverneurs et avoués souverains, hérilables, généraux et particuliers, des églises, des villes et pays de Liège et de Looz*. Ceux de la cité seront tenus de les servir envers et contre tous, s'ils en sont requis.

26° Toutes autres avoueries particulières sont abolies..... (1)

30° *Pour rachat des personnes et des biens des manans de la cité qui sont à la volonté de monseigneur*, et pour les frais de la guerre, ceux de Liège lui paieront comptant 120,000 lions d'or de 60 gros, monnaie de Flandre ; et cela, indépendamment des sommes dont ils lui sont redevables en exécution des traités conclus avec lui et avec le feu duc son père.

31° Les portes, murailles et fortifications de la cité *seront démolies*, et les fossés remplis, « *tellement que l'on y puisse par tous costez entrer, comme en ung village ou ville champestre* » (2). » Ils ne pourront jamais être rétablis

(1) Les articles omis se retrouvent dans le traité St.-Trond que nous avons rapporté.

(2) Extrait textuel.

sans le consentement du duc ou de ses successeurs.

32° Sans le même consentement , ne pourront être construits ou réédifiés aucuns châteaux ou forteresses dans les villes de Liège et de Looz.....

36° Seront également démolis les murs, portes et fortifications desdites villes ; et les habitants d'icelles ne pourront porter armes offensives...

43° Le duc et ses successeurs jouiront du tonlieu et des rentes et cens dus à cause du pont d'Amercœur.

44° En réparation de la mort de Jehan Charpentier et d'autres personnes innocentes, ceux la cité délivreront au duc *douze personnes à son choix pour en faire à son plaisir.*

45° Tous jugemens rendus pendant la guerre contre ceux qui ont tenu le parti de monseigneur de Liège , sont annulés.

46° Les points du traité fait ci-devant avec le duc et avec feu son père , demeureront en leur force, en tant qu'il n'y est pas dérogé ci-dessus.»

Telle fut la sentence dictée par Charles aux Liégeois. Le 26 novembre on réunit le peuple au palais, en présence de monseigneur Louis de Bourbon, d'un grand nombre de gens d'église, de bourgeois de la ville et du pays, et de beau-

coup de grands seigneurs de la suite du duc. Charles fit lire par M^{re} Jean Gros, le jeune, son premier secrétaire, les conditions ci-dessus : « Après quoi, Pierre, seigneur de Goux, son chancelier, fit plusieurs remontrances et demanda au peuple assemblé, *s'il voulait accepter et accomplir* ladite sentence ? Tous répondirent, *oui, oui !* en levant leurs mains pour en faire serment.—Le chancelier demanda ensuite à l'évêque, *si c'était bien son gré et consentement ?* à quoi il répondit, *oui !* Comme aussi le firent les chanoines de la grande église de Liège. — Alors le duc dit à haute voix, aux bourgeois assemblés : qu'ils tinssent et accomplissent bonnement et dûment ce qu'ils avaient juré, et qu'il serait d'eulx et de leurs biens, bon protecteur et gardien. »

Par un autre acte du 28 novembre (1), Charles remet aux habitans de la terre et châtellenie de *Franchimont* « les crimes, délits et maléfices dont ils se sont rendus coupables en prenant les armes contre lui, mais aux conditions suivantes :

1^o Qu'ils obéiront à leur évêque; à la sentence du pape; à lui duc, comme étant leur

(1) Extrait du même registre que le précédent.

avoué et gardien souverain; et au règlement qu'il a porté touchant le gouvernement et la police du pays.

2° Qu'ils démoliront en déans un mois, tous leurs boulevards et forts quelconques.

3° Qu'ils apporteront, dès maintenant, es-mains du sieur de Humbercourt, son lieutenant général, et de messire Thierry de Boursset, sénéchal de Limbourg, tous leurs bâtons à poudre, arbalètes, crennequins, bâtons à mains, et armures de toute espèce; sans pouvoir jamais en avoir d'autres qu'avec sa permission.

En comparant cette première partie du règne de Louis de Bourbon au règne de Jean de Bavière, il est impossible de n'être pas frappé de la similitude et en quelque sorte du parallélisme des hommes et des événemens. Il y a toutefois cette différence, que Jean de Bavière, cruel jusqu'à la férocité, se baignait à plaisir dans le sang des Liégeois; tandis que Louis de Bourbon, prince léger, voluptueux, sans énergie, semblait assister indolemment aux funérailles de son pays, content de tirer sa part des dépouilles de ses sujets. Et toutefois, nous verrons plus tard ce jeune homme mûri, retrempé en quelque sorte par l'expérience et le malheur, témoigner un vif désir de réparer ses fautes, et rompre courageusement ses liens

d'iniquité. Mais c'est qu'alors ses courtisans pervers l'avaient quitté : c'est qu'au fond il y avait quelque chose de franc et d'honnête dans ce caractère trop faible pour supporter la prospérité et le pouvoir à une époque si orageuse. La défaite de Brusteim retentit d'abord en Flandre⁽¹⁾. Les Gantois révoltés, se soumirent. Le duc les priva de leurs bannières, d'une grande partie de leurs privilèges, et du droit d'élire leurs magistrats.

Cependant Humbercourt était venu s'installer de nouveau à Liège; il y pressait l'exécution du traité avec une rigueur despotique. Quelques-uns des principaux chefs de partis avaient déjà porté leurs têtes sur l'échafaud; les autres se sauvèrent en France, et l'on confisqua leurs propriétés. Tous les biens des métiers furent adjugés à l'évêque : ceux de Raes de Heers, qui étaient très-considérables, à Humbercourt. Le perron fut enlevé et transporté à Bruges, et l'on y fit graver une inscription latine, injurieuse pour les Liégeois. Les tours et les remparts de Liège et des autres villes furent rasés. On poursuivit la rentrée des contributions énormes imposées sur le pays avec une rigueur telle, que ne pouvant y satisfaire,

(1) Meyer.

beaucoup de familles abandonnèrent leurs propriétés. La défiance, la terreur et la délation régnaient partout. Une pauvre femme du peuple fut condamnée à mort pour avoir dit : *que le duc n'est-il en paradis!* Un grand nombre de fugitifs allèrent grossir la troupe de ces proscrits, de ces vagabonds, qui devaient attirer sur leur patrie un dernier orage, plus terrible que tous les autres.

Vers la fin du mois de mars, on annonça 1468.
l'arrivée d'Onufre, évêque de Tricaria, légat du St.-Siège. Il avait mission de rétablir la bonne harmonie entre le prince et ses sujets, et de relever ceux-ci de l'interdit dont ils étaient frappés depuis cinq ans. Il paraît qu'on s'aperçut enfin à Rome que le pape avait été joué par le duc de Bourgogne, et qu'il pouvait bien y avoir aussi quelques torts de la part de Louis de Bourbon dans les querelles sans cesse renaissantes entre lui et ses sujets.

Le légat donna d'excellens conseils à l'évêque : il l'engagea à prendre en mains le gouvernement de ses états ; à s'opposer à la domination arbitraire et violente des agens du duc de Bourgogne ; à pardonner à des sujets égarés et malheureux, et à rappeler peu à peu les bannis. Mais Bourbon, emporté par ses goûts juvénils, lui laissa le fardeau des affaires, et se hâta d'al-

ler à Bruxelles y dépenser sa part du butin. Il ne rêvait que tournois et comédies ; il essayait de répéter dans sa petite principauté de Liège, les jeux et les spectacles dont il avait été jadis témoin à la cour de Bourgogne. Il voulait avoir jusqu'à des gardes du corps d'une taille extraordinaire, et magnifiquement vêtus, à l'instar de ceux du duc. Dans cette ville infortunée, qui ressemblait alors à un vaste désert, il imagina de donner une fête. A cet effet, il fit construire une barque élégante, une espèce d'*yacht*, chargée de peintures bizarres, et de toute sorte d'ornemens de son invention, où il ménagea une estrade élevée pour ses acteurs et ses musiciens : s'y étant placé lui-même avec les gens de sa suite, il se laissa descendre dans cet appareil, de Liège à Maestricht, aux sons d'une harmonie joyeuse, à la vue de tout un peuple indigné et désolé.

Tandis que l'évêque s'éloignait de ses états, et que Humbercourt se trouvait à l'armée de Bourgogne, une bande de malheureux proscrits, auxquels se réunirent un certain nombre de *rivageois* et de Franchimontois, ayant appris que Liège n'était point gardée, et que la guerre allait se rallumer entre la France et la Bourgogne, se présentèrent tout à coup aux portes de la cité.

Jean de Ville (1), capitaine des Tongrois, à la bataille de Brüsteim, *Georges de Strailhe* et *Vincent de Bueren*, les commandaient. Dès qu'ils se virent maîtres de la cité, ils établirent une police sévère parmi leurs troupes, ce qui n'était pas facile avec des hommes que la vengeance et la misère devaient rendre cruels et avides : mais ils sentaient ce que leur position avait de hasardeux. Ils allèrent se jeter aux pieds du légat, et n'eurent pas besoin de longs discours pour lui dépeindre leur triste situation. Ces malheureux, errant depuis plusieurs mois dans les Ardennes, pays inculte, désert, couvert d'immenses bruyères et d'immenses forêts, avaient vécu et couché sur la dure, comme des animaux sauvages : hâlés, couverts de haillons, défigurés par la longueur de leur barbe et de leurs cheveux, ils étaient méconnaissables aux yeux même de leurs proches. Ils dirent qu'ils rentreraient dans leur patrie pour y vivre, sinon pour y mourir ; qu'ils n'avaient d'intention hostile contre personne ; qu'ils suppliaient le légat de les réconcilier avec leur prince ; qu'ils se soumettaient d'avance à toutes les conditions qu'on voudrait leur imposer. Le légat se rendit

(1) Dans les ouvrages du temps, les noms sont souvent altérés : quelques auteurs l'appellent *de Villers* ; Comines le nomme *Messire Jean de Villette*.

à Maestricht auprès de Bourbon, qui touché des maux du pays, consentit à leur pardonner. L'évêque avait déjà promis de revenir au milieu des siens, lorsqu'il reçut une lettre du duc de Bourgogne, portant, qu'informé de la nouvelle entreprise tentée par quelques brigands, il envoyait Humbercourt pour lui donner conseil; que bientôt il arriverait lui-même pour les châtier, étant sur le point d'en finir avec le roi de France. L'évêque, entièrement soumis aux volontés du duc, au lieu de partir pour Liège, se rendit à Tongres avec le légat, afin d'y joindre Humbercourt. Mais de Ville, Bueren, et les principaux chefs des bourgeois, consternés de voir leurs projets déçus, et redoutant l'inexorable vengeance du duc, prirent tout à coup un parti désespéré⁽¹⁾; ils se dirent que, puisque leur évêque ne savait ou ne voulait pas les défendre, il fallait qu'il leur servit d'otage : et avec une partie de leur monde, ils prirent le chemin de Tongres, dans

(1) Les gens de cette nation passent facilement de l'un à l'autre extrême, dit Piccolomini. *Id ergo conspicati Leodienses, quorum in utramque partem, et ad humilitatem, et ad contumaciam, vehemens erat natura, aliam, ut in desperatione rerum fit, salutis rationem adorti, etc.* Le célèbre Walter-Scott a étrangement dénaturé quelques-uns des caractères, et des faits assez singuliers, assez poétiques que nous allons essayer de raconter. La faute n'en est peut-être pas à Walter-Scott, mais à nos historiens qu'il n'a point connus.

la nuit du 8 octobre. Bourbon se croyait si bien en sûreté, à cause de la présence de Humbercourt et d'un détachement de Bourguignons qui l'accompagnait, qu'il n'avait pas même voulu qu'on mit des sentinelles aux portes de cette ville entièrement démantelée. Les Liégeois y entrèrent donc sans obstacles. Divisés en trois bandes, les uns allèrent droit au logis de l'évêque, et les autres à celui de Humbercourt, tandis que le reste gardait les avenues. Les gens de Humbercourt, réveillés en sursaut, s'étant mis en défense, il y en eut quelques-uns de tués. Lui se sauva en toute hâte, par les jardins, chez l'évêque ; lequel à son tour se réfugia dans la maison du légat, par une ouverture que l'on pratiqua dans le mur mitoyen. Cinq ou six chanoines de St.-Lambert voulant forcer les postes pour s'enfuir, furent mis à mort dans la bagarre. Le légat sortit, et demanda comment il se faisait que des hommes qui naguères imploraient la paix à genoux, par son intercession, menaçaient maintenant ses jours, et ceux de leur évêque, de celui-là même qu'ils avaient appelé à eux pour les protéger ? Les chefs répondirent que leurs sentimens n'étaient en rien changés ; qu'ils respectaient leur évêque et le légat ; qu'ils les garantiraient de tout danger et de toute injure ;

mais qu'ils devaient les suivre à Liège, et non demeurer avec les Bourguignons. Au ton de ces paroles, le légat comprit qu'il ne s'agissait point de résister : l'évêque le pensa comme lui; et ils se mirent en route au milieu de cette petite armée, qui les ramena sans désordre jusqu'à Liège, non pas comme des captifs, mais comme des gens qu'ils venaient de délivrer des mains de leurs ennemis ⁽¹⁾. Avant de quitter Tongres, Strailhe ayant aperçu Humbercourt caché derrière les autres, voulut le forcer à les suivre : alors celui-ci, qui connaissait Jean de Ville personnellement, l'appela et lui dit : « Je suis » votre prisonnier : je vous demande à ce titre » la permission de ne point aller à Liège, » et de pouvoir m'absenter pendant quarante » jours; au bout de quel temps je vous pro- » mets de me rendre en tel lieu qu'il vous » plaira de m'indiquer. » Non-seulement, Jean de Ville lui octroya ce qu'il désirait, mais il donna la liberté aux gens de sa suite, en ajoutant : « Vous voyez comment nous agis- » sons avec vous : rendez-en compte à votre » maître ! » Jean de Ville périt peu après, ainsi que nous le verrons; et Humbercourt se

(1) Piccolomini.

trouva quitte envers son généreux protecteur, dont il ne paraît pas au surplus qu'il s'inquiéta beaucoup de remplir les intentions auprès du duc. Les débris du corps de Humbercourt le devancèrent au quartier - général : mille bruits absurdes se répandirent aussitôt dans l'armée sur ce qui s'était passé à Tongres. On disait que les Liégeois avaient fait violence au prince pour le reconduire dans leur ville, et massacré seize chanoines de la cathédrale sous ses yeux, pendant la route ; que le légat trempait dans ce complot ; qu'il aspirait à devenir lui-même évêque de Liège. Ces nouvelles, répandues à dessein, recueillies par Comines, et par quelques écrivains plus récents ⁽¹⁾, se trouvent formellement démenties dans les commentaires du cardinal Piccolomini, où les faits sont tellement détaillés et précisés, que l'auteur doit avoir été témoin de ce qu'il raconte. Il est vrai qu'arrivé à Liège, l'évêque ayant demandé à voir le chanoine Robert de Morialmé, blessé à Tongres dans le tumulte, Morialmé, que l'on reconduisait en chariot, fut rencontré sur la route par des brigands de *la verte tente*, qui le tuèrent. Ce chanoine, favori, compagnon, con-

(1) Entre autres par M. de Barente.

fident intime de l'évêque, en paix, en guerre, au conseil, dans le cabinet, était odieux au peuple, qui l'accusait d'abuser de la confiance de son maître. Toutefois, sur la plainte de ce dernier, les assassins furent punis. Ces événements, exagérés et dénaturés, par les Bourguignons échappés de Tongres, exaspérèrent au plus haut point l'humeur orgueilleuse et irascible du duc, et faillirent en faire retomber les effets sur un puissant monarque, qui avec toutes ses ruses, vint donner étourdimement dans un piège qu'il avait lui-même tendu.

Pour être mieux compris, rappelons ici quelques faits qui se passèrent à l'extérieur. Aussitôt que Louis XI vit Charles de Bourgogne engagé contre les Liégeois dans l'expédition qui se termina par la malheureuse bataille de Brusteim, il se mit en mesure d'attaquer le duc de Bretagne, ou tout au moins de l'effrayer; puis recourant à ses moyens ordinaires, il entra en négociations, et parvint à lui faire signer un traité par lequel le Breton renonçait à une partie des avantages que lui assurait la paix de *Conflans*. En vain le duc de Bourgogne, après avoir vaincu les Liégeois, se hâta de voler au secours de son allié avec toutes ses forces : il arriva trop tard : le traité était déjà signé. Toutefois les armées française et bour-

guignonne se trouvant en présence, la bataille semblait inévitable; mais, quoique Louis XI eût assez de forces pour tenir tête à son ennemi, il ne voulut point s'exposer à la fortune des armes. Il entama de nouvelles négociations; obtint d'abord une trêve qui lui coûta 120 mille écus d'or; puis envoya des ambassadeurs à Charles afin de discuter les conditions de la paix (1). Néanmoins, conformément à son habitude de susciter à ses ennemis tous les embarras imaginables, dans le moment même où il paraissait se réconcilier avec eux, il dépêcha des agens à Liège pour entraîner ce malheureux peuple dans une guerre nouvelle contre le duc de Bourgogne (2). On ne peut douter que Louis XI ne s'entendit avec les bannis : car plusieurs d'entre eux, en arrivant à Liège, portaient la croix droite aux armes de France, écussonnée sur leurs habits.

Quoi qu'il en soit, impatienté de ce que les conférences entamées avec le duc n'avançaient point; ayant grande confiance dans sa supériorité sur son adversaire, en fait de diplomatie; et trahi, dit-on, par le cardinal la Ballue, son digne ministre, il s'avisa un beau jour de se rendre lui-même à Péronne, au quartier-général de

(1) Duclos.

(2) *Supplément à la vie de Bourbon*, par Wachtendonck.

Charles, dans l'intention de traiter directement avec lui de la paix. Mais, soit que Louis ne pensât point alors aux intrigues que, d'après ses ordres, ses agens venaient d'ourdir à Liège; soit qu'il ne connût pas toute la promptitude du caractère liégeois, la mine qu'il avait chargée, éclata lorsqu'il y pensait le moins. Il arriva, pour son malheur à Péronne, en même temps que les fuyards Bourguignons qui firent un tableau si affreux des cruautés commises par les Liégeois envers les gens de l'évêque et les serviteurs du duc, et qui affirmèrent avoir reconnu des français parmi les auteurs de cette espèce de guet-apens. A ces nouvelles, Charles, dont la violence naturelle était extrême, ne se posséda plus : sa fureur s'échappait en imprécations, en paroles entrecoupées, en menaces de mort. Il dit d'abord que la main qui poussait les Liégeois n'était pas loin : puis, craignant, ou feignant de craindre pour sa propre sûreté, il fait enfermer Louis dans la citadelle de Péronne, et l'y retient prisonnier pendant trois jours. Livré à des combats terribles avec lui-même, il délibère s'il ne fera point périr son perfide ennemi : mais cet ennemi était son hôte ! son suzerain ! un roi de France ! Tantôt, il voudrait placer quelqu'autre prince sur son trône ; tantôt s'y placer lui-même ! tantôt, revenant à des sen-

timens plus doux, il voudrait, tout en épargnant le roi, profiter de la circonstance pour lui imposer les conditions les plus dures et les plus humiliantes.

Louis (dit Comines), *était logé rasibus d'une grosse tour où un comte de Vermandois fit mourir un sien prédécesseur* : ce qu'on ne manqua pas de lui rappeler, comme un trait d'histoire remarquable, au moment même où il prit possession de sa nouvelle demeure. Toutefois le roi, qui savait se faire des amis partout, en trouva dans sa prison. Quinze mille écus d'or qu'il avait apportés avec lui, ne contribuèrent pas peu à le tirer de ce mauvais pas. Dès que le duc fut en état d'écouter la raison, quelques-uns de ses courtisans, secrètement gagnés par Louis, suggérèrent à leur maître de préférer le parti le plus honnête et le plus doux, comme étant d'ailleurs le plus utile et le plus sûr.

Le célèbre Comines, qui peu après déserta le service du Téméraire, dont il pressentait la chute, pour passer à celui du roi, prévint ce dernier que parmi les clauses du traité qu'on allait lui proposer, on exigerait qu'il suivit l'armée de Bourgogne devant Liège, et que le duc y tenait particulièrement. Louis répondit qu'il était prêt à obtempérer : il jura bien haut qu'il

14 Octobre,

aiderait sans répugnance aucune son cousin de Bourgogne à châtier ces méchans Liégeois, toujours en rébellion contre leur excellent évêque et prince, monseigneur de Bourbon, qui était aussi son cousin. Et pour rendre le serment plus solennel, il offrit de le prêter sur la vraie croix de *St.-Loo*, qu'il portait habituellement avec lui, dans ses voyages. Il exigea que Charles jurât de même sur cette croix. Louis connaissait, comme l'on sait, plusieurs formules de serment : mais celle-ci lui semblait la plus redoutable, ou plutôt la seule redoutable, parce qu'il croyait qu'on ne pouvait y manquer sans mourir dans l'année. Je ne sais comment il se fait néanmoins, que malgré toutes ces précautions, parmi les sept trêves qui furent jurées entre Charles et Louis, dans l'espace de quatorze ans, pas une seule ne fut respectée.

Voilà dans quelles circonstances le duc de Bourgogne s'avança vers Liège à la tête d'une armée plus nombreuse et plus formidable que les précédentes, et trainant à sa suite le roi de France. Avant de se mettre en route, on délibéra si on ne renverrait pas une partie de l'armée. Qu'avait-on besoin de tant de monde, disait-on, pour attaquer une ville déjà vaincue, démantelée, sans moyens de défense, et dont

le seul allié se déclarait contre elle? Cette dernière raison fut précisément celle qui décida le duc de Bourgogne à marcher avec toutes ses forces; car il redoutait, haïssait Louis XI, et s'en défiait plus que des Liégeois eux-mêmes. L'événement prouva qu'il eut raison de ne pas compter sur une victoire trop facile, *car jamais homme ne fut si près de perdre le tout*, dit Commines. Le duc divisa son armée en deux corps: l'un commandé par lui-même, et l'autre, qui formait l'avant-garde, était confié au maréchal de Bourgogne, qui eut ordre d'accélérer son mouvement.

Ayant appris que l'armée ennemie s'approchait de Liège, quelques-uns des principaux bourgeois allèrent trouver le maréchal, et lui dirent qu'ils ouvriraient les portes au duc, s'il venait en ami et leur apportait la paix. Mais les Bourguignons, aimant mieux piller la cité que de la recevoir à composition, répondirent que les Liégeois n'avaient point de paix à espérer, et qu'ils devaient se livrer corps et biens à la volonté du duc. Les bourgeois répliquèrent qu'ils ne se rendraient point à des conditions semblables, et qu'ils attendraient le retour de leurs députés avant de prendre une résolution. Ces députés étaient l'évêque lui-même et le légat.

A la vue de l'orage épouvantable qui allait fondre sur le pays, ce dernier réunit les chefs du peuple : il n'eut pas de peine à leur faire comprendre que dans l'état désespéré de leurs affaires, il ne leur restait d'autres ressources que d'implorer la clémence du duc : il ajouta qu'il venait d'en conférer avec Bourbon, et que si on le désirait, ils se chargeraient ensemble de cette triste mission, l'un, comme représentant le père commun de la chrétienté; et l'autre, en qualité de proche parent du duc, de prince et d'évêque intercédant pour son propre peuple. On répondit qu'on acceptait leurs offres avec joie; qu'ils partissent à l'instant; qu'on ratifiait d'avance tout ce qu'ils feraient. Ils se rendirent à l'armée de Bourgogne, accompagnés du bourgmestre Amel de Velroux, ancien consulaire et échevin de Liège, et ci-devant capitaine d'une compagnie liégeoise auxiliaire des Dinantais. Dès qu'ils se furent fait connaître aux avant-postes, on conduisit, d'après les ordres de Charles, Amel de Velroux dans une prison : l'évêque fut bien accueilli : quant au légat, on le rebuta long-temps; il eut beaucoup de peine à pénétrer jusqu'au quartier-général ⁽¹⁾. Il y parvint pourtant; et se précipi-

(1) Ici Comines diffère entièrement de Piccolomini. Il prétend

tant aux genoux de Charles, il le supplia, tout en larmes, de ne pas confondre dans sa colère les innocens et les coupables; il lui représenta que si la rentrée des proscrits, et l'affaire de Tongres, furent une violation de la paix, il devait en faire punir les auteurs, sans oublier toutefois que l'évêque de Liège, plus gravement offensé que lui-même, avait déjà pardonné; il l'adjura enfin, au nom d'un Dieu mourant pour ses ennemis, de ne pas céder aux transports d'une vengeance si terrible dans ses effets et qui allait envelopper une nation tout entière!

que le légat ayant été arrêté par les gens du duc de Bourgogne, tandis qu'il voulait s'enfuir de la cité, le duc fit dire à ceux qui l'avaient pris, *qu'ils en fissent leur profit, comme d'un marchand, mais sans bruit*, attenda que si la chose devenait publique, il devrait le faire mettre en liberté pour l'honneur du St.-Siège apostolique. Et comme en effet (poursuit Comines), il y eut débat entre les soldats pour le partage des dépouilles de leur prisonnier, *le duc fut obligé de lui faire rendre toutes choses, et l'honora*. Cela est évidemment controvérsé. Si le légat eût voulu s'enfuir, il n'aurait pas été donner précisément dans l'avant-garde du duc, lorsque les issues de la ville étaient libres de plusieurs côtés. On ajoute qu'il voulait usurper le siège de Louis de Bourbon, ce qui paraît encore plus absurde: on doit convenir tout au moins que le moment n'était guère favorable. Mais il semblait plus commode aux amis du duc de Bourgogne de faire jouer un rôle vil et odieux au légat, que de répondre aux invincibles raisons qu'il opposait pour ne pas détruire une grande cité dont on avait juré la perte d'avance. *Suffridius Petri*, qui copie Philippe de Comines, mot à mot, répète les mêmes calomnies contre le légat. On ne trouve rien de semblable dans nos écrivains liégeois les mieux informés.

Le duc s'écria avec emportement : « Qu'on ne lui parlât plus de pardonner ! que maître, par le droit de la guerre, de la vie et des biens de cette race d'incorrigibles rebelles, il les châtierait à son plaisir ! » Cette désespérante réponse, reportée à Liège, il n'y eut qu'une voix pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité ⁽¹⁾.

Le maréchal de Bourgogne s'étant établi avec son corps d'armée, au faubourg St.-Léonard : on vint rapporter au capitaine Jean de Ville, que les Bourguignons erraient en désordre dans ce faubourg, et qu'ils n'avaient pas même de sentinelles : tant ils méprisaient les Liégeois ! Jean de Ville résolut de leur donner une leçon. Lorsque la nuit fut venue, il rassembla un petit nombre de gens éprouvés, anciens compagnons d'armes et d'infortune, fit cesser le son des cloches, ordonna aux chefs des métiers de se tenir sans bruit aux portes de St.-Léonard et de Vivegnis, avec leur monde, pour s'élancer sur l'ennemi quand il en donnerait le signal.

(1) *Leodienses, tanto hominum numero ad se iri videntes, quantum vix Gallia reliquum per id tempus in armis habebat, necessario vel moriendum etiam, vel reliquendam excidio patriam, cognoscebant. Itaque ut eorum erat in magnis rebus ferocia, ratione aliquando expense, ad extremam perferenda se firmant. Tungrensem fortunam sperantes, adoriri noctu propinquos Burgundos instituunt, etc. Piccolomini.*

Ensuite, il se mit à gravir avec les siens, et en se cachant, les sentiers qui conduisent dans les vignobles, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à la partie la plus élevée de cette colline qui regarde la Meuse, à l'extrémité du faubourg. Là, il réunit sa troupe et se rua sur les Bourguignons d'une telle furie, qu'en moins d'une heure il en déconfit plus de 800, parmi lesquels se trouvaient bien 100 hommes d'armes; et il leur enleva deux drapeaux. Le prince d'Orange et Humbercourt y furent blessés. Croyant avoir sur les bras toute une armée, 2000 archers bourguignons prirent la fuite dans la plus grande confusion, en abandonnant tous leurs bagages; car comme il avait beaucoup plu, les voitures s'enfonçaient dans la boue et y restaient. Jean de Ville refoula le gros de l'armée ennemie vers la porte St.-Léonard, ainsi que cela était convenu, pour pouvoir l'assaillir des deux côtés à la fois. Mais là se pressait l'élite des Bourguignons avec de l'artillerie, et à mesure que le peuple voulait sortir, ils le repoussaient à coups de bombarde. Cette multitude ne montra pas d'ailleurs la même intrépidité que la faible troupe de Jean de Ville. Les Bourguignons réunissant toutes leurs forces, après s'être ralliés, attaquèrent vigoureusement ce dernier qui, ne pouvant sou-

tenir le choc avec si peu de monde, se fit un rempart des chariots et des bagages qu'il venait d'enlever aux ennemis, et continua de leur opposer la plus vive résistance. Cependant le feu ayant pris par hasard à une maison occupée par les Bourguignons, ils reconnurent à la lueur de l'incendie, le petit nombre des Liégeois, et se mirent en devoir de les envelopper. Alors Jean de Ville donna le signal de la retraite. Comme il rentrait le dernier, il trouva la porte du vieux Vivegnis fermée. Il voulut gravir le rempart qui était fort élevé : épuisé de fatigue, et surchargé du poids de ses armes, il se laissa retomber de la hauteur du mur : on le releva tout froissé de sa chute, et il mourut deux jours après. La perte d'un tel homme, dans de telles circonstances, fut plus sensible aux Liégeois que l'avantage éclatant qu'ils remportèrent sur leurs ennemis.

Les fuyards de l'armée bourguignonne, allèrent dire au duc, dans leur épouvante, que son avant-garde était en pleine déroute. Ce dernier se hâta d'envoyer des renforts et des vivres au maréchal, et s'efforça de dissimuler devant Louis XI, l'inquiétude et le dépit qu'il ressentait d'un échec aussi imprévu. Toutefois il fut bientôt rassuré par des lettres du maréchal lui-même, annonçant qu'on avait perdu

assez peu de monde dans cette affaire nocturne, quoique l'alarme eût été chaude et le danger imminent, attendu la surprise; mais que l'armée conservait ses positions aux portes mêmes de Liège.

Le 27 octobre, le duc vint s'établir avec le corps sous ses ordres, près de Ste.-Walburge, et prit son quartier au milieu du faubourg. Le roi de France passa la nuit du 27 au 28 dans une grande ferme éloignée d'un quart de lieue de la ville. Il avait avec lui une centaine d'écoissais de sa garde, et trois ou quatre cents gendarmes. Le lendemain il quitta ce logement pour venir occuper une petite maison, qui n'était séparée de celle du duc de Bourgogne que par une grange. Ce dernier, supposant toujours quelque arrière-pensée au roi, craignant qu'il ne voulût, ou s'échapper furtivement, ou se jeter dans la ville pour y animer le peuple, ou peut-être attenter contre sa personne, plaça 300 hommes d'élite dans cette grange. Il en fit percer et créneler les murs de chaque côté, afin que cette garde fût mieux à même de tout observer et de se porter où sa présence serait nécessaire.

De la position élevée que couronnait l'armée des Bourguignons, on embrassait cette grande ville s'étendant au loin dans un vallon pitto-

resque et fertile , sur les deux rives de la Meuse. De là on découvrirait ces murailles, ces tours et ces portes jadis surmontées d'autant de citadelles , maintenant en ruine ou remplacées par de faibles palissades : et , tout en bas de la montagne , au milieu des édifices et des innombrables églises dont on apercevait à ses pieds les clochers et les cimes élancées , dominaient cette immense cathédrale de St.-Lambert , qui ne fut détruite que de nos jours , et l'antique palais de l'évêque , où l'évêque n'était pas pour mourir avec son peuple ! De là le Bourguignon avide , pressentant les dispositions fatales du destructeur de Dinant , dévorait d'avance les dépouilles que devaient recéler tant de maisons de riches bourgeois et de riches marchands , tant de palais , de couvens , de prieurés et d'abbayes. Charles , dont la dernière tentative des Liégeois n'avait fait qu'affermir de plus en plus la cruelle résolution , annonça qu'on attaquerait le lendemain. Les milices liégeoises , si souvent décimées ; dépouillées naguères de toutes leurs armes ; sans cavalerie ; sans une seule pièce d'artillerie en bon état ; n'ayant plus ni murailles , ni remparts pour se défendre ; abandonnées de ce vil et infâme roi de France qui combattait avec ses ennemis contre des infortunés qui se perdaient à cause de lui ; forcées

de faire tête à une armée nombreuse qui les attaquait de plusieurs côtés à la fois et sans trouver d'obstacles nulle part, ne pouvaient songer ni à livrer combat, ni à soutenir un siège en règle.

Il ne restait d'hommes valides dans toute la cité que 600 *Franchimontois*⁽¹⁾, avec quelques proscrits, et deux braves capitaines nommés Vincent de Bueren et Georges de Strailhe⁽²⁾, dont nous avons déjà parlé : c'étaient d'anciens compagnons d'armes de Jean de Ville, qui combattirent vaillamment à Brusteim, et partout où les Liégeois se distinguèrent. Ils rassemblèrent leur petite troupe et lui dirent : « Liège » n'existera peut-être plus demain : elle sera » détruite comme Dinant, et son pauvre peuple sera traité comme les Dinantais : elle ne » saurait éviter son sort si vous l'abandonnez. » Quant à vous, les forêts des Ardennes vous » sont toujours ouvertes ; il vous est facile » d'échapper aux Bourguignons. Mais vous » savez ce que c'est que l'exil ; et peut-être » penserez-vous comme nous, qu'il vaudrait » mieux mourir ici pour son pays, que de

(1) Comines dit 7 ou 8 cents ; Foulon 300 ; une sorte de tradition consacrée porte 600.

(2) Ou Josse.

» périr de faim et de froid dans les déserts, ou
» de manger le pain amer de l'étranger... Que
» ne pouvons-nous tenter un dernier coup! —
» Nous le pouvons (s'écrièrent à la fois tous les
» Franchimontois)! et si nous n'avons une belle
» victoire, nous aurons du moins une bien glo-
» rieuse mort⁽¹⁾! — Puisque vous êtes des hom-
» mes, répliquèrent Strailhe et Bueren, soyez
» ici avec vos armes, ce soir, à dix heures! »
A l'heure convenue, ils arrivèrent au rendez-
vous, munis de leurs lourdes piques; ils y
trouvèrent les deux hôtes des maisons occu-
pées par le roi et le duc, qui devaient leur servir
de guides... Ils se glissent en silence, à travers
leurs remparts à demi-ruinés, vers les hauteurs
de Ste.-Walburge; escaladent aisément les mau-
vaises palissades en planches qui couvraient la
ville de ce côté; gravissent les sommités de la
montagne, en faisant divers détours et en cher-
chant les endroits les plus sinueux pour dérober
leur marche aux ennemis; évitent les corps avan-
cés des Bourguignons; traversent une partie de
l'armée sans coup férir; surprennent et égor-
gent en passant quelques sentinelles; s'attachent

(1) *Ils faisaient leur compte que s'il fallait qu'ils périssent pour une telle entreprise, ils prendraient la mort bien en gré... Et n'étaient point hors d'espérance d'avoir une bien grande victoire, ou à tout le moins, et au pis aller une bien glorieuse fin. Comines.*

un instant au pavillon du duc d'Alençon, derrière le logis du duc de Bourgogne, et essaient de le forcer; puis, voyant qu'on s'y met en défense, ils l'abandonnent; puis, réprimandés par leurs guides, qui s'effraient de leurs retards, ils se précipitent vers les deux chétives habitations qui abritaient Charles de Bourgogne et le roi de France.

Malheureusement, les 300 Bourguignons que Charles avait placés dans la grange, entendent quelque rumeur pendant que les Liégeois s'arrêtent au quartier du duc d'Alençon. Ils se lèvent en sursaut et s'arment au hasard. Les Liégeois surpris, et ne comptant pas toutefois qu'il y eût dans cette espèce de citadelle, une si forte garnison, viennent les attaquer à grands coups de piques, à travers les crénelures de leurs murailles, et en même temps ils cherchent à forcer les logis des princes : mais la résistance est plus vive qu'ils ne l'avaient prévu. Les uns crient *vive Bourgogne!* les autres, *vive le roi! et tuez!* Bientôt toutel'armée est en émoi; et chacun se dirige vers le lieu où il a entendu du bruit. Charles et Louis n'ayant point pris de repos depuis plusieurs jours, s'étaient mis au lit et dormaient profondément pour se refaire, en attendant l'assaut du lendemain. Le duc n'avait avec lui que douze archers qui jouaient aux dés

dans une chambre au-dessus de la sienne. Louis était gardé par ses fidèles Écossais. Charles, brusquement réveillé, endosse à la hâte son haubergeon, et veut descendre dans la rue où l'on se battait aux flambeaux, avec un vacarme et une confusion extrêmes; mais il trouve ses archers occupés à défendre la porte, non sans peine, contre les assaillans, et il ne sort point. On ne savait dans cette mêlée à qui l'on avait affaire, ce qui augmentait encore la terreur. Les Bourguignons éprouvèrent des alarmes d'autant plus vives, qu'ils soupçonnèrent d'abord quelque nouvelle trahison de la part de Louis XI. Et les Liégeois, qui l'avaient prévu, cherchaient à provoquer des méprises en criant à force : *vive le roi ! vive la France !*

De leur côté, les Écossais défendaient vaillamment leur maître, et tirant au hasard, ils tuaient indistinctement Liégeois et Bourguignons. Les deux conducteurs des Franchimontois tombèrent malheureusement des premiers. Les Liégeois redoublèrent d'efforts; mais dès que l'un d'eux touchait le seuil fatal, il était abattu. Ceux qui le suivaient, frappaient à leur tour; mais peu nombreux, et combattant sur plusieurs points à la fois, ils voyaient leurs rangs de plus en plus s'éclaircir, tandis que leurs ennemis se renforçaient de toutes parts. Enfin,

cette poignée de braves, enveloppée, accablée sous le poids d'une armée innombrable, succomba jusqu'au dernier, après avoir immolé une grande multitude d'ennemis. On dit que la nuit n'a point de honte : cependant aucun d'eux ne voulut fuir : ils avaient juré de vaincre ou de mourir ; et ils moururent.

Ainsi se termina ce fait d'armes comparable à tout ce que l'antiquité et les temps modernes offrent de plus héroïque. Si les Franchimontois eussent été droit aux logis du roi et du duc, sans s'arrêter, on ne doute pas qu'ils n'eussent facilement tué ou fait prisonniers ces deux princes : Comines croit même *qu'ils eussent aussi déconfit le demeurant de l'armée*. Mais enfin, pour ceux qui jugent de la grandeur d'une entreprise, non par le succès, mais par la hardiesse et l'intrépidité de ceux qui la conçoivent et l'exécutent, la gloire d'un si beau dévouement reste tout entière à ses auteurs ; et il n'est pas au pouvoir de la fortune de la leur ravir.

Le roi et le duc se retirèrent chacun en leurs quartiers fort ébahis de tant d'audace. L'on mit en délibération dans le conseil, si l'on attaquerait la ville dès le lendemain, comme on en était convenu, ou si l'on différerait l'assaut. Louis pensa qu'il n'était point sans danger

de s'aventurer ainsi dans une vaste cité dont les habitans venaient de montrer tant de résolution : non qu'il prît le moindre intérêt au sort des Liégeois ; mais il craignait que le duc ne lui en voulût à lui-même, s'il venait à éprouver quelque nouvel échec. Or celui-ci, toujours en défiance contre le roi, résolut d'attaquer sans retard, précisément parce que Louis cherchait à l'en dissuader. *Qu'il s'en aille à Namur, s'il le veut*, dit le duc, *je puis bien me passer de lui !* Mais Louis protesta que telle n'était pas son intention ; qu'il ne quitterait point monseigneur de Bourgogne, tant qu'il n'aurait tiré pleine vengeance de ses ennemis. *Mon frère*, lui dit-il, *lorsqu'il le vit si obstiné dans ses idées, marchez en avant, car vous êtes l'homme le plus heureux du monde !*

Le matin du dimanche, 30 octobre, un coup de bombarde et deux coups de couleuvrine donnèrent le signal de l'attaque sur toute la ligne. Le corps du maréchal de Bourgogne pénétra dans la cité par les portes de St.-Léonard et de Vivegnis, tandis que le duc s'avancait avec le gros de l'armée par Ste.-Walburge et Ste.-Marguerite : elle allait au pas, enseignes déployées, au son des trompettes et des clairons. On ne rencontra sur les remparts que deux ou trois sentinelles perdues : personne

dans les rues ; personne dans les maisons ; et néanmoins, dans quelques-unes la nappe était mise ; l'on y voyait les débris de repas récents. Tous ceux qui échappèrent aux combats précédens, ou qui avaient joué quelque rôle dans les troubles civils, ainsi qu'un assez bon nombre de riches bourgeois, abandonnèrent la ville en se dirigeant vers les Ardennes avec leurs familles, et ce qu'ils possédaient de plus précieux. Le petit peuple, ainsi que les femmes, les enfans, les vieillards et les gens d'église, qui comptaient particulièrement sur les égards du vainqueur, se tenaient dans les endroits les plus reculés de leurs habitations. Aussi l'on tua peu de monde dans les premiers momens. Louis XI avait quitté, par courtoisie, les armes de sa maison, pour prendre celles de Bourgogne : mais on le remarquait à sa tournure commune, à la forme de ses vêtemens qu'il portait serrés, fort courts, de gros drap tout uni, et à son mauvais chapeau, d'où pendait une petite Notre Dame de plomb. Il marchait derrière le duc de Bourgogne. En arrivant à la place de l'hôtel de ville, le duc fit briller son épée et cria : *vive Bourgogne !* Louis tira aussi son épée, et répéta, *vive Bourgogne !* C'était le signal du pillage. Alors le Bourguignon effréné se répand par toute la cité ; et 40,000 bourreaux,

dignes ministres d'un maître barbare, qui brûlait d'être vengé, exécutent l'arrêt porté contre une population entière, innocente et désarmée. Le peuple poursuivi, traqué dans les maisons particulières, se précipite dans les temples, dont l'enceinte devient trop étroite. Quelques prêtres intrépides essaient de protéger cette foule infortunée, revêtent leurs habits sacerdotaux, étalent les saintes reliques sur les autels, et tenant en mains le signe redoutable de notre rédemption, s'avancent vers le seuil de leurs églises pour en défendre l'entrée : mais rien ne peut arrêter le Bourguignon ivre de licence, de sang et de fureur. D'une main cupide et hardie il saisit le vase sacré; de l'autre il frappe le prêtre qui tombe le premier sous ses coups : l'hostie sainte est profanée; le vieillard foulé aux pieds; l'enfant écrasé sur le parvis du sanctuaire; la jeune fille arrachée des bras de sa mère, entraînée, déshonorée à ses yeux (1). Quelques-unes de ces malheureuses créatures furent délivrées par une prompte mort des insolens qu'elles importunaient de leurs plaintes; d'autres réservées à un esclavage pire que la mort. Il

(1) Piccolomini. Il y a dans le poème d'*Angelus de Curribus* des détails intéressans, circonstanciés, qui semblent mériter foi, parce que l'auteur parle comme témoin oculaire.

semble que le dernier jour soit venu pour le vainqueur comme pour le vaincu : cherchant la volupté dans le crime, et le crime dans la volupté, il méconnaît, il brave et la divinité et l'humanité. Ici les horreurs de Dinant furent surpassées de beaucoup. Dans presque toutes les églises, de vénérables ministres de paix eurent le courage de monter en chaire pour parler de Dieu à ces forcenés : ils en furent outrageusement précipités. Charles avait commandé, dit-on, que l'on épargnât St.-Lambert ; et on ajoute qu'il tua de sa main deux ou trois de ses archers qui voulaient y pénétrer malgré lui. Mais ceux qui s'y trouvaient furent enlevés pour être mis à mort ou à rançon. D'après ce qui arriva dans les lieux publics, on devine ce qui se passa dans les cloîtres et dans les maisons privées. Les infortunés qu'on retirait des lieux où ils étaient enfouis, on les torturait, on les mutilait pour leur faire déclarer leurs trésors. Ces atrocités sont longuement détaillées dans les auteurs du temps ; mais notre imagination se refuse à les retracer ici (1).

(1) Angelus de Curibus les a minutieusement décrites dans son poëme *De excidio civitatis Leodiensis*, que nous avons déjà cité.

..... *Et multos vidi pendere fenestris,*
Arborea que cruce, etc...
Nec puero atque seni, juveni nec paritur ulli.

Vers le milieu du jour, une partie des dépouilles de cette grande cité était déjà enlevée. On savait que le duc était pressé d'en finir, et que Liège ne devait pas en être quitte pour le pillage et le massacre. On courut d'abord aux objets les plus précieux, à l'or, à l'argent, aux trésors des églises et des couvens, qui renfermaient une immense quantité de bijoux et de pierreries, de livres rares, richement reliés; puis on enleva les vases de prix, les statues, les figures d'animaux, en or et en bronze⁽¹⁾; puis les cloches des temples, le fer et les autres métaux; les colonnes de marbre; le plomb qui couvrait les édifices: à la fin on descendit jusqu'aux poutres des maisons. On fouilla jusque dans la sépulture des morts: on brisa le marbre des

*Femina quæ veneri fuerat non apta, repulsa est.
Et silvis prægnans, collapsa puerpera nocte,
Frigore et ipsa, siti est, ursisque, lupisque relictæ,
Cumque suo esuriens fletu, laniata, remansit.
At si quæ fuerant formæ prestante puellæ,...
..... Subito rapiuntur abipsis.
Quisque suam miles sorte, accipiebat iniquæ. etc.*

Voyez aussi la *Chronique, dite scandaleuse*, attribuée à Jean de Troye.

(1) Que l'on ne s'étonne point que Liège ait pu posséder de telles richesses à cette époque: cette ville réunissait de grandes ressources dans son sol, son industrie et son commerce; elle avait joui sous Hinsberg d'une paix rarement troublée; et les fréquens rapports de ses derniers évêques avec la cour de Bourgogne concoururent à y introduire le goût du luxe et des arts.

tombeaux , pour voir s'il n'y avait point de trésors cachés. Charles, après avoir repus ses yeux de ce spectacle, revint au palais de l'évêque, où il trouva Louis qui avait bien dîné et qui lui adressa ses félicitations d'un air joyeux. Le duc croyant ou feignant de croire le compliment sincère, fit au roi meilleur accueil qu'à l'ordinaire. Son humeur farouche semblait adoucie depuis qu'il versait à plaisir le sang des Liégeois; et Louis en tira le plus favorable augure pour sa prochaine délivrance.

Les massacres continuèrent jusqu'à la fin de la journée; mais on y procéda en quelque sorte plus méthodiquement. On ne se contenta plus d'assommer un à un les malheureux bourgeois, de les suspendre aux arbres et aux barreaux des croisées : on les réunit par dixaines, par vingtaines, les mères aux enfans, les époux aux épouses, par un raffinement de cruauté, et on les précipitait ainsi dans la Meuse. Les Bourguignons faisaient trafic de femmes et d'enfans : il les jouaient aux dés, ou les vendaient pour quelques sous : et encore ne se trouvait-il pas beaucoup d'acheteurs, parce qu'au milieu du danger chacun ne songeait qu'à soi ⁽¹⁾. Des auteurs portent jusqu'à

(1) *Virgines, matronæ, moniales, vim passæ, in Mosam præcipitabantur..... Sæpe decem et viginti etiam matronæ et virgines*

40 mille le nombre des morts. Cela ne semble pas incroyable pour une ville à laquelle on supposait alors 120 mille âmes de population; surtout, si l'on compte tous ceux qui périrent de fatigue, de sommeil, de faim et de froid, dans les bois et dans les déserts. La rigueur de la saison était si grande, qu'on distribuait non-seulement le pain, mais le vin dans l'armée, à coups de hâches. Plusieurs de ces malheureux Liégeois qui s'enfuirent vers les Ardennes, furent arrêtés, dit-on, jetés dans des cachots, et dépouillés par quelques seigneurs à châteaux forts, qui s'approprièrent leurs dépouilles, et firent leur cour au duc de Bourgogne en les lui livrant.

Le duc ayant conçu le dessein de transférer le siège épiscopal de Liège, en Brabant, donna l'ordre de détacher de son piédestal la chässe de St.-Lambert, pour l'enlever. Mais les ouvriers qu'il avait chargés de cette commission, frappés d'une horreur subite, vinrent dire qu'ils s'étaient sentis repoussés par une puissance invisible : de sorte que la chässe ne fut point déplacée. Le duc roulait depuis long-temps au fond de son cœur, le cruel dessein de détruire

colligatae, uno trusu, dejiciebantur in Mosam. Et contingit aliquando ut si quis, quinque vel sex stuferos obtulisset, civis redimi potuisset : nec redemptor inveniebatur. Manuscrit cité par Fisen.

Liège : toutefois il conservait, dit-on, encore quelque scrupule : il en fit part à Louis XI, qui ayant lu dans la pensée de Charles, lui répondit par cet *apologue* : « Il y avait vis-à-vis » de la chambre à coucher de mon père, un » arbre fort élevé sur lequel venaient nicher » des oiseaux criards. Comme cet importun » voisinage troublait son repos, il fit abattre » leurs nids, par trois fois de suite. Mais ils y » revenaient toujours. Enfin, d'après le conseil de ses amis, il fit couper l'arbre : et depuis lors, son repos ne fut plus troublé. » Charles comprit l'*apologue*, et résolut de brûler Liège. Louis voyant le duc au comble de ses vœux et bien disposé, lui dit : « Mon bon » frère, si vous avez encore besoin de moi, ne » m'épargnez pas, je vous en prie, car je suis » tout à vous : sinon permettez que j'aie à faire » publier en cour de parlement l'heureux appointement que nous venons de conclure » ensemble. J'ai regret de devoir vous quitter » sitôt; mais l'été prochain, j'espère que nous » pourrons nous revoir et passer un mois ensemble faisant bonne chère ⁽¹⁾. »

Le duc le laissa partir, mais non sans murmurer encore un peu. Lorsque Louis revint à

(1) Comines.

Paris, sa mésaventure de Péronne, et son indigne conduite envers ses alliés de Liège, qu'il avait livrés pour sa rançon, faisaient le sujet de tous les discours : chacun englosait ⁽¹⁾ : personne n'osait en parler publiquement, mais on avait dressé divers oiseaux, comme *pies* et *geais*, qui croassaient sur son passage : *Péronne! Péronne! larron! voleur! va dehors! va!* Les gens de justice furent chargés, au nom du roi, d'informer contre ces méchants oiseaux et contre leurs maîtres ou instructeurs.

On mit donc le feu aux quatre coins de la cité. Le duc fit venir pour cette expédition un corps de trois à quatre mille Limbourgeois qui eurent ordre de n'épargner que les églises et les maisons des prêtres. Ces hommes exécutèrent leur commission avec une si scrupuleuse exactitude, qu'il ne demeura debout que cinq ou six habitations bourgeoises attenant à des églises, et environ 300 maisons canoniales ou cléricales, qui furent néanmoins dévastées. Ils employèrent l'espace de sept semaines à compléter la destruction de la ville, soit par le feu, soit par le marteau et la pioche, et à retirer des entrailles de la terre une prodigieuse quantité de métal, mis en fusion par l'incendie et perdu dans les débris.

(1) Amelgard, de *Gestis Lud.* XI. *Chronique scandaleuse.*

Après avoir donné ces ordres, Charles s'embarqua sur la Meuse pour aller à Maestricht. Parvenu à quelque distance de Liège, il s'arrêta pour pouvoir contempler à son aise les tourbillons de flammes et de fumée qui s'élevaient dans les airs, et pour entendre le fracas des édifices qui s'écroulaient. Rien ne paraissait, plus simple aux yeux de celui qui disait froidement en voyant brûler la ville de Nesle : *tel fruit porte l'arbre de guerre!* Arrivé à Maestricht, il fit trancher la tête à Amèle de Velroux, cet intrépide bourgmestre, qui se dévoua pour sa patrie, en acceptant une mission dont il prévoyait les périls⁽¹⁾; et puis il congédia le légat, qui, reprenant tristement le chemin de Rome, alla raconter au pape, comment le fils de celui qui avait *voué d'aller combattre le turc* lorsqu'il sollicitait pour son neveu l'évêché de Liège, traita des chrétiens, sous prétexte de protéger un évêque contre des sujets indociles. Charles n'eut point de repos qu'il n'eût détruit dans leurs dernières retraites les familles de ces braves Franchimontois dont il aurait dû respecter

(1) Gilles de Lens, son collègue fut précipité par ses ordres du pont des Arches. Depuis le commencement des troubles, cela faisait de bon compte, neuf bourgmestres qui avaient péri de mort violente, de la main de l'ennemi, du peuple ou du bourreau, ou subi l'exil en terre étrangère.

le courage et le malheur. Il brûla leurs cabanes, anéantit leurs forges, qui étaient leurs seules richesses, et emmena toute la population captive. De là, il se rendit dans ses états, où tout plia devant lui. L'Europe ne retentit point alors d'un cri général d'indignation et d'horreur, comme nous pourrions le croire aujourd'hui : il y eut seulement quelques murmures sur l'excès de sa sévérité. Mais alors l'Europe presque entière était encore livrée à la barbarie.

Le duc en quittant la cité, en laissa le gouvernement à Humbercourt, qui présenta au clergé une lettre de son maître, par laquelle il demandait qu'on lui abandonnât en toute propriété le quartier de l'île, *pour en faire une forteresse*. Le duc voulait réunir le pays de Liège à ses autres domaines ; il le soumit en attendant à la plus dure domination. Pendant neuf années, il n'y eut plus d'assemblées populaires, ni d'élections, ni de libertés d'aucune espèce ; il ne fut plus question de ces bourgeois, choisis par le peuple, qui disputaient si ardemment le pouvoir aux évêques, et dont l'ambition remuait tout.

Néanmoins les églises et les maisons cléricales, restées debout au milieu des ruines, servirent de point de ralliement à la population errante qui avait échappé au fer des Bourgui-

gnons ; elle revint en foule au bout de peu de temps ; et une Liège nouvelle ressortit de ses cendres. L'évêque obtint du duc, moyennant une redevance (d'un *lion* de 30 sous de 2 gros, monnaie de Flandre, par chaque habitation), le droit de rebâtir un certain nombre de maisons, ou plutôt de cabanes en bois, qui s'élevèrent avec une extrême rapidité. Chacun s'emparait du terrain qu'il croyait lui appartenir, ou qui n'était réclamé par personne, et construisait à sa guise, sans s'inquiéter des lois ni des réglemens. L'extrême irrégularité d'un grand nombre de rues de cette ville, dont quelques quartiers ont pris depuis peu d'années seulement un aspect si agréable, atteste encore aujourd'hui ce bouleversement général.

On a retrouvé dans nos *Archives, au palais, à Liège*, un acte du 1^{er} de juillet 1469, en réponse à la lettre que nous avons mentionnée plus haut, par lequel, « de l'autorité du légat du St.-Siège, en la province de Cologne, du consentement de son chapitre, et de l'avis de son clergé de Liège, Bourbon transporte et inféode au duc Charles, pour lui et ses successeurs en Brabant, le lieu appelé *l'île de la cité*, où sont l'église de St.-Paul et l'abbaye de St.-Jacques, avec les ponts d'icelle, les petites îles y enclavées,

» et aussi l'îlot du torrent, ensemble, toute
 » justice, hauteur, droits, seigneurie et sou-
 » veraineté temporelle, pour ledit duc y faire
 » bâtir *une ville fermée*, quand bon lui sem-
 » blera, *avec telles fortifications qu'il trouvera*
 » *convenir.* »

Comme ces sortes de concessions étaient évidemment dictées au faible prince, il ne faut pas s'étonner d'y entendre vanter beaucoup la généreuse protection accordée aux gens d'église : quant aux autres, inutile, sans doute, d'en parler. On lit en effet, dans le préambule :
 « Qu'après la prise de la ville, l'évêque et plu-
 » sieurs députés du chapitre se rendirent près
 » du duc, *afin de le remercier des grandes pei-*
 » *nes qu'il s'était données pour réduire les re-*
 » *belles; de ce qu'en faisant démolir les maisons*
 » *de la cité, il avoit à grand soing, travail et di-*
 » *ligence, préservé les églises et les personnes,*
 » *maisons et biens appartenants à icelles; et bien*
 » voulu permettre de construire de nouvelles
 » maisons pour les chapelains et les ecclésiastiques qui n'en étaient pas pourvus (1). »

Vers le milieu du mois de février 1471, le duc, en réparation des pillages et profanations que ses soldats avaient exercés dans les églises,

(1) *Analect. Beligiques.*

pendant le sac de Liège, et qui lui attirèrent les censures de Rome, envoya en grande cérémonie à la cathédrale de St.-Lambert, un petit St.-Georges en or massif, au pied duquel on le voyait à genoux, en posture de suppliant. Tel était l'esprit du siècle. On transigeait avec le ciel : on croyait pouvoir corrompre Dieu et les Saints comme on corrompait les hommes, et se racheter ainsi des plus horribles forfaits. On dit qu'un jour *le fou* du roi, entendit Louis XI, son maître, priant tout haut Notre Dame de Cléry, qu'il appelait *sa petite maîtresse et sa grande amie*, d'être son *avocate auprès de Dieu*, pour qu'il lui pardonnât la mort de son frère; et il lui promettait, pour cela, un beau présent (1)... Alors l'enthousiasme religieux, la loyauté chevaleresque et les dévouemens héroïques avaient fait place à la superstition, à une ambition égoïste, à une politique perfide, atroce, à une dépravation de mœurs très-raffinée. Et ces vices n'étaient pas, comme aujourd'hui, contre-balancés par la diffusion des principes du juste et de l'injuste, et par la conscience éclairée des peuples. Cependant, parce que la dévotion de Charles, et celle de Louis, étaient mal entendues, il ne faut pas en conclure que la religion ait conseillé ou to-

(1) Brantôme.

léré leurs crimes. C'était encore la seule sauvegarde des faibles, quoique trop souvent méconnue. L'histoire même en fournit de fréquens exemples : quand ces hommes durs, tout méchans qu'ils sont, accordent paix ou pardon, c'est toujours au nom de Dieu qu'ils se laissent désarmer.

1473. Charles, depuis qu'il avait dicté la loi à Louis XI et détruit les Liégeois, ne mit plus de bornes à ses projets ambitieux : il voulut se faire couronner roi, par émulation, à ce qu'on assure, et pour pouvoir marcher de pair avec son rival. Afin d'y parvenir, il propose à Frédéric, empereur d'Autriche, d'unir l'archiduc Maximilien, à sa fille Marie, à condition que l'empereur lui cède ses droits sur les quatre évêchés des Pays-Bas : Liège, Utrecht, Cambrai et Tournai, pour les relever de l'empire. Frédéric, ébloui par la perspective d'un si brillant mariage, consent à sa demande. Tout était prêt pour l'inauguration du nouveau monarque; il s'était acheté lui-même une belle et riche couronne avec les autres insignes de la royauté, lorsque la maligne influence de Louis XI vint encore une fois traverser les plans de son éternel ennemi. Il fit représenter à l'empereur, que Charles promettait sa fille à tout le monde pour ne la donner à personne; et que

s'il devenait roi et vicaire de l'empire, la seconde place ne pouvant lui convenir, il voudrait bientôt occuper la première, et chercherait à renverser son suzerain. La négociation fut rompue : bientôt après Charles déclara la guerre à l'empereur.

Nous n'avons rien dit encore d'un homme destiné à terminer d'une manière tragique la longue et sanglante histoire du règne de Louis de Bourbon, d'un homme fameux parmi nous, devenu plus fameux encore depuis un célèbre roman où nos annales sont quelque peu travesties. Nous voulons parler de Guillaume de Lamarck d'Arenberg, surnommé *le sanglier des Ardennes*. Guillaume de Lamarck ⁽¹⁾, issu d'une ancienne fa-

(1) Everard II, seigneur d'Arenberg, épousa en premières noces une fille du sieur de Bracquemont, et ensuite Agnès de Rochefort. Il eut de sa seconde épouse, Louis de Lamarck, qui fut comte de Rochefort; et de son premier mariage, Jean de Lamack, qui lui succéda dans la seigneurie de Sedan. Celui-ci eut six fils, l'histoire en mentionne particulièrement trois qui jouèrent un grand rôle sous les règnes de Louis de Bourbon et de Jean de Horne : savoir, Everard III, comte d'Arenberg; Robert I^{er}, seigneur de Sedan et de Florenville; et Guillaume baron de Lumain, surnommé *le sanglier*.

Cette famille des Lamarck fut toujours ennemie de la maison de Bourgogne et dévouée à celle de France avec laquelle elle entretenait de constantes relations. En 1445 Everard II de Lamarck osa bien défier le duc de Bourgogne, et envoyer des bandes d'écorcheurs faire le ravage sur ses terres. Mais il eut sujet de s'en repentir; le duc lui ruina ses châteaux de Rochefort et d'Orchimont.

Dans les guerres dont nous venons de rendre compte, Everard III prit parti pour l'évêque, et Guillaume pour le peuple; sans y joindre

mille qui avait donné déjà deux évêques ⁽¹⁾ au pays de Liège, embrassa de bonne heure le parti des armes. Marchant sur les traces des Lahire, des Saintrilles, des Chabanne, des Damoiseau de Commerci, il fut chef de routiers, et il en avait toutes les qualités. Doué d'une force de corps extraordinaire, infatigable, intrépide, ne respirant que la guerre, vivant de la guerre, et la faisant comme les nobles la faisaient à cette époque, tantôt pour son compte, tantôt pour autrui. C'était l'un des plus beaux chevaliers de son temps; mais pour se donner un air terrible, il laissait croître sa barbe qui était forte et hérissée. On l'appelait le *sanglier des Ardennes*, soit à cause de son humeur sauvage et farouche, soit parce qu'il possédait de grands biens dans cette contrée, soit parce qu'il portait dans ses armes une hure de sanglier, et la faisait porter aux gens de sa suite.

Louis XI, toujours sourdement en hostilité avec le duc de Bourgogne, ayant essayé en vain de remuer les Liégeois, affaiblis et ruinés, excita Guillaume de Lamarck à fomentier de

toutefois des rôles bien marquans. Fisen rapporte que dès l'origine de ces troubles, Everard était prêt à se déclarer contre Bourbon, mais qu'il fut mécontent de n'avoir pas été élu mambourg, à la place du prince de Bade, honneur qui lui revenait de droit, disait-il, comme hant-avoué héréditaire de Hesbaye.

(1) Adolphe et Englebert de Lamarck.

nouvelles divisions entre eux, pour harceler le duc et Louis de Bourbon son allié. Guillaume, dans l'intention de chercher querelle à l'évêque, et pour faire voir qu'il ne le redoutait point, fit assassiner en plein midi, pour ainsi dire sous ses yeux, un de ses grands vicaires, nommé Trochillon, quoiqu'il n'eût aucune raison d'en vouloir à ce malheureux. Une foule de bannis ayant ouï dire que Guillaume était soutenu par la France, vinrent se ranger sous sa bannière. L'évêque lui détruisit son château d'Aigremont. D'Arenberg, loin de s'effrayer, envoya un héraut pour déclarer la guerre dans les formes et au duc de Bourgogne et à l'évêque. A la vérité le duc, qui assiégeait alors la ville de Nuys, avait toute l'Allemagne sur les bras : il fut contraint de se retirer avec une perte considérable sans avoir pu prendre cette ville. Mais son exaltation guerrière n'en fut pas diminuée. 1475.

On sait comment celui qui tenait depuis si long-temps en échec toutes les forces de Louis XI, alla se briser contre de pauvres paysans suisses, que l'amour du pays, la bravoure, la discipline rendaient invincibles, et qui n'étaient pas affaiblis et corrompus par le luxe et la misère, comme les gens de métiers; comment disparut avec lui cette puissance bour-

guignonne que ses ancêtres, et surtout son père, avaient portée si haut ; comment enfin celui qui condamnait des villes entières au feu et à l'épée, mourut lui-même par l'épée. Sans l'extravagante ambition du Téméraire, la Belgique était probablement destinée à devenir un puissant royaume, dont plusieurs provinces de France auraient fait partie, et dont la Hollande n'eût été que l'accessoire. Le pouvoir aveugle, absolu d'un seul homme changea nos destinées !

Tous ces instrumens du malheur des peuples périrent misérablement. Humbercourt, qui s'était rendu odieux en exécutant à la rigueur les ordres de son barbare maître, fut condamné par les Gantois à perdre la tête sur un échafaud. On l'accusait de crimes imaginaires sans doute ; mais les Liégeois n'en crurent pas moins reconnaître une punition du Ciel dans la mort tragique de celui qui avait servi d'instrument à l'exécrable tyrannie du Téméraire⁽¹⁾. Et ce Louis XI, qui inventa des tortures nouvelles, des cages de fer, des chaînes plus fortes et plus pesantes pour ses sujets ; comment finit-il ? Il y a du plaisir pour un Liégeois à voir ce méchant

(1) Les quinze livres d'or pur, dont il fit hommage à St.-Lambert, ne parurent pas au peuple une réparation suffisante pour ses exactions et ses violences. Il ne vit dans cette générosité que le témoignage d'une conscience bourrelée.

roi devenu son propre bourreau; plus tourmenté, plus malheureux que ses victimes; tyrannisé par les misérables auxquels il accordait sa confiance; cherchant partout un remède à la mort, et ne pouvant se consoler de mourir; tombant tout en vie dans les mains de cette justice divine, qui n'épargne pas toujours ici bas ceux que la justice humaine ne peut atteindre.

Un fait décisif s'était pourtant accompli. Charles VII et Louis XI avaient cherché à concentrer dans leurs mains presque toute la puissance des communes, des nobles et des grands vassaux. Louis XI, qui réunissait les vertus et les vices qui font réussir un prince ambitieux, acheva l'œuvre commencée par son père. Actif, ferme et persévérant dans ses projets, il fonda l'ordre, la justice et la police en France, mais dans l'intérêt de son pouvoir; car il y fonda aussi le régime du bon plaisir; et il leva des impôts à volonté sans consulter la nation. Au dehors, il se rendit redoutable par les habiletés de sa politique. Il entretint de nombreuses armées, et livra peu de batailles, parce qu'il ne voulait point commettre le sort de sa couronne à déperilleux hasards. Il aimait mieux désarmer ses ennemis à force d'or, ou les tromper en négociant. La création des troupes soldées porta un coup

mortel aux compagnies franches , espèces d'armées nomades , qui se vendaient au plus offrant ; et aux gens de métiers , souvent plus redoutables à leur propre pays , par leur indiscipline , qu'à l'étranger. Toutefois , en Belgique , plusieurs grandes communes maintinrent leurs anciennes coutumes et leurs libertés. Les cités de Flandre , comprimées sous les ducs de Bourgogne , réagirent fortement après la mort du Téméraire : quoique souvent vaincues , elles ne se laissèrent jamais abattre. En combattant pour leurs libertés , les Liégeois montrèrent une obstination qui les fit distinguer entre tous les peuples des Pays-Bas. Mais au dehors , l'état ne se releva point de sa chute : désormais il excita moins l'attention : on cessa de rechercher son alliance ; et il n'eut pour ainsi dire plus de guerre sérieuse qu'avec ses princes.

A la mort de Charles , Bourbon essaya de se faire nommer tuteur de la princesse Marie ; mais il ne put y réussir. Voyant qu'il n'y avait rien à gagner pour lui à demeurer à la cour de sa nièce , il prit le parti de venir gouverner enfin son propre peuple. Il sembla dès-lors adopter des sentimens conformes au caractère auguste dont il était revêtu. Profitant de sa position auprès de Marie pour rendre à ses sujets un éminent service , il la

pria de renoncer aux droits exorbitans que le duc s'était arrogés sur le pays de Liège , en vertu de la conquête. La jeune duchesse y consentit. Elle lui fit remise en outre d'un tribut de trente mille florins qu'on devait payer au duc annuellement ; elle promit de renvoyer aux Liégeois leurs titres, chartes et privilèges , etc. L'héritière de Bourgogne , dont Louis XI convoitait l'héritage , crut faire acte de politique , et se concilier l'amitié des Liégeois par cette restitution. L'évêque en rap-

19 mars 4176.

porta lui-même la déclaration authentique qui fut déposée aux archives de la cité. En voici les propres termes : « Nous , Marie , duchesse de » Bourgogne et de Brabant , etc. , faisons sa- » voir à tous , que en faveur et contemplation » de notre très-cher et très-amé oncle l'évê- » que de Liège , duc de Bouillon , comte de » Looz , et pour la décharge de l'âme de no- » tre très-cher Seigneur et père , que Dieu » absoille ; *ayant regard aux grandes et excessi- » ves sommes de deniers qu'il a levées ès dits pays » de Liège et de Looz , depuis dix ans en ça ;..... » mesmement afin que notre dit oncle puisse ac- » quérir pour lui , et pour nous , le courage de ses » subjects des dits pays , tellement que puissions » être suys d'eulx , s'il est besoing ; et que soyons » participans aux prières et oraisons quise font*

» journallement aux églises d'iceux pays ;
» avons pour nous , nos hoirs et successeurs ,
» donné , cédé , transporté à icelui notre on-
» cle , tout tel droit que nous avons sur ses dits
» pays , etc. (1). »

La princesse Marie renvoya aussi à Liège le *Perron* de cuivre , qui se trouvait à Bruges depuis dix années. Le peuple le reçut avec des démonstrations de joie extraordinaires : pour témoigner sa reconnaissance à son évêque , ce même peuple , qui s'était montré si récalcitrant jadis , lui offrit spontanément un don gratuit , considérable , et annuel. Quant aux anciennes archives de la cité , enlevées par les Bourguignons , on ne put les recouvrer à cause des troubles qui survinrent en Flandre. Nos historiens pensent qu'elles furent déposées , par ordre du Téméraire , à Gand et à Bruges , d'où Louis XIV les fit transporter à Lille , lorsqu'il envahit la Belgique. Les actes mêmes qu'on a recouvrés depuis , à l'étranger , semblent confirmer cette assertion. Le silence absolu de nos anciens historiens , les plus érudits , sur quelques-unes des pièces que nous avons citées , prouve assez l'absence de ces documens , à l'époque où ils écrivaient. Comme on avait perdu les originaux des anciennes lois , paix ,

(1) Louvrex.

concordats, etc. , on chargea une commission d'hommes instruits de faire des recherches dans les dépôts publics et chez les particuliers ; ils suppléèrent aux titres originaux par des copies , ou par des extraits. On appela cette compilation , la *paix de St. - Jacques* , parce qu'elle fut rédigée dans l'abbaye de ce nom. Mais une foule de renseignemens précieux s'y trouvent omis : on en a notamment écarté tous les actes transitoires de la conquête.

L'évêque ayant quitté Gand avec précipitation, parce qu'il n'y était plus en sûreté, au milieu de l'exaspération populaire, s'arrêta un instant à Curange, puis revint à Liège. Guillaume d'Arenberg alla au devant de lui : dès qu'il l'aperçut, sautant en bas de son cheval, et embrassant ses genoux, il lui demanda pardon de sa conduite passée. Le prince le reçut avec bonté, le rétablit dans ses anciennes places et dignités, et lui en conféra de nouvelles, entre autres, celles de capitaine de ses gardes ; de mambourg de l'église de Liège ; de gouverneur de Logne et de Franchimont : pour tant de faveurs, il le pria seulement de vouloir bien donner satisfaction à la famille de son grand vicaire Trochillon, qu'il avait si cruellement occis. Il lui fit obtenir de Marie une somme considérable pour l'aider à reconstruire son châ-

teau d'Aigremont, détruit par les ordres du feu duc. De son côté, d'Arenberg promet de se dévouer à la défense de la duchesse. Enfin l'évêque, qui redoutait le *sanglier*, à cause de son audace et de sa puissance, fit tant qu'il le rendit plus audacieux et plus puissant que jamais, sans pouvoir gagner ni fléchir ce caractère indomptable.

Par la mort du Téméraire, les Liégeois avaient recouvré l'indépendance au dehors, mais non la liberté au dedans : la liberté ! d'autant plus séduisante et plus belle, qu'on l'a perdue ! Chacun jetait un regard douloureux sur le passé. Quelle épouvantable tyrannie que celle dont on respirait à peine ! Jadis, un citoyen n'avait à répondre de ses actions qu'aux lois et aux juges du pays : il choisissait ses magistrats, et se taxait lui-même ; le grand n'osait fouler le petit ; celui-ci avait le droit d'accuser, de poursuivre les ministres et les officiers du prince ⁽¹⁾ : *pauvre homme en sa maison était roi !* le Liégeois pouvait bien se dire l'homme libre par excellence ! A la vérité, en temps de révolutions, on ne jouissait guère de ces brillans avantages : il y avait de fréquentes émotions sur la place publique ; les métiers ne s'entendaient pas toujours entre eux et avec leurs magistrats : mais le peuple se voyait là tout puissant !

(1) Qui n'a point ouï parler du fameux tribunal des XXII ?

Quel bonheur pour le moindre particulier de pouvoir exprimer hautement son opinion sur les affaires publiques, et y prendre part lui-même! quelle vie! quelle énergie! quelle explosion de patriotisme parfois, dans ces turbulentes assemblées!... On trouve étrange que ce peuple ait fait souvent la guerre contre la volonté de ses princes. Mais ainsi faisaient les villes de Flandre, et même celles de France avant leur asservissement. Mais Liège était une *commune libre*, et elle pouvait en cette qualité venger ses injures particulières, tout aussi bien que ces nobles, ces grands vassaux, qui, de temps immémorial, s'arrogeaient le droit de vider leurs différends entre eux, et de se défendre à main armée contre toute oppression!... C'est ainsi que les cœurs généreux exprimaient leurs désirs et leurs regrets?

Les états vinrent remercier le prince en grande cérémonie des services qu'il avait rendus au pays, en énonçant le vœu qu'il voulût bien achever ses bienfaits. Bourbon les reçut avec affabilité, les pria d'oublier leurs funestes divisions et de chercher ensemble des remèdes aux maux de la patrie. « Mes » enfans, dit-il, il est pour les nations comme » pour les hommes, des principes d'ordre éternel qui font leur bonheur ou leur malheur,

19 avril 1477. *L*

» leur gloire ou leur ignominie, selon qu'on s'y
» tient ou qu'on s'en écarte : quand on a eu le tort
» de les oublier, on ne saurait y revenir trop tôt.
» Hélas ! prêtres et laïques, nous fûmes tous pé-
» cheurs ! Au lieu d'écouter les salutaires avertis-
» semens que Dieu nous envoyait, nous les mé-
» prisions ! Nous ne voulions pas nous corriger
» nous-mêmes ; et à la fin il nous a châtiés cruel-
» lement pour nous rappeler à lui. Il a donné au
» monde, en nous punissant d'une si terrible
» manière, un éclatant exemple de sa justice,
» qui doit toujours se satisfaire, soit dans cette
» vie soit dans l'autre. » Ces remontrances ne
déplurent point, car la conduite de Bourbon
parut alors celle d'un évêque. C'était en effet à
lui, et non à la cité, que Marie fit remise de
tout les droits et de toute l'autorité usurpés
par le duc : il fut assez sage pour ne pas s'en
prévaloir dans son intérêt personnel. Il per-
mit d'abord au peuple de nommer ses bourg-
mestres, selon le mode fixé par le règlement
de Hinsberg ; puis il rétablit les échevins et
tous les anciens tribunaux supprimés par le
Téméraire. Sa condescendance enhardit les
citoyens à lui présenter une nouvelle requête.
Ils demandèrent : 1° d'être relevés des ser-
mens qu'ils avaient faits par force au feu duc
de Bourgogne ; 2° que le prince voulût bien se

remettre en mémoire la sentence de Rome qui lui adjugeait la seigneurie temporelle et spirituelle, c'est-à-dire, en termes respectueux, qu'il reconnût que la *Pauline* ne pouvait préjudicier aux vieilles lois du pays ; 3^o que monseigneur ne fit nulle guerre, nulle alliance, nulle levée d'impôts, nulle émission de nouvelles monnaies, sans le consentement des trois états ; 4^o qu'il préférât les indigènes aux étrangers dans la collation des emplois ; 5^o que la cour spirituelle, transférée à Maestricht et à St.-Trond, fût rétablie à Liège ; 6^o que l'on permit aux exilés de rentrer dans leurs foyers ; 7^o que la main de monseigneur fût levée de dessus les biens confisqués ; 8^o que l'on abolît les gabelles dans la ville et la banlieue ; 9^o que l'on réprimât la longueur des procédures, les fraudes des gens de justice et des agents du fisc, qui avaient été l'origine ou le prétexte de cette malheureuse révolution.

Le prince donnason approbation à ces divers articles, sauf quelques restrictions. Il est assez remarquable que dans sa détresse même, alors qu'il se montrait si débonnaire, Bourbon ne renonçait point au droit de *seigneurie* ou de souveraineté primitive et absolue que lui attribuait la *Pauline* ; qu'il déclarait même ne vouloir rien accorder au préjudice de ladite

sentence (1). Mais on était trop fatigué de révolutions pour recommencer à discuter sur cette vieille question, qu'avec plus de sagesse de part et d'autre, on aurait soigneusement évitée.

L'évêque rendit enfin à la cité, aux métiers et aux particuliers tous leurs biens confisqués. Dans ces malheureuses guerres civiles, on confisquait beaucoup : et alors, comme il est arrivé souvent depuis, on proscrivait pour dépouiller. On regardait donc avec justice ces restitutions, au retour de la paix, comme un puissant moyen d'union et d'oubli. En effet, l'expérience prouve que les hommes se consolent encore assez facilement de la perte de leurs places, de leurs honneurs, de leurs proches, de leurs enfans même; mais non pas de leurs biens. Comme on fait tout dans ce monde pour arriver à la fortune, on ose tout aussi pour la conserver, ou la ressaisir quand on l'a perdue.

Raes de Heers ayant reparu à l'improviste sur la frontière, à la tête d'un corps d'exilés liégeois et d'aventuriers français, on envoya savoir

(1) Nous lisons dans le *Recueil des paix et ordonnances*, que le 24 mai 1477, fut apportée aux trois états, la sentence du pape, Paul II, par Guillaume d'Arenberg, seigneur d'Aigremont et de Seraing, avoué de Hesbaye, chevalier, souverain maître de Liège, à la requête de Jean, seigneur de Lavaul, chevalier, et de Henri de Hemricourt, maître d'hôtel de l'évêque, pour ladite sentence être mise en garde de lois.

ce qu'il voulait : il répondit qu'il était prêt à déposer les armes si on voulait lui permettre de rentrer dans le pays avec un sauf conduit. On y consentit ; on lui rendit même tous ses biens. Mais cet homme qui avait reçu de si grands avantages de la nature et de la fortune , qui joua long-temps le premier rôle dans sa patrie , n'y revint que pour terminer tristement une carrière toujours agitée. Dédaigné du peuple qui l'idolâtrait jadis , vieux et souffrant , déjà miné par une maladie cruelle et par le chagrin , on vint lui dire un jour que sa fille , qu'il chérissait tendrement , éprise d'un jeune parisien d'obscur naissance , avait déserté la maison paternelle pour fuir avec son séducteur. Il fut tellement frappé de ce malheur domestique , qu'il en mourut peu de jours après.

Le roi de France , prêt à commencer la 1478.
guerre contre l'archiduc Maximilien , époux de Marie de Bourgogne , essaya d'entraîner encore une fois les Liégeois dans ses propres périls. Il chargea le sénéchal d'Albret et les comtes d'Arsilliers et de Roucy , d'entrer en pourparlers avec les délégués de l'évêque. La conférence se tint à Mouzon : on répondit de la part des Liégeois , que leur ferme volonté était de garder désormais la neutralité. Ils devenaient enfin sages à leurs dépens.

Mais de nouveaux orages se préparaient à l'intérieur. L'âme inquiète et fouguese de d'Arenberg ne lui permettait point de demeurer en repos. Il se rendit odieux à tout le monde par la licence de ses mœurs, par son humeur rude et tyrannique. « Maître absolu dans le palais de l'évêque, il n'y avait » (dit le vieil historien de Huy) ni conseiller, » ni courtisan qui osast parler que par sa » bouche ; ni secrétaire qui osast écrire que » par son dictamen. Les édits et mandemens » étaient faits selon qu'il en ordonnait. Il n'écou- » tait aucun commandement de prévost, de » doyen, ni de chapitre. Jamais on ne le voyait » entrer en une église, ouïr la messe, se con- » fesser ni communier ; il mangeait commu- » nément de la chair en caresme ; et il ne » s'était point réconcilié aux parens du grand » vicaire occis par lui... S'étant divorcé de sa » compagne, de son autorité, il en avait pris » une autre en laquelle il avait engendré plu- » sieurs enfans. De tout quoi étant repris » par l'évêque et autres bons citoyens, il s'en » tint tellement offensé qu'il quitta la cour » brusquement... (1) »

1480. On découvrit qu'il continuait d'entretenir des intelligences avec Louis XI, et qu'il s'était

(1) Méfart.

engagé à le rendre maître du pays. Poursuivi en justice, quoique absent, il fut banni par sentence des échevins, conformément à une loi qu'il avait lui-même provoquée en 1477. Ce qui ne laissa nul doute sur sa félonie, c'est que le roi de France se plaignit de cette condamnation comme d'une injure personnelle. D'Arenberg médita long-temps sa vengeance, en attendant une occasion favorable pour éclater. Un jour on apprit qu'il s'avancait par les Ardennes à la tête de 1200 chevaux et de 3000 hommes de pied. L'évêque, qui résidait alors à Huy, connaissant le danger qui menaçait sa capitale, résolut de venir la défendre. Il donna rendez-vous aux gens de fief de St.-Lambert, et à la milice bourgeoise, sur la place du marché. Là il fit distribuer du vin aux officiers et aux soldats : dans une courte allocution, il leur rappela ce que lui devait la patrie. « Quant » aux calamités qu'elle avait jadis éprouvées, » ajouta-t-il, elles étaient le fruit des com- » plots de quelques hommes ambitieux et » méchants, sur la trace desquels marchait » Guillaume d'Arenberg : pour lui, s'il ne » put les empêcher, on n'ignorait pas qu'il » les déplora toujours amèrement. »

1482.

Cette harangue fit peu d'effet. L'assemblée l'accueillit d'un air taciturne et sombre ; soit

que la crainte eût glacé les esprits ; soit, comme on l'assure, que les partisans de d'Arenberg s'y trouvassent en majorité, et que la tête de l'infortuné Bourbon fût dévouée. On prétend que les traîtres portaient des feuilles de chêne à leurs chapeaux pour se reconnaître entre eux. Presque toute la force de l'évêque consistant en infanterie, on lui conseilla d'attendre d'Arenberg derrière les remparts de la cité. Telle était entre autres l'avis de Jean de Horne, jeune homme intrépide, doué d'un instinct guerrier, à qui l'on avait confié la garde du drapeau de St.-Lambert. Mais le prince, croyant qu'il serait indigne de son courage et de son nom, de paraître reculer devant une horde d'aventuriers et de brigands, se dirigea à la tête des siens, vers la Chartreuse où était l'ennemi. Bourbon, armé de pied en cap, montait un coursier vigoureux : on dit pourtant que l'animal immobile et triste, refusa long-temps de marcher, quoi qu'il l'excitât de la voix et de l'éperon ; et l'on en tira un fâcheux augure pour l'issue de cette journée. D'Arenberg connaissait tout par les amis qu'il avait à Liège. Dès que l'évêque fut engagé dans les défilés de la Chartreuse, Guillaume placé en embuscade, vint fondre brusquement sur sa faible escorte, qui vu les difficultés du terrain, ne pouvant retourner en arrière ni recevoir de secours de ceux

qui suivaient, se trouva bientôt annéantie ou dispersée. L'évêque se voyant seul, abandonné aux mains de son mortel ennemi, lui cria d'une voix tendre et lamentable : *Grâce ! grâce ! Seigneur d'Arenberg, je suis votre prisonnier !* Dans le même moment un des gens de Guillaume frappa le malheureux Bourbon à la figure : le sang ruisselait ; et il demandait toujours la vie à mains jointes. Alors d'Arenberg poussant son cheval sur lui, l'épée haute, lui en donna dans la gorge ; puis se retournant vers un des siens, il lui commanda froidement de l'achever. L'évêque tomba de cheval : son corps roula dans une mare d'eau formée par un petit ruisseau qui dé coulait de la fontaine de Wez, sur le chemin de Grivegnée. Là, le cadavre meurtri, sanglant et presque entièrement nu de Louis de Bourbon, évêque et prince de Liège, demeura pendant plusieurs heures, gisant dans la boue, exposé aux regards et aux insultes de la populace : d'Arenberg ayant expressément défendu qu'on lui accordât les honneurs de la sépulture : ce ne fut que sur les vives remontrances du clergé, qu'il permit de lui rendre les derniers devoirs. Ainsi périt, à l'âge de 45 ans, après 26 ans de règne, ce prince, qui placé trop jeune dans un poste difficile et périlleux, gâté par ses flatteurs, parut peu capable et peu digne de

gouverner. Toutefois, dans ses dernières années, cette âme faible mais bonne, battue par l'adversité, se dégagea peu à peu du limon qui l'inclinait vers le monde, et se releva dignement. Sa mort violente et prématurée fut, comme l'avait été son avènement, une immense calamité pour la patrie. (1).

D'Arenberg voyant qu'après un premier instant de stupeur, on commençait à s'apitoyer sur le sort du prince, réunit le peuple au palais. Là, il dépeignit l'évêque comme un tyran vendu à l'étranger, qui fut cause de la ruine du pays; il dit qu'il n'avait pris les armes que pour délivrer ses concitoyens et les venger. Le premier de septembre, on appela les chanoines au chapitre de St.-Lambert; d'Arenberg les pria de s'occuper le plus tôt possible de l'élection d'un nouvel évêque, et il leur recommanda instamment son fils. La plupart des membres s'absentèrent pour l'élection : il effraya tellement les autres par ses menaces, qu'ils choisirent le jeune *Jean d'Arenberg*, non encore

(1) L'année de la mort de Bourbon, les bourgmestres furent *Jean de la Boverie*, dit le Rhuite, et *Jean le Pollain*, dit de Rhuillier. Je ne sais où l'historien Duclos a découvert qu'ils s'appelaient, l'un *Rousselar*, et l'autre *Papillon*. Quoiqu'il en soit, le grand romancier, Walter-Scott, a adopté ces personnages imaginaires, et pour enchanter, il en a fait de ridicules grotesques flamands, comme chacun sait.

tonsuré. Guillaume se fit nommer lui-même mambourg du pays.

Les chanoines qui s'étaient enfuis de Liège, et ceux qui avaient voté par force, se réunirent en nombre suffisant à Louvain, déclarèrent nulle l'élection de Jean d'Arenberg, comme entachée de fraude et de violence, et procédèrent à un nouveau choix. Leurs voix se partagèrent entre *Jacques de Croÿ*, frère du comte de Chimay, et *Jean de Horne*, le même qui, prisonnier après avoir vaillamment combattu à côté de Bourbon à la Chartreuse, venait de s'évader de Maestricht. Cette triple élection ne fit que compliquer les affaires et attiser le feu de la guerre civile. D'Arenberg alla dévaster le comté de Horne. Et de son côté l'archiduc Maximilien envoya des Flamands vers le pays de Liège pour venger la mort de Louis de Bourbon son allié. Cependant Louis XI, principal instigateur des menées de d'Arenberg, vint à mourir. Son successeur, prince d'un naturel doux et pacifique, inspira peu d'ombrage à Maximilien. De sorte que l'une et l'autre puissance cessèrent de s'occuper des Liégeois; ils se trouvèrent ainsi livrés à eux-mêmes. D'ailleurs le pape, saisi de la triple élection faite par le chapitre de Liège, se déclara en faveur de Jean de Horne,

qui était aimé du peuple. D'Arenberg se voyant contraint de plier, ne songea plus qu'à faire une paix qui lui procurât tous les avantages et toutes les garanties possibles.

On se réunit à Tongres afin d'y tenir des conférences, et on y arrêta : 1° Que la cité serait reconnue débitrice de la somme de trente mille livres de Flandre envers d'Arenberg; pour sûreté de laquelle somme, la terre de Franchimont et le duché de Bouillon lui seraient engagés; 2° Que s'il arrivait qu'on voulût insulter d'Arenberg ou ses adhérens, pour cause provenant de la guerre précédente, l'évêque et les états du pays seraient tenus de les protéger; 3° Que tous les méfaits de cette guerre, imputés à des gens d'église, ou à d'autres, comme pilleries, vols, brigandages, etc., seraient pardonnés et oubliés; 4° Que chacun reprendrait ses biens dans l'état où ils se trouveraient. De Horne consentit à cette paix fort onéreuse pour le pays, avec l'intention d'en revenir en temps plus opportun, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Le nouvel évêque fit son entrée à Liège en grand appareil. A la porte de St.-Léonard, il accorda la grâce à une troupe de criminels qui l'attendaient sur son passage. Les bourgmestres se présentèrent au devant de lui et le requièrent, conformément à l'ancien usage, de prêter le

même serment que ses prédécesseurs, avant de mettre le pied dans la cité. Le serment prêté, ils ordonnèrent d'ouvrir les portes, passèrent les premiers, et introduisirent l'évêque. Parmi les seigneurs de sa suite, on remarquait Jacques de Horne, son frère; Guillaume d'Arenberg; Guy de Kanne; Raes de Waroux, et le comte de Hamal. Les métiers étaient sous les armes avec leurs drapeaux et formaient le cortège : les Franchimontois occupaient une place d'honneur sur le marché. Tout annonçait le rétablissement de la paix. On la croyait d'autant plus assurée, que l'évêque et d'Arenberg paraissaient avoir déposé leurs vieilles inimités, pour offrir à tous l'exemple de la plus parfaite union. Ils étaient devenus inséparables, s'envoyaient des cadeaux, se donnaient des fêtes, prenaient part aux mêmes jeux, mangeaient à la même table, couchaient dans le même lit. A l'époque dont il s'agit, cette dernière marque de familiarité semblait entre les grands, la plus forte preuve possible d'amitié. Mais il y avait des gens bien avisés qui pensaient qu'on en faisait trop pour être sincère.

L'abbé de St.-Trond ayant un jour invité 1485.
l'évêque de Liège à un festin, d'Arenberg y fut convié : les frères de l'évêque, Jacques,

comte de Horne, et Frédéric, comte de Montigny, y vinrent aussi. Il s'y trouvait beaucoup d'assistans et beaucoup de dames de la plus haute noblesse. Après le festin, on s'amusa à divers jeux, on rit, on folâtra, on dansa; enfin tout le monde se divertit et se donna du plaisir. La journée s'avancant, les frères de l'évêque, feignirent de vouloir s'en retourner à Louvain, et firent amener leurs chevaux; l'évêque dit qu'il ne les laisserait point partir seuls, qu'il les reconduirait à quelque distance; Guillaume, par courtoisie, ajouta qu'il leur ferait cortège à tous. Il était suivi d'un seul valet, et sans armes. Quand on fut en plein champ, Montigny défia d'Arenberg à la course. Celui-ci, monté sur un excellent cheval, et ne se doutant de rien, eut bientôt devancé son rival, qui galopait de son mieux pour l'exciter. A peine entré dans un petit bois (1), d'Arenberg se vit tout à coup entouré par une bande de soldats placés en embuscade, qui lui coururent sus, mèches allumées sur le bassinet; aussitôt arriva Montigny qui le déclara son prisonnier. D'Arenberg surpris, demande ce qu'on lui veut! — Montigny exhibe froidement un ordre signé de l'archiduc Maximilien. — Mais où me conduisez-

(1) Qu'on nommait la forêt de Heers.

vous, dit d'Arenberg?— A Maestricht, lui répond-t-on. — C'est donc à la mort, répliquet-il. On y arriva vers le soir. Pendant la nuit on vint le prévenir qu'il n'avait que le temps de mettre ordre à sa conscience, parce qu'il devait mourir le lendemain. On le mena le matin de bonne heure à la place St.-Servais, où était dressé l'échafaud. D'Arenberg aperçut dans la foule des spectateurs, l'évêque de Liège appuyé sur un balcon, qui paraissait triomphant : il éleva la voix pour lui reprocher sa perfidie, et lui prédit que cette tête, qu'il voulait voir tomber, saignerait long-temps. Puis, s'adressant à ceux qui étaient proches de lui, il les pria de porter son dernier adieu à Marie sa femme, à ses deux fils, à ses deux filles, à Jehannot son bâtard⁽¹⁾ : recommandant ensuite sa vengeance à ses frères, à ses amis, il ôta lui-même son manteau et ses chaussures, et les jeta au peuple; puis relevant sa longue barbe, il en couvrit son visage, et tendit sa tête au bourreau, qui la lui abattit d'un seul coup. Son corps fut réclamé par les dominicains, dont le prieur avait assisté l'illustre patient dans ces derniers momens.

Il paraît qu'on arrêta Guillaume sur un ordre de Maximilien, qui prétendait avoir la preuve de quelque trame nouvelle entre lui et le roi de

(1) Grande chronique manuscrite des Chartreux.

France. Mais quand le fait eût été vrai, était-ce bien à l'élu de Liège et à ses frères à se rendre les exécuteurs d'un tel ordre, et au moyen d'un tel guet-apens? D'Arenberg, dit-on, fut lui-même l'assassin d'un évêque! Mais par le traité de Tongres, qui avait pacifié le pays, tout était aboli et pardonné. Quel siècle! quelles mœurs! quelle perfidie barbare et raffinée! On ne peut la concevoir surtout de la part de Jean de Horne, naturellement colère, violent, mais qui ne passait pas pour dissimulé. Toutefois, si les bons citoyens détestaient le Sanglier, le peuple, dont il se proclamait le défenseur à chaque occasion, et à qui il avait réussi à le faire croire, le chérissait. Comme si le crime n'était jamais bon à rien, la mort de d'Arenberg fut aussi fatale au pays que celle de Louis de Bourbon qu'on voulait venger. Robert de Lamarck, seigneur de Sedan, et Adolphe, frères du défunt, jurèrent de laver dans le sang la tache imprimée à leur nom : ils recommencèrent contre la maison de Horne une guerre à outrance, dans laquelle ils furent secondés par les chefs du parti démocratique, notamment par Gui Kannes, célèbre factieux, d'abord favori de la populace, puis son tyran, puis sa victime, comme tant d'autres.

Cette longue suite de révolutions, de guerres civiles, de brigandages rendit le peuple aussi

malheureux que méchant et dépravé : la misère était au comble dans les campagnes et dans les villes : il n'y avait plus ni repos ni sûreté pour personne. Depuis quatre ans cette guerre durait, et l'orgueilleuse et sanguinaire vengeance des frères de Guillaume semblait toujours plus acharnée, lorsque le clergé fit une démarche solennelle auprès d'Éverard pour l'engager à se laisser fléchir. N'ayant pu le désarmer, on résolut d'invoquer le secours du Ciel par l'entremise du bienheureux St. - Lambert, afin d'en obtenir le retour de la paix.

Des prédicateurs renommés, de saints prêtres, qu'on avait fait venir de divers lieux, commencèrent à préparer les esprits à la pénitence, par des prières et des sermons en langue française, d'une éloquence pathétique. Le 28 avril eut lieu une procession extraordinaire, véritable témoignage de la piété et des mœurs du temps. L'abbé de Stavelot, après avoir officié au nom de l'évêque, découvrit la châsse du bienheureux patron de Liège, en tira les saintes reliques et les remit entre les mains des abbés de St.-Gilles et du Val-St.-Lambert, qui les promenèrent par la ville. Rien n'était moins prodigué qu'un tel spectacle : depuis 346 ans le peuple n'en avait point joui ; il y avait juste trois siècles et demi que la châsse du saint

1489.

fut portée devant le château de Bouillon, où elle releva le courage des Liégeois et leur procura la victoire. C'était précisément le 28 avril que l'on célébrait la commémoration de cette grande journée. A la vue de ce monument vénéré, qui rappelait tant de chers et de glorieux souvenirs, chacun se sentit tremblant de crainte et d'espérance. Les uns, suivaient la procession à pieds nus; d'autres, se fustigeaient à grands coups de cordes nouées, ou de chaînes de fer; d'autres, revêtus de cilices, portant à la main des torches ou des flambeaux, fondaient en larmes en invoquant la miséricorde du Ciel dans les termes de la plus vive componction; d'autres faisaient à haute voix la confession générale de leurs péchés. Qui pourrait énumérer la quantité de prêtres, de religieux, de religieuses de tous les ordres, qui assistaient à cette auguste cérémonie? Combien de chanoines de toutes les collégiales? Combien de bénédictins, de prémontrés, de croisières, de mineurs, de chartreux, de carmes, de carmélites, de dominicains, de pieux personnages et de saintes femmes qui avaient dit adieu au monde, étaient sortis ce jour là de leurs asiles, où le monde venait encore les tourmenter! Après le clergé, un double rang de jeunes filles choisies, d'une beauté remarquable, gentement accoutrées,

vêtues de fines étoffes, les cheveux frisés, bouclés ou pendans, ornées de riches anneaux d'or, de bracelets, de chaînes en filigrane d'un travail achevé, marchaient à pas cadencés. Une compagnie de deux cents jeunes étudiants avait obtenu l'insigne honneur de porter l'étendard de la cathédrale, tout resplendissant d'or et de pierreries : ils le faisaient majestueusement planer sur le chef de St.-Lambert, auquel ils servaient d'escorte. L'abbé de St.-Jacques portait un morceau de la vraie croix ; l'abbé de St.-Laurent, une précieuse image de la Ste.-Vierge, et l'abbé de Stavelot, le St.-Sacrement. Auprès d'eux était une troupe de jeunes gens des meilleures familles, dont chacun tenait un éventail de plumes de paons pour rafraîchir l'air, car il faisait fort chaud. Enfin, après bien des tours et des détours dans les principales places et rues de la cité, tout entra dans l'immense basilique, abbés, chanoines, prêtres, moines, religieuses, flambeaux, reliques, images, étendards, milices armées, et peuple innombrable, qui se pressait à la suite de son patron. A l'instant où l'on déposa la châsse sous la grande couronne du temple, des nuées d'encens de toutes parts élancées, obscurcirent l'air, et une divine musique se fit entendre. Les sons retentissans des trompettes et des tambours, auxquels succédait et se mariait tour à

tour le doux son des hautbois et des flûtes, formait une harmonie qui transportait et ravissait tous les cœurs au Ciel. Ensuite les chantres de la cathédrale, avec leurs fortes voix, entonnèrent le *te Deum* en *déchant* (1), tandis que les moines leur répondaient en chant simple. Puis douze jeunes enfans, prosternés presque à terre, chantèrent en chœur, une antienne d'une mélodie angélique, en l'honneur du bienheureux St.-Lambert. Après vêpres, les chantres et les musiciens s'étant placés sur une estrade élevée au dehors, à la hauteur de l'édifice, donnèrent à tout le peuple un nouvel et magnifique concert. On y chanta des hymnes joyeux, des chansons propres à récréer les cœurs attristés. Enfin la nuit étant venue, chacun se retira chez soi, tout émerveillé et bien content de ce qu'il avait vu et ouï dans cette mémorable journée (2).

Toutefois, plusieurs années se passèrent encore ainsi. Chacun abhorrait la guerre et soupirait après la paix; et on ne savait comment
 1492. sortir de cet abîme de calamités. A la fin les trois états résolurent de tenter un dernier effort pour amener un accommodement entre l'évêque et la puissante famille des d'Arrenberg. Après bien des pourparlers, on

(1) *In discantu*, dit le texte.

(2) *Historia solemnissimæ festivitatis, venerandi capituli Sti. Lamberti*, par un témoin oculaire.

convint d'une entrevue dans la plaine de Haccourt, entre Liège et Maestricht. L'évêque, à la tête de sa noblesse, et sans armes, s'avança au devant d'Éverard et de Robert de Lamarck. Dès qu'il les aperçut, il descendit de cheval, et s'adressant au comte Éverard, d'une voix tremblante, il lui cria par deux fois de suite : *Je vous prie, seigneur Éverard de me pardonner la mort de votre frère Guillaume !* Et comme Éverard ne répondait rien, il reprit en pleurant : *Seigneur Éverard, pardonnez-moi la mort de votre frère, je vous en conjure, par la mort et la passion de notre Seigneur Jésus-Christ !* (C'était pendant les fêtes de pâques). Alors Éverard, commençant aussi à pleurer et à sangloter, lui répliqua : *Vous me demandez pardon de la mort de mon frère, au nom d'un Dieu mort pour nous tous : eh bien ! je vous l'accorde !* Il lui tendit la main ; ils s'embrassèrent à plusieurs reprises. On servit ensuite un copieux festin : ils se renouvelèrent à table les assurances d'une éternelle amitié. Afin de rendre la réconciliation plus sûre, l'évêque voulut la cimenter par un mariage : il donna sa nièce, Marguerite, jeune dame d'une grande sagesse, d'une admirable beauté, laquelle avait tendre, loyal cœur, et miséricordieux, au fils d'Éverard de Lamarck ; il nomma celui-ci grand maître de Liège. De-

puis lors les deux maisons vécurent dans une union que rien ne put troubler. Toutefois l'évêque Jean de Horne continua à guerroyer jusqu'à la fin de sa vie. Et tel était le malheur des temps qu'il serait difficile de dire si ce fut plus par inclination que par nécessité.

La longue période dont nous venons de tracer l'esquisse fut des plus désastreuses pour les Liégeois. En proie aux factions, déchirés par leurs discordes intestines durant les 12 premières années du règne de Louis de Bourbon, et puis ruinés, détruits, dépouillés de leurs privilèges, gouvernés arbitrairement par le duc de Bourgogne, ils retombèrent, à sa mort, dans de nouvelles guerres civiles. Pendant les deux siècles suivans, ils furent livrés à de nouvelles agitations, toujours cherchant, outrepassant la liberté, et ne pouvant trouver le repos. Pour être heureux et libres à la fois, il leur fallait un homme qui en respectant leurs vieilles franchises, auxquelles ils tenaient avec une invincible obstination, sût contenir les méchans et les factieux, défendre hautement sa propre autorité, et faire régner au dessus de tout la justice et les lois. Ce grand homme fut *Erard de Lamarck*, fils de *Robert*, et neveu de *sire du Sanglier*.

FIN.



